



Bodleian Libraries

UNIVERSITY OF OXFORD

This book is part of the collection held by the Bodleian Libraries and scanned by Google, Inc. for the Google Books Library Project.

For more information see:

<http://www.bodleian.ox.ac.uk/dbooks>

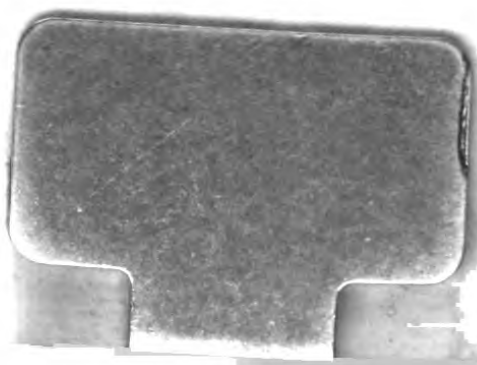


This work is licensed under a Creative Commons Attribution-NonCommercial-ShareAlike 2.0 UK: England & Wales (CC BY-NC-SA 2.0) licence.

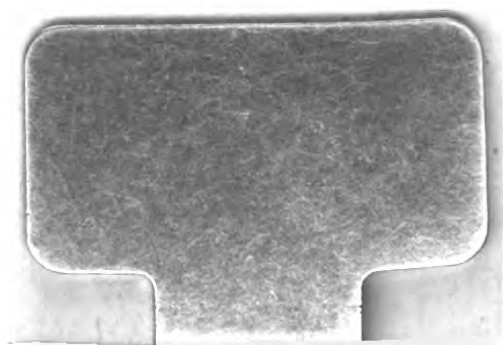




Vet. Co. II A. 211



LE
SOCRATE
RUSTIQUE.



LE
SOCRATE
RUSTIQUE,

Ou description de la conduite économique & morale d'un payfan philosophe.

Traduit de l'allemand de M. HIRZEL, premier médecin de la République de Zurich, par un Officier Suisse au service de France :

Et dédié à l'Ami des hommes.

Majores nostri virum bonum cum laudabant, ita laudabant, bonum agricolam bonumque colonum. Amplissime laudari existimabatur qui ita laudabatur. *Cato.*

Quatrième édition, exactement corrigée de toutes les fautes qui étoient dans les éditions précédentes, & très augmentée.

T O M E S E C O N D.

A LAUSANNE,
Chez FRANÇOIS GRASSET & COMPAG.
Libraires & Imprimeurs.
M. D. CC. LXXVII.





LE
SOCRATE
RUSTIQUE.

LETTRE PREMIERE.

*A M. HÜLSHOFF, docteur en philo-
sophie, & pasteur à Amsterdam.*

SI vous aviez, monsieur, conclu de mon très long silence, que la lettre que vous me fîtes l'honneur de m'adresser le 12 Septembre 1767 n'a fait sur moi qu'une sensation légère, vous vous trom-

Tome II.

A

2 LE SOCRATE RUSTIQUE.

périez assurément beaucoup , & vous me feriez une véritable injustice. Mon gout moral n'est point assez dépravé pour me laisser méconnoître tout ce que vaut un ecclésiastique philosophe , tel que votre lettre me l'annonce , & pour ne pas lui accorder toute ma vénération. Je puis même vous affurer , avec vérité , que de tous les témoignages d'aprobation que l'on a daigné donner au tableau que j'ai tracé de notre Socrate rustique , il n'en est aucun qui m'ait tant flatté que les vôtres , parce qu'à la manière dont vous vous y êtes pris , vous avez offert dans votre personne à mon ame attendrie la peinture d'un caractère aussi sublime dans son genre que celui dont je vous avois procuré l'esquisse d'est dans le sien. Découverte d'autant plus précieuse pour moi que de pareils caractères sont également

LE SOCRATE RUSTIQUE. 3

rare ! Non , monsieur , il n'est point à mes yeux d'état aussi noble que celui d'un maître dans la science du salut , d'un orateur chrétien , ami des hommes & philosophe ? Est-il une vocation qui fournisse à l'activité d'un sage autant d'occasions de travailler à la perfection de l'homme & à son vrai bonheur ? Qu'on place à la tête d'un troupeau un pasteur , ami de l'humanité , pénétré du véritable esprit du christianisme , & qui , à l'exemple de son divin fondateur , fasse consister l'essence de la religion dans l'amour de Dieu & du prochain , qu'il insiste en conséquence beaucoup plus sur l'observation des devoirs du chrétien que sur la conservation de certains termes obscurs de l'école dans les formulaires de prières , ou sur des points de doctrine inintelligibles à la multitude , & vous verrez le vœu des

4 LE SOCRATE RUSTIQUE.

plus sages législateurs se remplir de foi-même. En un mot, une communauté chrétienne bien dirigée me représente, même sous un gouvernement tyrannique, la république idéale de Platon dans toute sa réalité. Jugez après cela, si votre approbation, loin de m'être indifférente, ne vous a pas bien plutôt captivé toute mon estime. Mon ame toute entiere se confondoit avec la vôtre à la lecture de votre lettre; je sentoie le désir le plus violent de m'élancer dans les bras d'un si vertueux ami, & de satisfaire, au milieu des plus doux embrassemens & de l'agitation de deux cœurs qu'un même principe anime, cette noble curiosité qui le portoit à me demander divers éclaircissemens propres à mettre le tableau du caractère de Kliyogg dans un jour encore plus favorable. Qu'après cela j'aie pu différer, près

LE SOCRATE RUSTIQUE. 5

de sept ans , à vous répondre ; que j'aie gardé le silence après avoir formé mille fois la résolution de le rompre , me reprochant fans-cesse avec amertume de me dérober à l'amitié d'un homme d'un mérite aussi rare ; ce sont là de ces contradictions inconcevables , mais qui se présentent en foule dans le cours de la vie , où les objets que l'on devroit , que l'on voudroit même remplir les premiers , sont souvent les premiers négligés. Je suis d'autant plus exposé à ce fatal inconvénient , que la Providence m'a placé dans une position qui me laisse très peu d'instans dont je puisse user à mon gré. Dans les diverses vocations que j'exerce , ma vie est tellement consacrée au service de mes concitoyens [a] , qu'il ne m'est ja-

[a] M. le D. Hirtzel , outre son emploi de premier médecin de la république & une

6 LE SOCRATE RUSTIQUE.

mais resté qu'un très petit nombre de moyens pour m'entretenir avec mes amis présens & éloignés. Ajoutez, monsieur, que lorsque votre lettre me parvint, je venois de commencer à donner à l'un de mes fils les premiers élémens de l'art que je professe, me proposant de le conduire

pratique fort étendue, est encore appelé, comme membre du conseil souverain, à prendre part à l'administration. L'on a vu précédemment, & l'on verra dans la suite de cet ouvrage, que malgré tant d'occupations, la société de physique de Zurich n'a guères de membres plus actifs que lui. Et dans toutes ces différentes positions on retrouve en lui l'ami de l'humanité, le patriote éclairé, enflammé pour le bien jusqu'à l'enthousiasme, tel enfin qu'il se montre dans ses écrits.

Note du traducteur, ainsi que toutes les suivantes.

comme par la main , dans les sentiers épineux de la médecine , & que je n'avois d'autre tems à lui donner que précisément celui que j'avois destiné à mes correspondances. Actuellement que ce même fils , après avoir perfectionné ses connoissances dans une école qui doit son origine à celle de votre illustre Boerhaave , s'est mis en état de me soulager ; je commence enfin à jouir un peu de moi-même , je puis me livrer davantage à mes occupations favorites , renouer enfin avec mes amis absents , avec le public ; & c'est à satisfaire votre curiosité que je m'empresse de consacrer les prémices de mon loisir.

Vous me demandez , monsieur , si Kliyogg n'est point en butte aux traits envenimés de l'humeur jalouse de ses voisins ; vous voudriez savoir si leur atteinte excite chez lui la colère & le désir de la

8. LE SOCRATE RUSTIQUE

vengeance, & de quelle maniere il gouverne en ce cas ces violentes affections de l'ame ? Il n'est pas douteux que Kliyogg ne soit exposé à l'envie & à la malice de ses confrères. Il est homme de mérite, & quel est l'homme de mérite qui soit à l'abri des poursuites de la malice & de l'envie. Le mérite véritable est la satyre toujours renaissante de tous ceux qui en manquent ; plus cette satyre est palpable, moins on la supporte. Je conseillerois en conséquence à l'ami des hommes, qui se propose pour but de ses voyages la connoissance des personnes les plus estimables des pays qu'il visite, de commencer par fréquenter les lieux où se rassemblent ces gens oisifs qui font parade de leur esprit en déprimant leurs concitoyens ; qu'alors notre voyageur cherche à connoître les personnes contre lesquelles

Les cette espèce de gens lui paroîtra le plus acharnée ; il y aura bien du malheur , si ce n'est pas chez ces personnes-là qu'il trouvera le mérite & les talens les plus distingués. Les voisins de notre philosophe cherchent à le décrier comme un homme singulier qui veut toujours être plus sage que les autres. Celui-ci prétend qu'il détruit ses bois parce qu'il augmente ses engrais de la dépouille des pins & des sapins ; celui-là veut qu'il ruine sa postérité en mêlant dans ses champs des terres de nature différente. Il épuise tellement , disent-ils , ses terres labourables , il les suce de manière qu'elles ne rendront plus rien à ses descendans. D'autres veulent le faire passer pour un homme vain & terrestre , peu occupé de Dieu , & se confiant uniquement en son travail , parceque dans le vrai il regarde le travail

comme le plus sûr moyen d'obtenir la bénédiction d'en haut. D'autres en font un flatteur qui s'insinue chez les hommes en place, pour y déprimer les autres paysans, tandis qu'il n'a profité de l'accès que la sublime naïveté de son caractère lui a procuré chez les membres les plus accrédités & les mieux intentionnés de l'administration, que pour leur faire connoître le véritable état des campagnes, & les porter à favoriser le cultivateur laborieux. D'autres enfin tournent en ridicule toutes ses entreprises qui s'écartent de la routine ordinaire. Il n'est rien, en un mot, que l'envie & la malice n'employent pour le pousser à bout ou pour lui nuire. Mais lui toujours tranquille, au milieu de toutes ces menées, va son droit chemin, & n'opose à ses ennemis que les fruits de ses travaux, de riches moissons,

LE SOCRATE RUSTIQUE. II

des enfans bien nés sur la physionomie desquels on voit briller la tranquillité de l'ame & le contentement d'esprit , & dont l'obéissance & l'activité au travail augmentent chaque jour son bien être , enfin la faveur distinguée du souverain. Je ne l'ai jamais vu bien en colère , beaucoup moins ai-je pu remarquer en lui la moindre pente à la vengeance. Je l'ai vu dans des démêlés de commune à commune , où les intéressés mettent ordinairement beaucoup de véhémence , n'oposer aux emportemens de sa partie adverse que l'exposition franche & naïve des faits dans la plus exacte vérité ; je l'ai vu plus d'une fois saisir avec une espèce d'enthousiasme l'occasion de procurer à ses envieux , à ses ennemis , l'accès auprès de ses patrons , & chercher à les ramener par les marques d'amitié les moins équivoques

12 LE SOCRATE RUSTIQUE.

& par les services les plus essentiels. Procédés dont il est extraordinairement rare que les habitans de la campagne soient susceptibles. Je profite avec soin de toutes les occurrences qui peuvent me faire connoître plus intimément cette classe de l'humanité, & je m'affermis tous les jours davantage dans la persuasion que les attributs du génie affecté à l'homme se dévelopent aussi bien dans cette classe que dans toute autre. Mais la générosité [b],

[b] Le trait qu'on va lire, & que je ne me rapelle jamais sans attendrissement, prouve que si les exemples de générosité sont peu fréquens dans la classe des cultivateurs, les bons procédés de leurs supérieurs à leur égard peuvent porter chez eux cette générosité, ainsi que la reconnoissance, au degré le plus éminent. Je cite ce trait d'après l'illustre ami des hommes, à qui j'ai dédié cet ou-

le défintéressement, sont de toutes les qualités de l'ame celles qui s'y développent le moins; le payfan est trop rarement dans le cas de les exercer. Borné

vrage; voici comme il le raporte dans les éphémérides du citoyen, 1769, t. 2, p. 203.

» Les fermiers & les vassaux de Mr. de Ker-
 » groader, ayant appris qu'il vouloit vendre
 » sa terre, s'assemblerent & lui députerent
 » les principaux d'entr'eux, pour le prier
 » de ne pas les vendre à des financiers; & pour
 » favoir quelle sorte de mécontentement ils
 » avoient pu lui avoir donné. Mes amis, dit
 » le seigneur attendri, j'y suis forcé par le
 » dérangement de mes affaires; je ne puis
 » plus soutenir mon état, & il faut que je
 » vende pour conserver du moins à mes en-
 » fans les débris de ma fortune. Vos enfans,
 » reprirent les vieillards, ne sauroient être
 » en de meilleures mains que les nôtres. Nous
 » savons cependant qu'ils ne sont pas faits pour

14 LE SOCRATE RUSTIQUE.

pour l'ordinaire au seul soin de se procurer sa subsistance , il ne voit , il ne fréquente guères dans les autres classes que des gens qui cherchent à s'approprier de

„ nous devoir leur subsistance. Il s'agit seule-
„ ment de rétablir leur maison ; daignez nous
„ confier vos affaires. A combien montent vos
„ dettes ? Ce sont les nôtres à tous. Votre
„ bonne volonté me perce le cœur , leur dit
„ M. de Kergroader , mais je dois cent mille
„ écus ; mes enfans , il faut que je vous
„ perde. A ces mots , les députés le remer-
„ cièrent & se retirèrent , en lui promettant
„ de lui rendre réponse dans peu. Ils re-
„ vinrent en effet au bout de quelque tems ,
„ lui remirent les 300,000 livres dont il
„ avoit besoin , & signèrent avec lui un acte
„ d'arrangement , dont la minute subsiste en-
„ core , par lequel ils laissèrent au seigneur
„ la moitié du revenu de sa terre pour vi-
„ vre selon sa condition , & se rembour-

gré ou de force une partie du produit de ses peines. Mais vous savez combien Kliyogg a su s'élever au dessus du commun des hommes ; l'amitié, la condes-

„ foient de leur capital en quarante années
 „ sur leurs redevances. Ensuite pour ne pas
 „ faire les choses comme des syndics de di-
 „ rection, ils le finirent par le prier d'ac-
 „ cepter un présent de huit beaux chevaux d'at-
 „ telage, afin, dit l'acte, que la Dame puisse
 „ venir à la paroisse d'une manière convenable.
 Cette belle scène s'est passée dans le dernier siècle, plus près du milieu que de la fin. La terre dont il est question est située dans le diocèse de Léon, le quartier le plus abondant de la basse-Bretagne, & les descendants de Mr. de Kergroader, par les femmes, en sont encore en possession.

On ne nous saura sûrement pas mauvais gré de rapporter encore un autre trait de générosité & de délicatesse d'un anabaptiste

16 LE SOCRATE RUSTIQUE.

çendance, le pardon des offenses, tout cela lui est aussi naturel que son étonnante activité dans les travaux rustiques; & ces vertus le maintiennent dans une tran-

du pays de Waldeck. Ce seroit un ouvrage bien intéressant que celui dans lequel on décriroit la conduite morale & économique de ce corps d'Agriculteurs vraiment estimable, dont un Hollandois respectable, demurré cinquante ans à la tête de la magistrature d'Amsterdam, assuroit l'auteur qui m'a fourni ce trait, que durant ces cinquante années il n'avoit jamais pu trouver sur les registres publics une seule déposition grave contre un anabaptiste. Voici le trait. " En » 1769, Mr. de Stadler, aide de camp de » Mr. le comte de Stainville, chargé de dé- » couvrir des champs d'orge, pour y faire » fourager les chevaux de son général, ren- » contra

tranquilité d'ame , dans un contentement que rien ne fauroit altérer & qu'on voit empreints en caractères divins sur sa phyfionomie. Tout nouvellement encore je fus lui faire vifite dans la compagnie de

» contra un anabaptifte ; il lui enjoignit de
 » lui indiquer où il pouroit en découvrir.
 » Ce bon homme s'en excufa avec un flegme
 » auffi éloigné de l'infolence que de la
 » crainte, On le contraignit , il marcha , &
 » dit de le fuivre. Mr. de Stadler traversa
 » un petit bois à la fuite de fon nouveau
 » guide. Ayant déjà parcouru un efpace de
 » terrein affez confidérable , il s'aperçut qu'il
 » avoit outre-paffé plusieurs champs d'orge
 » fans que l'anabaptifte l'en eut averti. Il
 » lui en demanda la raifon. Alors le vieil-
 » lard s'avança encore quelques autres pas ,
 » & dit : *ces autres champs ne font pas à*
 » *moi , celui-ci m'appartient ; envoyez-moi une*

18 LE SOCRATE RUSTIQUE.

Tap 392.

deux voyageurs suédois, Mr. le baron de Rudbeck & le savant Mr. de Biörnstal, gens de mérite, dont l'œil observateur ne laisse rien échapper de tout ce qui peut intéresser l'humanité, soit dans les ruines des villes jadis célèbres, soit dans les bibliothèques, soit autour du trône des souverains, soit dans le cabinet de

„ faux, & dites la quantité dont vous avez besoin ”. Cette belle action est rapportée par Mr. le marquis de P. dans un ouvrage qui méritoit de faire sensation; il est seulement dommage que nombre d'excellentes choses qu'il contient se trouvent mêlées à.... mais la manière franche & noble dont cet auteur, distingué à plus d'un égard, s'est condamné lui-même dans les éphémérides du citoyen, étoit bien faite pour désarmer la critique & calmer l'effervescence de la sensibilité nationale.

l'homme de lettres, soit dans l'atelier de l'artiste & jusques derrière la charue, Nous trouvâmes Kliyogg à peine de retour d'un voyage assez fatigant & au moment qu'il venoit de se mettre à table. Il la quitta tout aussi-tôt pour nous recevoir, & quelque besoin qu'il eut de se reposer & de se restaurer, nous lui fîmes vainement toutes les instances possibles pour l'obliger d'achever son dîner. Il nous entretint de mille choses intéressantes, nous conduisit dans ses champs, & nous y fit voir les améliorations dont il s'occupoit; au retour il nous servit une collation champêtre, & ce ne fut pas sans peine que nous l'empêchâmes de nous reconduire jusqu'en ville [c]. Ce trait,

[c] Nous vîmes quelque tems après ces mêmes voyageurs dans notre ville; ils ne

20 LE SOCRATE RUSTIQUE.

monſieur, vous fait voir à quel point la cordialité & la complaiſance ſont devenues des parties eſſentielles de ſon caractère.

Vous me demandez enfuite à quoi Kliyogg ſ'occupe dans les longues ſoirées de l'hiver ? ſ'il les emploie à la lecture ? ſ'il fait uſage à cet effet d'autres livres que de la ſainte Bible , des Pſeaumes & du catéchifme ? ſ'il ſe livre à des méditations philoſophiques ? ſi les événemens qui arrivent dans le monde , les mœurs , les uſages des peuples , les travaux & les amuſemens des autres claſſes humaines , excitent ſa curioſité ? A tout cela , mon-

parloient de Kliyogg qu'avec enthouſiaſme , & ils emportoient avec une forte de vénération dans leur patrie la planche de ſon portrait.

seur, je vous répondrai purement & simplement, non. La philosophie de Kliyogg se renferme entièrement dans la sphère où la divine Providence l'a placé. Destiné par elle à être laboureur, il se croit uniquement appelé à cultiver son champ, à se nourrir lui & sa famille du produit de son travail, & à trouver dans tout cela ce qui constitue son vrai bonheur, savoir le contentement d'esprit. Et c'est à quoi toutes les facultés de son ame sont employées. Il exploite son domaine d'après les principes que son expérience, la sagacité de ses réflexions, & quelquefois les instructions des autres lui ont enseignés. L'emploi qu'il fait des fruits de son industrie n'est pas fondé sur des principes moins judicieux ; cet emploi se borne à la nourriture du corps, à la conservation, &, s'il se peut, à l'augmen-

12 LE SOCRATE RUSTIQUE

tation même de sa santé & de ses forces. Tout autre usage des productions de ses champs, de ses vignes, de son bétail, tout ce qui tient à la délicatesse ou au luxe excite son indignation. Il découvre dans l'abus que l'on fait de ces biens les sources de la pauvreté, de la fraude & de tous les vices. De-là partent ses plaintes si bien fondées contre l'ivrognerie & la joie dissolue auxquelles on se livre les jours de fête, & même dans la semaine; delà sur-tout cette scrupuleuse attention qu'il apporte dans l'éducation de ses enfans, de les tenir éloignés de toutes ces recreations regardées assez généralement comme innocentes. Je ne puis m'empêcher de vous raconter à cette occasion une circonstance particulière de sa vie, dont la scène s'est passée dans ma maison. Un de mes amis de Basle, Mr. de Mechel,

Artiste célèbre , au gout & aux talens duquel ma patrie a des obligations essentielles relativement aux arts d'imitation , & dont l'étude du grand & du beau dans les productions de ces arts n'a pas seulement formé l'esprit , mais encore échauffé le cœur au point de le rendre susceptible des plus fortes sensations ; Mr. de Mechel , dis-je , me fit le plaisir de dessiner , en ma présence , la tête de mon ami villageois. Kliyogg commença par rire de mon idée , & ne s'y prêta que par pure amitié. Ce n'est pas , dit-il , qu'il m'en coûte beaucoup à me tenir quelque tems tranquille , mais je ne vois pas à quoi ceci peut être bon. Si vous trouvez cependant qu'il en résulte la moindre utilité , j'y consens très volontiers ; vous savez que je n'entends rien à toutes ces choses-là. Mr. Mechel ne se laissoit pas d'admirer ces

24 LE SOCRATE RUSTIQUE.

étincelles d'un feu céleste qui partoient de ses yeux, signe bien frappant pour tout physionomiste de la force de son esprit ; de son amour pour ses semblables, & de son contentement intérieur. Au milieu du travail de l'artiste les traits caractéristiques de ce visage intéressant disparoissent tout-à-coup, l'arrondissement des muscles s'affaiblit, les yeux s'éteignent, la face entière n'offre plus que des rides.... On venoit de donner le signal lugubre qui annonçoit l'approche de l'exécution d'une infortunée, qui avoit détruit le malheureux fruit de ses désordres. Ah, Dieu ! dit-il, en poussant un profond soupir, à quoi sert à présent la décapitation de cette misérable ? Il falloit étouffer le mal dans son principe, empêcher les écarts de cette fille, (elle étoit de son voisinage) dès qu'on s'en aperçut, dès qu'on la vit

LE SOCRATE RUSTIQUE. 25

s'adonner à l'oisiveté, fréquenter les cabarets les jours de réjouissance & se livrer à tous ces divertissemens corrupteurs. C'étoit alors que l'autorité devoit agir & se montrer sévère. Pour le présent il est trop tard, & le triste spectacle qui va se donner ne fera d'aucun effet, tant qu'on souffrira que la jeunesse envisage les premiers pas qu'elle fait vers le vice comme des amusemens innocens. Pensez-vous, monsieur, qu'à ce trait l'immortel Beccaria eut refusé le titre de philosophe à ce sage payfan ? mais c'est proprement l'habitude qu'il a contractée de consulter en toute rencontre ce bon sens exquis dont il est doué, & d'agir constamment d'après les principes qu'il s'est formés, habitude à laquelle il doit son étonnante sagacité, & qui produit dans le rapport de ses actions entr'elles & relativement à sa

28 LE SOCRATE RUSTIQUE.

manière de penser , un accord que rien encore n'a pu troubler ; c'est cet inaltérable contentement d'esprit qui en est la suite & qui le met au-dessus de tous les vœux ; ce sont encore ces sentimens si purs d'une bienveillance universelle qui le font paroître si respectable aux yeux des admirateurs du beau moral , & qui rendent sa conversation si naïve , si cordiale , si dégagée de toute espèce de gêne , si peu susceptible d'être intimidée par l'éclat de la grandeur ; c'est enfin cette égalité d'ame qu'il conserve dans tous les événemens de la vie , & dont l'aspect même de la mort ne sauroit déranger l'équilibre ; c'est tout cet assemblage qui compose en lui le philosophe & le philosophe de l'espèce la plus rare , au point même qu'il nous faudroit presque remonter jusqu'à Socrate avant d'en trouver un chez

lequel la manière de penser , les actions & les discours , s'accordent avec une harmonie aussi complete. Cela vient précisément de ce qu'il ne s'est jamais écarté du cercle des occupations relatives à son état , & de ce qu'il s'est accoutumé à ne jamais penser qu'aux choses auxquelles il devoit penser , & à ne jamais faire que ce qu'il devoit faire dans le moment actuel. La Bible est donc le seul livre qu'il lise , & toujours de la manière dont j'ai déjà rendu compte au public. J'ai même quelque sujet de douter qu'il ait jamais lu le tableau dont il m'a fourni le modèle [*d*]. Plus enclin à se moquer qu'à

[*d*] On fait que la femme respectable du grand Racine n'a jamais ni lu , ni vu représenter une seule des sublimes tragédies de son mari.

28 LE SOCRATE RUSTIQUE.

m'applaudir de la peine que je prenois , il ne pouvoit en concevoir l'utilité , parce qu'il n'avoit jamais été dans le cas de méditer sur l'influence des sciences sur le bonheur des hommes. Un de ses frères , qui avoit été nombre d'années foldat en Hollande , aimoit beaucoup la lecture & s'étoit formé une assez jolie collection de livres de géographie & d'ouvrages mystiques , dont il étoit sur-tout fort enthousiasmé ; cet homme passa les dernières années de sa vie chez notre philosophe , qui parvint , sans le secours de l'érudition , à lui faire sentir avant sa mort l'absurdité de la doctrine des mystiques. Les enfans de Kliyogg jettèrent quelquefois les yeux sur les livres de leur oncle , ils aquéroient , en les lisant , sur les mœurs , sur les arts , la façon de vivre des différens hommes de différens pays , des no-

tions qui flattoient leur curiosité. Notre philosophe s'aperçut qu'ils s'esquivoient quelquefois du travail , ou qu'ils y revenoient plus tard que de coutume , qu'enfin ils dirigeoient leurs pensées sur des objets éloignés , & que l'attention que leurs occupations présentes exigeoient en souffroit. Toutes ces lectures ne lui parurent dès lors qu'une yvraie qu'il falloit extirper : il le fit sentir à ses enfans , pria son frère de tenir ce poison sous la clef , & comme ce bon vétérán mourut peu de tems après de la consommation , Kliyogg se hâta de se défaire , à vil prix , de la collection entière. Tout ce fatras ridicule a manqué , me disoit-il , de me gâter tous mes enfans ; la pioche , la charrue , la fourche , voilà les livres qu'ils doivent manier. Jugez de-là , monsieur , combien il est loin de toute espèce d'é.

rudition. Mais si c'eut été par la voie des sciences qu'il fut parvenu à la sagesse qui le distingue, ce n'auroit plus été comme un payfan philosophe que j'eusse pu le faire connoître ; mais comme un payfan savant qui n'eut rien offert de plus extraordinaire qu'un savant de profession qui cultiveroit quelquefois son jardin & son champ, & je n'eusse pas pu tirer de ma découverte l'induction que j'en ai tirée, savoir que dans cette grande diversité de classes qui partagent l'humanité, il n'en est aucune où les facultés intellectives & déterminatives de l'ame humaine ne puissent se développer dans toute leur énergie & s'élever à la hauteur d'une saine philosophie. C'est sur quoi je me suis éforcé de fixer l'attention de tout le monde, & je me suis flaté que j'exciterois quelques voyageurs philosophes à

74 p. 20
39
C. 112

observer assez soigneusement la manière de penser & d'agir des nations sauvages , pour connoître jusqu'à quel point ce principe pouvoit être constaté par l'expérience. C'est un problème que je voudrois donner à résoudre à un Banks , à un Solander , & à ceux qui les ont suivis dans leurs voyages vers ces isles éparées sur la mer pacifique. L'on découvroit que le savoir n'a aucune prérogative sur les autres professions pour élever l'homme à sa véritable grandeur , qu'il est même absolument nécessaire de borner le savoir lui-même dans un petit cercle d'objets , si l'on veut que le génie se déploie dans toute sa force. Nous voyons en effet quelquefois les sublimes géomètres [e] aussi

[e] Le célèbre mathématicien Euler, qui partage avec les Bernoullis, ses concitoyens

32 LE SOCRATE RUSTIQUE.

ignorans en politique que le simple paysan , & le plus fameux capitaine montrera tout aussi peu de gout que ce dernier dans ce qui concerne les beaux arts. Il n'est point de grand homme qui dans certaines positions ne joue le personnage d'un enfant , & qui ne se mette dans le cas de fournir à des têtes très ordinaires de quoi rire , avec une mine triomphante , de son ignorance.

Vous désirez ensuite , monsieur , de savoir de moi la manière dont Kliyogg en use

& ses maîtres , les honneurs suprêmes dans la partie la plus difficile & la plus profonde des connoissances humaines , paroît un des hommes les plus simples & les plus ordinaires dans sa maison & dans le train ordinaire de la vie.

use avec ses enfans. Vous me demandez si l'aménité, la franchise & une honnête liberté ont lieu dans le ménage, ou s'il gouverne sa famille par la crainte & avec la rudesse & la sévérité d'un villageois ? enfin si ces enfans ne connoissent ni l'ambition ni la jalousie ? La paisible amitié, l'aimable joie, dépouillées de toute ombre de gêne, règnent dans cette heureuse maison, & tous ceux qui y sont admis les trouvent peintes sur les physionomies satisfaites de ceux qui l'habitent. La chose ne sauroit même être dans la façon de vivre que j'ai décrite. Sur tout ce qui concerne les occupations domestiques, chacun peut dire librement son avis, & le meilleur est toujours sûr d'être suivi, parce que tous sont accoutumés à chercher le vrai sans prévention ni partialité, & à ne se laisser gouverner que par la saine

34. LE SOCRATE RUSTIQUE.

raison. Chacun peut se rassasier suivant son appétit ; ni les vivres , ni même l'argent , ne sont , comme je l'ai déjà dit , renfermés sous la clef , & rien n'a jamais pu exciter la moindre jalousie dans aucun. Le père les a toujours aimés & traités également & consultés de même dans toutes les occurrences ; il n'a pas de plus grande satisfaction que de les entendre se disputer à qui donnera les meilleures ouvertures pour tout ce qui peut tendre à la prospérité du ménage. Tous ont été préservés avec le même soin dès leur plus tendre enfance des plaisirs si dangereux du jeu , de la boisson , & nul d'eux n'a jamais approché des lieux où l'on s'y livre. Aussi voit-on déjà notre philosophe se multiplier dans chacun de ses enfans. Ses principes ont tellement tourné chez eux en habitude que la fortune la plus apa-

rente ne fauroit les engager à se séparer de la maison paternelle. Un très bon parti s'étoit offert à l'ainé de ses fils , mais la condition d'aller habiter la maison du beau-père mit le jeune homme dans l'impossibilité d'accepter une offre , qui , sans cette clause , lui auroit été aussi agréable qu'elle lui étoit avantageuse. Kliyogg a tellement su bannir toute espèce de jalousie de sa maison que ses fils y ont reçu très cordialement un beau-frère , qui vit depuis plusieurs années avec eux & a même fait recevoir sa mère dans le ménage. Cet homme étoit singulièrement prévenu contre Kliyogg , & dans le tems que celui-ci vint s'établir dans un domaine que le souverain a confié à notre philosophe, il venoit le voir , bien moins pour s'instruire que pour juger par lui-même de la singularité du personnage dont il s'étoit

fait une idée si défavantageuse , & pouvoir ensuite le tourner en ridicule avec connoissance de cause : mais le solide bon sens dont la nature l'avoit doué ne lui permit pas de méconnoître le bon & le vrai. Après avoir rougi de son intention , il se vit contraint d'estimer celui dont il prétendoit se moquer ; il vit que tous les procédés dans lesquels il s'écartoit de la route ordinaire étoient fondés sur la solide raison. L'amour l'enflamma pour une de ses filles , il la demanda en mariage , & l'obtint sous la condition d'habiter la maison du philosophe , de travailler avec ses enfans , & d'entrer en part de tout avec eux. Il s'éleva bien dans les commencemens un léger mécontentement chez les fils , mais leur père leur fit sentir avec énergie les heureux effets qui résultent de la réunion des forces dans le

travail , & combien les profits d'une maison alloient toujours en augmentant , à mesure que le nombre des bras agissans s'y multiplioient , tandis que la séparation des familles & la division des domaines entraînoient une décadence totale ; mais que du reste il laissoit à ceux d'entr'eux à qui cet arrangement continueroit de déplaire pleine & entière liberté de quitter la maison. Actuellement ils reconnoissent , par expérience , combien leur père avoit eu raison d'en agir ainsi. Ce gendre est devenu à tous égards un second Kliyogg ; il a adopté tous les principes , & s'estime en conséquence le plus heureux des hommes. Sa mère est également enchantée de pouvoir terminer sa carrière au milieu d'une famille où la paix & la concorde règnent sans altération & sont la douce récompense de l'honnête

38 LE SOCRATE RUSTIQUE.

travail. C'est ici qu'il faut se rendre pour sentir la beauté du psaume 133 [le 132 de la vulgate] dans toute son énergie. Ne croyez pas cependant, monsieur, que les enfans de Kliyogg ne jouissent d'aucune espèce de récréation. Lorsque, par exemple, ils se rendent dans les champs au tems des moissons, il les fait précéder par un violon. Les dimanches vers le soir, il s'assied au milieu d'eux pour chanter; les seuls chants admis dans cette maison sont les psaumes de David; mais il est aisé de voir, à la manière dont ces chants sont exécutés, que fortement pénétrés du même esprit qui animoit le roi prophète, ils goutent dans ce pieux exercice un tel degré de satisfaction que peu d'hommes, avec les secours les plus raffinés de l'art, sont susceptibles de s'en procurer un pareil. Les

deux voyageurs Suédois , dont je vous ai parlé plus haut , assistèrent un jour à une de ces pieuses récréations ; l'air de componction des chanteurs , la joie épurée qui se peignoit sur leur physionomie , jettèrent ces étrangers dans une sorte de ravissement. Ici l'on voit combien il seroit facile à l'homme d'être heureux , s'il s'attachoit seulement à se procurer dans l'accomplissement de ses devoirs le véritable contentement intérieur , au lieu de se tourmenter à courir après les vains fantômes de bonheur & de grandeur qu'il ne cesse de se forger.

Vous me demandez encore , monsieur, si Kliyogg est souvent seul dans ses champs ? Si l'ennui ne l'y surprend pas quelquefois , ou s'il fait s'en garantir par les charmes de la méditation ? Toutes les fois

que Kliyogg se rend dans ses champs , il n'y est jamais oisif ; ou bien il y trouve à travailler , ou bien il examine l'état de ses possessions & médite en lui-même sur les travaux ou améliorations qu'elles exigent , ce qui suffit pour écarter l'ennui. Ajoutez , que malgré le grand éloignement qui sépare le domaine qu'il possède en propre d'avec la ferme qu'il exploite , il se rend fréquemment de l'une à l'autre. Cette promenade de quatre heures lui tient lieu d'une récréation qu'il prend souvent à l'issue de son travail , ce qui ne l'empêche pas d'expédier dès qu'il arrive les ouvrages qu'il y trouve à faire. Dans le chemin il s'entretient avec lui-même sur la prospérité de son ménage , & sur le bien être des habitans de la campagne en général ; il sent le prix des bénédictions dont Dieu a daigné couronner

son labeur, il fait des vœux pour que ses semblables en obtiennent de pareilles. Il considère les possessions qu'il traverse, ce qui lui fournit matière à de nouvelles méditations. Acofte-t-il un voyageur ? il entre en conversation avec lui ; l'entretien roule constamment sur l'amélioration de l'agriculture & sur le bien qui doit en résulter dans tout pays qui s'en occupera sérieusement, car jamais il ne sort de sa sphère. La nature de vos questions me feroit soupçonner que vous vous attendiez à des réflexions métaphysiques de la façon, ou du moins à quelques observations relatives à la physique en général. Si telle étoit votre opinion, permettez que je vous défabuse. Kliyogg est tellement dénué de tout ce qui s'appelle science, qu'aussi-tôt qu'on lui propose des questions qui s'éloignent du cercle des

objets qui se rapportent à sa profession ,
ou aux relations civiles dans lesquelles il
se trouve placé comme membre de la so-
ciété , il répond , je n'entends rien à ces
choses-là. Mais il est en même tems dans
l'idée que tous ceux qui ne sont pas com-
me lui des agriculteurs de profession ne
fauroient avoir des connoissances bien
aprofondies de son métier , de forte qu'il
lui arrive aussi souvent de vous dire dans
la chaleur de la conversation , vous n'en-
tendez rien à ceci , je vais vous l'expli-
quer. Enfin il prouve par son exemple
que la sagesse est indépendante du savoir.
Ainsi n'espérez pas , monsieur , que j'aie
bien des choses à vous dire de ses dé-
couvertes en fait de religion , soit natu-
relle , soit révélée. Sa théologie est très
abrégée ; en voici le précis. Aquite-toi
fidèlement & avec assiduité de tous les

jusq. parait

X

dévoirs & de tous les travaux que t'impose ta vocation. Fais toujours ce que le sentiment intérieur t'ordonne de faire dans le moment où tu délibères ~~n'~~ n'attends point d'autre bénédiction d'en haut que celle qui devient la récompense d'un travail réfléchi & assidu. Gardes-toi de manger d'autre pain que celui que tu te feras acquis par tes propres mains, & agis envers chacun de tes semblables de la même manière dont tu voudrais qu'on en agisse avec toi, pour lors tu pouras t'assurer d'être aimé de Dieu & envisager la mort sans éfroi, dans la certitude d'arriver à la félicité que le Sauveur t'a acquise. Lui demande-t-on ce qu'il pense du péché originel, il vous répond : fais seulement bien, & sois tranquile sur le reste. Lui objecte-t-on qu'ainsi il déprime les mérites du Sauveur, puisqu'il croit

mériter le ciel par ses œuvres ; il vous répond avec une espèce de chagrin : je ne prétends point mériter le ciel , c'est le Sauveur qui nous l'a mérité , c'est un point tout décidé ; mais ce même Sauveur exige en retour que j'agisse bien ; c'est-là mon emploi , il a su pourvoir au reste. Telles sont , monsieur , les idées qu'il se forme de la religion ; toujours plus soigneux d'en accomplir les préceptes que d'en approfondir les dogmes. Il les admet comme certains , & n'a jamais conçu le moindre doute sur leur certitude. La tranquillité intérieure que la religion lui procure , lorsqu'il sent qu'il a rempli tous ses devoirs , est pour lui la plus forte démonstration de sa vérité. En revanche il méprise toute religion qui ne réside que sur les lèvres & que les actions démentent. Lorsqu'il entend beaucoup

parler de religion , de l'utilité du culte public , de la nécessité & de l'efficace de la prière , à des gens adonnés à l'oïfiveté , à la volupté , à la débauche , & qui souffrent que leurs enfans s'y livrent impunément , ou qui cherchent à s'enrichir par la ruse & la tromperie , il appelle la religion de ces gens-là , leur assiduité au culte divin , leurs prières , un mensonge manifeste par lequel ils cherchent à abuser Dieu & les hommes. Ce mensonge est , selon lui , le plus abominable des vices , en ce qu'il les alimente & les multiplie tous ; on s'étourdit la conscience en se persuadant qu'on peut tout réparer en priant & en fréquentant beaucoup les temples. Rien n'excite plus son zèle que ces maximes si communes chez les payfans. Un jour qu'il étoit en compagnie avec deux notables de sa paroisse , qu'il

P 47

venoit d'aider à pacifier une dispute fort vive entre deux de ses voisins, la conversation tomba sur la fertilité de ses champs. L'un d'eux lui témoignoit son étonnement sur la quantité de bled qu'il venoit de recueillir ; & cela sans beaucoup prier Dieu , interrompit l'autre notable qui étoit habitué à mettre sans-cesse en avant l'importance du culte public. C'est ce que tu ne peux pas savoir , reprit Kliyogg , mais je fais bien moi que Dieu bénit tout travail honnête & assidu , & qu'il affectionne celui qui ne se nourrit que du pain que ses mains lui ont fourni. C'est sans doute , répondit le même homme , une bonne chose que le travail , mais il faut aussi lire & prier , à quoi serviroient sans cela tant de beaux livres de dévotion ? Je connois plus d'un de ces livres , reprit Kliyogg , dont il vaudroit peut-être

mieux s'échauffer le corps que l'imagination. On se prévaut de toutes ces lectures pieuses, & l'on s'imagine qu'elles vous autorisent à n'y pas regarder de si près, lorsqu'il s'agit de remplir ses devoirs & de bien faire. O ciel! peut-on pousser plus loin le scandale, reprit le notable, avec un emportement qui ne différoit guères de la chaleur avec laquelle un théologien orthodoxe prononce sur les écrits d'un théologien philosophe, on voit bien que tu n'as point de religion, puisque tu fais si peu de cas du culte divin & de la prière. — J'aime la religion, répondit Kliyogg, & même du fond de mon cœur, je vais aussi très volontiers à l'église pour m'y édifier; mais je soutiens qu'à moins de bien agir tout culte public, toute prière, toute lecture pieuse, ne sert absolument de rien. Si quelqu'un

P45.

ibid

171-173.

machine une injustice dans le fond de son cœur, s'il cherche à tromper son prochain, ses prières ne sont qu'autant de mensonges. Comment peut-il en effet parler sérieusement à Dieu dans le tems qu'il médite une mauvaise action, implorera-t-il la bénédiction d'en haut lorsqu'il emploie la ruse & l'artifice pour se procurer du pain. Si c'est là de la religion, ne vaudroit-il pas mieux qu'il n'y eut point de religion. — Ah! quelle horreur, repliqua l'antagoniste de notre philosophe, je crois actuellement qu'on m'a dit vrai, lorsqu'on m'a assuré que tu avois labouré dans l'après midi du jeudi saint, après avoir communié le matin, & que tu avois dans un saint jour de dimanche transporté ta charue d'un de tes champs dans un autre que tu voulois labourer le lendemain matin. Tout cela est très vrai, repliqua

repliqua Kliyogg , mais le magistrat n'avoit point encore ordonné que le jeudi saint seroit un jour de fête , & j'ai cru que puisque j'avois promis de nouveau à Dieu , en recevant la sainte cène , de bien remplir tous mes devoirs , je ne pécherois point en me livrant dans l'après midi aux travaux de ma profession , le plus important des devoirs que Dieu m'a imposés. J'ai encore porté , j'en conviens, un jour de dimanche ma charue d'un champ dans un autre ; ai-je donc commis un plus grand mal que si j'avois joué aux quilles , comme tu as coutume de le faire , toi & tant d'autres , dans ce même jour ? Le ministre ne porte-t-il pas tous les dimanches ses livres d'un endroit à l'autre ? & ces livres ne font-ils pas aussi les instrumens de son travail ? L'essence du christianisme consisteroit - elle donc

dans l'oïfiveté ? Il feroit pour lors bien aisé d'être un bon chrétien , & cela arrangeroit bien du monde.

Vous jugerez par-là , monfieur , que Kliyogg n'est pas du nombre des chrétiens rigides , & qu'il ne feroit pas même un vrai croyant , fi pour l'être il fa- loit croire que l'effence du chriftianifme réside bien plus dans les préceptes que dans leur aplication à la perfection des mœurs. Or il n'a rien moins que puisé fa manière d'envisager la religion dans la lecture de nos prédicateurs qu'on nomme philosophes ou moraliftes , puisqu'il ne connoit guères , je le répète , d'autre livre que la bible & fon catéchifme. Il doit tout à la fupériorité de fa raifon , c'est en fe laiffant aller à fes infligations qu'il a trouvé ce calme intérieur , ce doux contentement , qui ont remplacé le trou-

ble accablant où le jettèrent pendant un tems , ainsi que je l'ai dit dans le premier volume , les opinions mystiques qu'il avoit adoptées. Il est actuellement si bien affermi dans ses principes que rien ne fauroit plus l'ébranler. Le cadet de ses fils mourut , il n'y a pas bien long-tems , d'une fièvre maligne , dans la huitième année de son âge. Kliyogg avoit une affection singulière pour cet enfant , parce qu'il montra dès ses premières années un goût tout particulier pour l'agriculture. Dans tous ses jeux il ne faisoit qu'imiter les divers travaux de la campagne ; il labouroit , il fumoit , &c. Sa maladie le jetta dans un délire qui dura jusqu'à son dernier soupir. Dans cette aliénation d'esprit il se croyoit toujours aux champs à travailler. Sa mère se figura que ce n'étoient point là les objets dont un mou-

rant devoit s'occuper ; elle voulut essayer de le préparer à la mort , & lui lire les formules de prières adaptées à ces circonstances. A quoi sert cela , dit Kliyogg , ce pauvre enfant n'est point en état de rien comprendre à toutes ces choses. Prie pour toi-même , & tout bas , cette lecture à voix haute ne peut avoir d'autre effet que d'inquiéter ce cher malade. Mais , reprit la mère , s'il alloit mourir , & que nous n'eussions point prié avec lui ? S'il meurt , répondit-il , il mourra dans sa vocation , son esprit n'est-il pas entièrement occupé de l'agriculture ? & tu vois avec cela combien il est tranquille ; encore une fois tes prières à voix haute ne serviroient à rien qu'à troubler cette tranquillité. Prie le bon Dieu dans le silence qu'il daigne le recevoir en sa grace , si telle est sa volonté. — Mais

que diront les gens, si nous négligeons ces choses-là ? — Il n'est point question de ce que diront les gens ; il s'agit de savoir si cela est bien ou non ; je ne vois aucun bien à réciter devant un enfant dans le délire des choses qu'il ne faudroit comprendre, & je trouve au contraire qu'il feroit impardonnable de risquer de troubler la tranquillité de ce même enfant dans les derniers instans de sa vie. Contente-toi, encore une fois, de le recommander à Dieu & à sa divine Providence. Là-dessus il prit le livre & le renferma. C'est ainsi que Kliyogg adhère toujours à son grand principe, que l'extérieur de la religion n'est bon à quelque chose qu'autant que la raison l'avoue & que le cœur y participe.

Vous voyez, d'après tout ce que vous venez de lire, mon respectable ami,

§4 LE SOCRATE RUSTIQUE.

qu'un bon sens très sain & très vigoureux est ce qui forme proprement le caractère distinctif de notre philosophe ; ce n'est pas cependant qu'il manque d'imagination , nous pouvons en juger à la manière dont il fait employer les comparaisons pour donner plus de clarté à ses pensées , ma narration en fournit plus d'un exemple ; mais son imagination est toujours subordonnée à sa raison & ne lui sert qu'à lui fournir des images propres à rendre ses idées plus sensibles. Pour des traits vraiment poétiques , je ne me suis jamais aperçu qu'il en ait laissé échapper. Il saisit au reste & sent fortement le beau dans le physique & dans le moral ; il fait même très bien exprimer ce qu'il sent , mais bien plus par les traits animés & célestes que prend alors son visage que par des termes choisis. Ce qui le rend vrai-

ment un homme extraordinaire , c'est l'accord parfait & imperturbable de ses pensées , de ses paroles & de ses actions. Je n'ai jamais rencontré cet accord dans un pareil degré de force chez aucun homme , & c'est-là ce qui lui attire l'admiration & la bienveillance de tous ceux qui le connoissent ; c'est - là ce qui le rend digne des sentimens que vous lui avez voués d'après l'informe tableau qui vous l'a fait connoître. Je suis persuadé que vous l'estimeriez encore bien davantage , si vous pouviez être témoin oculaire de sa vie toute harmonique. Je me félicite cependant de ce qu'il a conservé assez de ressemblance sous mes foibles pinceaux , pour intéresser un si grand nombre de personnes de toute espèce de rangs , de conditions & de favor. C'est ce qui m'a encouragé à livrer cette lettre à l'impre-

56 LE SOCRATE RUSTIQUE.

sion. Les nouvelles scènes que j'y fais jouer à mon héros pourront n'être pas indifférente à ses amis, à ses admirateurs, & c'est avec la plus vive satisfaction que j'en profite, pour vous offrir, monsieur, un témoignage public des sentimens de vénération que celle dont vous m'avez honoré a su m'inspirer. Puisse le ciel répandre sa bénédiction sur les nobles intentions qui vous dirigent dans celui de tous les états qui peut opérer le plus efficacement la vraie félicité des hommes, &c. &c.



L E T T R E I I.

A M. GLEIM, chanoine à Halberstatt [f].

Juin 1774.

MON ami, Mr. le major F., me fournit une occasion fortement désirée de vous offrir, mon très cher, un témoignage public d'une estime & d'une amitié que rien n'a pu ni ne pourra jamais altérer.

[f] Mr. *Gleim* est un des poètes de l'Allemagne qui lui font le plus d'honneur. Ses productions respirent cette douce volupté qui caractérise les poésies des la Fare & des Chaulieu. Ses odes anacréontiques sont charmantes pour la plupart; la facilité aparente qui y règne avoit séduit les jeunes têtes allemandes au point que lorsque ces odes parurent, chacun crut que rien n'étoit plus

§8 LE SOCRATE RUSTIQUE.

Ce digne officier , dont le commerce me rappelle toujours vivement celui de notre Kleist [g] , parce qu'il réunit , comme ce cher défunt , à beaucoup de zèle pour

aisé que d'en faire autant. Cette erreur a produit des milliers d'avortons qui n'ont servi qu'à faire briller davantage le talent supérieur de Mr. Gleim dans ce genre. Les chançons guerrières qu'il composa pendant la dernière guerre ont eu le plus grand succès. On en a traduit quelques-unes en françois dans le journal étranger ; mais quelle idée des traductions en prose peuvent-elles donner de pareils morceaux !

[g] L'amitié peut seule excuser le rapport que Mr. le D. Hirtzel a bien voulu trouver entre feu Mr. de Kleist & le traducteur du Socrate rustique. En faisant un compliment aussi flatteur à son ami vivant , il n'a pas réfléchi au tort qu'il faisoit à son ami

son métier un amour ardent pour tout ce qui tient au bon & au beau ; cet ami , dis-je , m'encourageoit depuis long-tems à rassembler de nouveaux matériaux pour

défun. Ce poëte guerrier , dont les productions se lisent & relisent avec délices , a poussé l'héroïsme à un point dont l'histoire ancienne & moderne fournit peu d'exemples. Qu'il soit permis à un militaire de s'étendre avec quelque complaisance sur les circonstances également touchantes & admirables qui ont précédé la mort glorieuse de ce grand homme. C'est sur-tout en France qu'on fait admirer & estimer les actions héroïques , même dans un ennemi. A la fameuse journée de Cunnerdorf, le 12 Août 1758, Mr. de Kleist se trouvoit major d'un bataillon du régiment de Haufen ; ce corps, formé depuis le commencement de cette guerre , avoit été si bien discipliné par ses soins ; il avoit

60 LE SOCRATE RUSTIQUE.

un supplément à la description que j'ai donnée du payfan philosophe , & de lui en fournir assez pour augmenter d'un second volume la traduction françoise qu'il a pu-

si bien fu lui communiquer cette supériorité de courage qui l'animoit , que secondé des autres troupes de la division du général Fink il avoit déjà emporté trois batteries & marchoit vers une quatrième , ayant après quelques salves de mousquéterie dispersé , la bayonette dans les reins , un régiment de grenadiers autrichiens. Quoique Mr. de Kleist eut déjà reçu dans ces différentes attaques douze fortes contusions , un coup de feu dans les premiers doigts de la main droite , qui l'obligea de tenir son épée de la gauche , & que bientôt après un autre coup de feu dans le bras gauche l'eut forcé de la reprendre de la main blessée , il ne put jamais , malgré tant de glorieux témoignages de l'intrépidité avec laquelle il avoit su affronter le péril ,

blée de mon ouvrage. Je pouvois d'autant moins le lui refuser qu'on m'exhortoit de tous les côtés non seulement à continuer, mais encore à communiquer

se résoudre à quitter le combat pour se faire panser ; il vouloit vaincre ou périr sous les yeux de son roi. Dans sa qualité de major sa place étoit derrière le front ; mais il ne vit pas plutôt le chef du bataillon qui marchoit devant son centre frappé d'un coup mortel, qu'il courut pour le remplacer, sans penser seulement à mettre pied à terre, comme il auroit dû naturellement le faire. Il ne songea dans ce moment qu'à saisir aussitôt un de ses porte-drapeaux par le bras, pour le faire marcher avec plus de vivacité, & encourager sa troupe à se porter à travers une grêle de coups, avec la rapidité nécessaire en pareille circonstance, sur la quatrième batterie qu'il alloit emporter, lorsque trois balles tirées d'un canon chargé à

au public mes observations sur ce vrai philosophe , & que j'avois remarqué que mon tableau n'avoit pas laissé de faire de toute part & surtout dans la classe la

cartouche lui fracassèrent la jambe droite & le firent tomber de son cheval. En vain il tenta de s'y faire replacer , ses forces l'abandonnent , il tombe en défaillance ; deux soldats , l'un de son régiment , l'autre de la compagnie qu'il avoit eue dans celui du prince Henri , & que son attachement à son ancien capitaine avoit attiré là , l'emportèrent derrière la ligne. Un chirurgien , qui s'empressoit à donner à la hâte un léger pansement aux blessures de notre héros , est atteint à la tête d'un coup de feu qui le renverse mort à côté de lui. Kleist plaint la destinée de cet homme secourable , sans songer à la sienne. Bien-tôt après des Cosaques le dépouillent & lui enlèvent jusqu'à sa chemise , son chapeau & sa perruque ; ils l'au-

plus distinguée de l'humanité, celle à qui le gouvernement des nations est confié, une impression beaucoup au-dessus de tout ce que j'avois osé désirer ou espérer. Je

roient même tué, s'il ne leur avoit pas parlé polonois; le croyant de cette nation, ils se contentent de le jeter dans une espèce de borbier. Qu'on se représente ce brave guerrier, ce grand homme, ce poète sublime, étendu dans la fange, absolument nud, couvert de plaies, privé de toute espèce de secours, luttant contre la mort, abandonné aux seules forces de son ame élevée! C'est dans cette affreuse situation qu'exténué par les violentes fatigues qu'il avoit endurées, & plus encore par le nombre de ses blessures, il s'affouplit vers le soir aussi tranquillement que s'il eut été dans sa tente. Pendant la nuit, le hazard conduisit de ce côté là des huffards Russes, qui, après l'avoir tiré de la fange & couché sur un peu de paille près

me suis donc déterminé à publier mes observations les plus intéressantes sous la forme de lettres adressées à quelques-uns de

de leur feu , le couvrirent d'un mauvais manteau , lui mirent un chapeau , lui donnèrent du pain & surtout de l'eau , le plus grand soulagement qu'on puisse procurer à un blessé. Vers le matin ces hommes compatissans , forcés de le quitter , l'un d'entr'eux voulut donner à Mr. de Kleift une pièce de huit gros qu'il refusa , mais que le huffard lui jetta avec un noble dépit sur le même manteau dont il l'avoit couvert. A peine furent-ils partis que les barbares Cosaques vinrent lui reprendre tout ce que l'humanité des huffards lui avoit laissé. Vers les dix heures du matin Mr. de Stakelberg capitaine de cavalerie russe , passant à portée de Mr. de Kleift , celui-ci se fit connaître

de mes amis éloignés dont le souvenir se renouvelloit toujours en moi avec une singulière vivacité dans toutes les scènes que je me propoisois de décrire. La plus intéressante de toutes les scènes que Kliyogg ait offertes à mes observations est en même tems la plus belle , la plus dé-

tre à cet officier , qui le fit conduire sur un chariot à Francfort sur l'Oder, Mr. le professeur Nicolai s'étant empressé de le loger chez lui. La fermeté avec laquelle Mr. de Kleist suportoit les vives douleurs que lui causoient ses pansemens , la tranquillité d'esprit , la gaité même qu'il montrait dans les fréquentes visites qu'il recevoit des savans de Francfort & des officiers de l'armée russe avoient fait concevoir de fortes espérances de guérison , qu'un accident survenu seulement le 22 à la jambe fracassée firent évanouir. Il mourut le 24, avec le courage

licieuse de ma vie ; celle où j'ai éprouvé , dans un degré que rien ne sauroit exprimer , la plus grande félicité dont l'homme soit susceptible ; celle où j'ai vu le plus aimable des princes embrasser notre villageois avec toute la chaleur de l'amitié , & une société choisie d'amis des hommes , pénétrés jusqu'au fond de l'ame

d'un héros & la résignation d'un chrétien. Le commandant russe lui fit rendre les honneurs funèbres dûs à son grade ; un officier supérieur de la garnison s'apercevant qu'on n'avoit point d'épée pour mettre sur son cercueil , détache la sienne , & dit : *je ne souffrirai point qu'un aussi brave officier soit privé de cette marque d'honneur.* Le clergé , l'université , la bourgeoisie , ne négligèrent rien de tout ce qu'il étoit possible d'ajouter à la pompe de cette lugubre cérémonie , & jouirent de la consolation de voir leurs enne-

d'un aussi charmant spectacle , en partager avec moi les douces impressions. Je ne puis jamais me retracer cette scène si touchante sans me rapeller les heures fortunées que j'ai passées autrefois avec vous.

C'est dans vos délicieux entretiens que j'ai appris à connoître la véritable grandeur de l'homme & à sentir le prix de ce bon-

mis réunir leurs regrets à ceux qu'ils donnoient si justement à la mémoire d'un compatriote aussi distingué à tous égards. Nous venons de voir avec la plus douce satisfaction dans les papiers publics que le roi de Prusse a ordonné que la statue de Mr. de Kleist décorât la place Guillaume à Berlin, conjointement avec celle du maréchal Keith & du général de Winterfeld. Ce monarque a fait venir pour ces monumens de très beaux marbres d'Italie. Les artistes les plus célèbres seront chargés de ce travail,

heur que la seule vertu peut donner. Je voyois germer pour l'Allemagne en votre personne & dans celles de notre défunt Kleift, de Lang, Spalding, Sultzer, Ramler, cette époque mémorable où la belle littérature allemande s'est élevée au point d'atteindre à la gloire de fournir ses auteurs classiques, & d'avoir su allier avec la profondeur & la solidité germanique cette douce magie dont les charmes exercent un empire universel, & qui fait échauffer le cœur en éclairant l'esprit. Je voyois alors dans votre grand F R É D E R I C un héros admiré dans le sein de la paix; je le voyois créer la félicité de ses peuples, leur donner ces loix qui, tandis qu'elles les préservoient des atteintes de la chicane, donnoient une nouvelle impulsion à l'industrie, & ramenoient une population étonnante dans ses

états ; je le voyois dans ses heures de délassément y épurer & perfectionner le bon gout par l'exemple qu'il donnoit lui-même , & en attirant autour de sa personne les plus grands maîtres dans toutes les sciences & dans tous les arts. J'apprenois dans votre société à connoître le développement du génie humain sous plusieurs formes différentes. J'apprenois bien plus encore , j'apprenois à sentir tout le prix de l'amitié. Que l'univers admire en vous ce génie classique , qui le premier sut faire connoître aux Allemands les impressions épurées d'une volupté dont la vertu n'a point à rougir & qu'elle n'est point forcée de fuir ; qu'il admire encore en votre personne ce nouveau Thyrtée dont les chants allumèrent avec une égale force le courage le plus héroïque dans le général comme dans le simple soldat. Ce

que j'y admirerai le plus , c'est la manière franche & impartiale dont vous accueillez tous les genres de mérite ; c'est sur-tout ce cœur sensible à l'amitié qui se livre tout entier à celui qu'il en juge digne , qui devient tout feu lorsqu'il s'agit du bonheur d'un ami , & qui ne perd même rien de sa chaleur , lorsque des dissensions qu'il ne sera jamais possible d'écarter de la littérature semblent annoncer une rupture qui deviendrait inévitable chez tant d'autres. Et ne vous ai-je pas vu suspendre l'effet de pareilles dissensions jusqu'au moment où par vos soins vous eutes assuré la fortune de votre ami couroucé. Et puisque c'est à vous , mon très cher , que je dois le premier développement de ces sentimens dont j'éprouvai les délicieuses impressions pendant l'heureuse scène que je me propose de

décrire, n'étoit-il pas bien juste que je vous en consacraffe le tableau. Heureux si ce monument de ma reconnoissance vous prouve à quel point mon cœur en est pénétré, & si vous daignez me conferver votre amitié jusqu'à la fin de vos jours ! Cette scène se passa aux bains de Schintznach où la société helvétique se trouvoit alors rassemblée. La situation de ces bains est extrêmement favorable à l'enthousiasme. L'Aar y roule ses ondes rapides sur un lit de sable très uni, le long d'un vallon fertile & agréable ; ses rives sont ombragées de saules habités par une infinité de rossignols, dont le ramage enchanteur réveille dès la pointe du jour les habitans de la contrée, & répand dans leur sens au sortir du sommeil le doux contentement & la paisible joie. Les montagnes qui forment le vallon sont couvertes des

mons de Bacchus & de Cérés, la partie contre laquelle la maison des bains est adossée se termine à une forêt de hêtres qui est encore dominée par les ruines intéressantes du château de Hapsbourg. En face de la maison se présente un beau vignoble; la verdure de ses pampres qui tranche un terrain rougeâtre, une haute forêt de sombres sapins qui couronne cette partie, forment un coup d'œil singulièrement pittoresque. On découvre dans la partie unie du vallon divers villages, & dans l'éloignement la petite ville de Brugg, si riche en grands hommes, la patrie de notre Zimmerman [h]

[b] Mr. *Zimmermann*, aujourd'hui premier médecin de la cour de Hanovre, est trop avantageusement connu dans la république des lettres pour ne pas l'être par nos lecteurs; d'ailleurs nous en avons parlé dans

& des Stapffers ses dignes amis. Très proche des bains est un bosquet dont les agrémens sont d'autant plus piquans qu'il ne les doit qu'à la nature : l'art n'a fait

la note [pp] du premier volume. MM. *Stapffer*, ses concitoyens, ont été quatre frères, dont trois vivent encore, tous quatre d'un mérite rare. Nés sujets d'une république si respectable d'ailleurs, mais où, nous osons le dire, une politique trop personnelle laisse peu de ressource aux hommes de génie qui n'ont pas le bonheur de naître citoyens de la capitale, ils ont embrassé tous quatre l'état ecclésiastique dans lequel ils se sont acquis la réputation la plus distinguée. L'un d'eux est actuellement professeur en théologie à Berne. On a de lui un recueil de très bons sermons, & un traité de morale chrétienne très estimé qu'on traduit en françois. Un autre de ces frères estimables a donné de très bons ouvrages sur l'économie rurale.

que le débarasser des épines dont les hêtres qui le forment se trouvoient entremêlés, & en élargir en quelques endroits les allées. C'est dans ce beau lieu que depuis 1761 se rassemble tous les ans, au moi de Mai, de tous les cantons de la Suisse, une société d'amis qui se sont proposés pour but de goûter dans l'effusion de leurs sentimens réciproques les doux fruits de la confédération helvétique, d'étendre & de raffermir toujours davantage l'esprit d'union & de concorde qui doit en être la base. Vous savez, mon cher, que c'est de la confédération d'un grand nombre de différens états indépendans que s'est formé le corps Helvétique. Cette indépendance & le bonheur qui en découle, tous ces différens états les doivent à l'alliance qui les unit, aux sermens que nos ancêtres se firent

accidentellement les uns aux autres de se protéger mutuellement contre la violence & l'oppression, & de se maintenir de concert dans l'état de liberté dont ils jouissent depuis un tems immémorial [i]. Chacun de ces états a sa forme de gouvernement particulier. Ce qu'ils ont de commun, c'est qu'il n'en est aucun qui ne soit une république; mais les uns s'approchent davantage de la pure aristocratie, les autres tiennent de plus près à la pure démocratie, d'autres enfin offrent un mélange de toutes les deux. Aucune

[i] Il est prouvé par des monumens authentiques que les cantons Suisses qui se sont soustraits, par leur valeur, à la tyrannie des baillifs Autrichiens, n'ont fait en cela que défendre d'anciens droits dont ils avoient été mis en possession bien longtems auparavant.

de ces formes ne ressemble en tous points à l'autre, chacune a sa propre nuance, & cette nuance en produit une dans les mœurs & dans la façon de penser de chaque état. Les uns tiennent à la manière de vivre qui règne dans les palais des grands, les autres à la simplicité des mœurs réservée à l'état de nature, d'autres se maintiennent dans ce juste milieu qui constitue la vie bourgeoise. A ces différentes nuances s'en joint une nouvelle qui doit son origine à la situation plus ou moins agréable, au degré de fertilité plus ou moins grand des lieux où l'on s'est vu naître, & qui donne aux uns plus de penchant à la gravité, tandis que d'autres sont au contraire plus portés à la gaieté & à la plaisanterie. La différence des langages produit encore une nouvelle nuance; chacun de ces langages donne

aux différens cantons quelque chose du caractère national du peuple auquel il est propre. Ceux-ci s'aprochent des Allemands, ceux-là des François, ceux-là des Italiens. Cela se remarque principalement dans le gout pour les arts & les sciences & dans la manière d'exprimer ses sentimens & ses pensées. Enfin la différence des religions opère une dernière nuance d'autant plus importante que son influence sur la liberté de penser & sur les progrès des sciences est plus sensible [k]. Il règne au milieu de tout cela

[k] Il ne feroit pas difficile de distinguer dans tous les pays une diversité immense de pareilles nuances. Malgré le bon mot si applaudi du célèbre Stern sur la grande ressemblance des François entr'eux, bon mot qui pouroit tout au plus être vrai à quelques égards dans la capitale, il est très cer-

dans les assemblées de la société de Schintznach un ton de patriotisme, d'amitié, de condescendance, que rien ne sauroit altérer; vous y verriez naître de cette diversité le désir de mettre à profit

tain que les nuances de province à province, surtout en allant du nord au midi, sont des plus sensibles; elles le sont également d'une profession à une autre. Bien plus, le militaire national est partagé en France en huit corps séparés, l'infanterie, la maison du roi, la cavalerie, les dragons, les troupes légères, l'artillerie, le génie, la marine; & tous ces corps se distinguent l'un de l'autre par des nuances très faciles à saisir. Il y auroit une infinité d'observations à faire sur cet objet. Le penseur profond & éclairé qui s'en occuperoit en tireroit certainement des inductions qui répandroient beaucoup de jour sur la théorie de l'homme physique & moral.

le bien que chacune de ces différentes nuances territoriales opère chez elle , pour le faire servir à l'accroissement , à la prospérité de ses concitoyens , chacun dans sa patrie particulière. L'aristocrate apprend de ses amis démocratiques à s'humaniser envers ses inférieurs , à leur montrer plus d'affection & plus de confiance. Le démocrate apprend de l'aristocrate à connoître tout le prix de l'exactitude à maintenir ses loix dans leur vigueur , & d'une juste application des revenus de l'état au bonheur des peuples. Il revient chez lui plus pénétré qu'il n'étoit du respect que l'on doit à ces mêmes loix , & plus porté qu'auparavant à contribuer d'une partie de son bien-être aux besoins publics. Celui-ci s'enflamme d'amour pour les sciences & les arts ; faisi d'une louable émulation , il voudroit obtenir à

sa patrie particulière la réputation de savante dont elle est absolument privée ; celui-là s'est mis à portée de se convaincre qu'on peut avec moins de savoir être sage & heureux , & que plus de soumission à l'autorité ecclésiastique , y entra-t-il même un léger levain de superstition , donne aux esprits une souplesse qui permet de les tenir en bride contre les écarts de la liberté , & qui fournit au législateur des moyens de travailler plus essentiellement au bonheur du peuple , il apprend de cette manière à mettre la liberté de penser à sa juste valeur & à la resserrer dans des limites raisonnables. Tout cela forme dans cette société une sorte d'harmonie morale qui jette le philosophe dans un ravissement pareil à celui où les sons harmonieux, dont votre défunt Graun dispoit avec une force plus que

que magique , plongeoient les auditeurs de ses sublimes oratorio. Jamais aucun membre de Schintznach ne s'est trouvé à ces assemblées sans éprouver la plus forte émotion ; même les étrangers , que quelques-uns de nos confrères y amenoient , se trouvoient bientôt enflammés du même enthousiasme. Nous y avons vu les plus graves géomètres exprimer leur satisfaction avec un feu poétique. Nous y avons vu même la douce sensibilité , ce précieux apanage de la nature humaine , se manifester dans des ames qui n'en avoient point encore laissé apercevoir la moindre trace. Le gouverneur d'un jeune homme de très grande qualité vint au sortir d'une de nos assemblées se jeter dans mes bras & me dire la larme à l'œil , ce n'est que d'aujourd'hui que j'ai pu découvrir les premières traces de l'humana-

nité dans mon jeune élève. Des Anglois, des François, des Allemands, des Danois, d'un rang & d'un mérite distingués, font venus participer à notre commune satisfaction & ont désiré d'être nés parmi nous. Jusqu'à des princes de maisons souveraines, oubliant l'élévation de leur rang, font venus partager notre bonheur en qualité de confrères, & ne s'estimoient eux-mêmes que selon le degré d'amour pour l'humanité dont leur cœur étoit animé. Mais jamais je n'ai vu ce sentiment se manifester dans un jour aussi brillant que chez l'aimable prince L** E** de W**, qui honora en 1765 la société de sa première visite. Depuis quelques années, ce prince avoit établi son séjour dans une campagne aux environs de Lausanne. Là vivant comme autrefois Apollon parmi les bergers, il y prenoit avec

complaissance les habitudes des personnes au milieu desquelles il habitoit , & violant l'éclat de sa naissance , il mettoit sa gloire à donner à ses concitoyens adoptifs l'exemple de toutes les vertus domestiques & civiles , exemple d'autant plus salutaire qu'il accoutumoit les habitans de ces contrées à placer ces vertus dans leur cœur au même rang auquel la haute naissance du prince qui les pratiquoit les élevoit. Une fièvre putride devenue épidémique fournit à S. A. S. une occasion particulière de manifester l'ami des hommes dans toute sa force. Elle sollicita du magistrat l'inspection sur les malades que la pauvreté mettoit dans la nécessité d'être secourus par le souverain , tant pour le traitement de la maladie que pour la subsistance , faute de tout autre moyen d'y pourvoir. Vous jugerez , mon

ami, par ce fragment d'une lettre que Mr. Tiffot, témoin oculaire, & bien compétent m'écrivit le 10 Mai 1766, de la manière dont cette belle ame s'aquitta de sa noble fonction. " Notre respectable
 » prince devoit être celui de tous les
 » hommes honnêtes. Tous ses momens
 » font marqués par une belle action. Nos
 » maux lui ont fourni de nouvelles oc-
 » casions de développer toute la grandeur
 » de son ame. Il a été le consolateur
 » des affligés, le nouricier des pauvres,
 » le père des orphelins, le médecin des
 » malades. Il n'a pas encouragé le bien,
 » il ne l'a pas fait faire, il l'a fait lui-
 » même, il a vécu pendant quatre mois
 » dans nos chaumières les plus obscu-
 » res, & son arrivée en faisoit dispa-
 » roître les misères". Vous jugerez en-
 core de la force des expressions que le

ton de notre société avoit faites sur le grand cœur de cet excellent prince par cet autre fragment d'une lettre dont S. A. m'honora le 29 du même mois de Mai, & vous en admirerez l'inimitable énergie [1]. “ La société de Schintznach a
 „ fait sur mon ame une impression pro-
 „ fonde. Non, je ne ferai plus aucune
 „ démarche sans me rapeller avant tou-
 „ tes choses que j'ai l'honneur d'être
 „ membre de cette assemblée auguste.
 „ Elle m'anime encore davantage à la
 „ vertu, & elle échauffe mon cœur d'un
 „ feu divin que le bonheur de tous allu-
 „ me de plus en plus, c'est au plus di-
 „ gne d'entre nous que le rang appartient.

[1] Tous ces fragmens ne sont point traduits; ils sont exactement transcrits d'après les lettres originales qui sont en françois.]

„ dra , & nous ne mesurerons plus les
 „ distances respectives que par celle qu'il
 „ y aura entre nos vertus & nos mérites.
 „ Que le patriote indigne ne puisse ja-
 „ mais aprocher des portes sacrées de ce
 „ temple auguste , & que celui d'entre
 „ nous qui se fera dégradé par des actions
 „ viles ou suspectes soit banni d'entre
 „ nous comme une brebis infecte ”. Le
 pur amour de la vérité, dépouillé de toute
 ombre de flatterie , m'oblige d'ajouter que
 le ton dominant de la société aquit , par
 les sentimens que le prince y répandit ,
 un degré de force & de noblesse auquel
 il n'avoit point encore atteint jusques
 alors. Cet illustre confrère nous fit mieux
 sentir le bonheur d'être nés citoyens d'é-
 tats où l'on n'a pas besoin d'aspirer à d'au-
 tre grandeur qu'à celle que donne la ver-
 tu. Il attifa dans nos ames en nous offrant

dans sa personne le plus beau modèle du vrai patriote le feu vivifiant du patriotisme. Il avoit posé lui-même pour principe que dans une société pareille à la nôtre le premier rang appartenoit au plus vertueux & au plus éclairé, sans nul égard pour la naissance ou pour la dignité, & ce fut en y souscrivant que tous les cœurs s'empressèrent à le lui donner. Vous eussiez cru voir le meilleur des souverains au milieu de ses sujets devenus heureux par ses sages réglemens ; tant ce digne prince avoit su se captiver tous les esprits [*m*].

[*m*] Le prince ne voulut jamais souffrir, malgré le vœu unanime de la société ; que son illustre nom fût placé au haut de la liste des membres qui la composent, qu'on est dans l'usage d'insérer dans ses actes impri-

§§ LE SOCRATE RUSTIQUE.

C'est dans ces mêmes lieux , dans cette même société dont je viens de vous entretenir que S.A.S. désira de voir Kliyogg; dont le tableau avoit eu le bonheur d'émouvoir cette belle ame. Je ne puis encore me refuser au désir de vous communiquer , ainsi qu'au public , ce que le prince daigna m'écrire à cette occasion. Voici les propres termes de sa lettre , du 15 Novembre 1764. “ On ne vous a
» point trompé dans les détails qui vous
» font parvenus du plaisir que me fait
» votre ouvrage. Le ravissement qu'il
» m'a causé a été proportionné à mon
» amour pour les hommes. J'ai souvent
» arrosé cette peinture touchante des

més ; on fut obligé de l'inscrire à la place que lui assignoit l'ordre alphabétique adopté par la société dans son principe.

33 larmes d'attendrissement que ne fau-
 33 roit lui refuser une ame sensible. Le
 33 payfan philosophe me confirme de plus
 33 en plus dans l'opinion où je suis de-
 33 puis longtems , que l'homme le plus
 33 heureux doit être aussi le plus grand.
 33 On est grand quand on satisfait avec
 33 zèle & avec exactitude aux devoirs en-
 33 vers sa patrie & ses semblables ; on est
 33 heureux quand on aime son état & les
 33 devoirs qu'il impose , & quand on jouit
 33 de la douce conviction de les avoir
 33 remplis , sentimens délicieux qui inf-
 33 pirent à un honnête homme ce respect
 33 flatteur dont il se récompense lui-mê-
 33 me. Cette définition du bonheur & de
 33 la grandeur me fait imaginer que la
 33 véritable méthode d'apprécier les hom-
 33 mes seroit, ce me semble , de les es-
 33 timer non par l'éclat de leur puissance

» & de leur gloire , souvent également
 » usurpées & injustes , mais de les éva-
 » luer par l'amour qu'ils portent à leur
 » état & par la paix intérieure qui règne
 » dans leur conscience. C'est-à-dire , que
 » le degré de bonheur dont chaque hom-
 » me jouit est aussi le degré de sa gran-
 » deur réelle. Je sens à merveille que
 » cette mesure commune rabaisseroit les
 » mortels orgueilleux qui voudroient
 » tout soumettre à leur ambition ; mais
 » d'un autre côté elle relèveroit les ames
 » sublimes , & voilà précisément ce qu'il
 » faudroit pour le bien de l'humanité ».

V O U S croirez bien aisément que j'ac-
 ceptai très volontiers la proposition que
 S. A. me fit d'engager mon payfan philo-
 sophe à se rendre à Schintznach. Cet évé-
 nement me préparoit le spectacle le plus
 digne d'occuper les regards du sage. C'é-

toit néanmoins une entreprise périlleuse pour le peintre de Kliyogg de placer aux yeux de tant de connoisseurs son original à côté de son tableau. Combien n'étoit-il pas facile que l'éclat de la souveraineté & l'attention avide des spectateurs déconcertât notre villageois au point de le rendre incapable de manifester le fond de son ame ; car enfin combien de fois n'arrive-t-il pas que le savant le plus distingué joue à la cour d'un souverain le rôle d'un enfant [n]. Dans ce cas ma description n'auroit plus été regardée que comme une fiction, & perdoit dès lors son seul véritable prix, le pouvoir de rapprocher les

[n] En Allemagne surtout, où les gens de lettres, pour la plupart moins dissipés qu'en France & plus concentrés dans leur cabinet, se répandent peu dans le grand monde.

rangs & d'incliner les esprits l'un vers l'autre dans les conditions les plus éloignées entr'elles. Ou si Kliyogg paroïssoit dans son vrai point de vue , l'éclat de son mérite déceloit la foiblesse du peintre , & ne pouvoit que l'humilier. Mais comme j'avois été guidé dans mon travail par l'amour de l'humanité , par le désir de me rendre utile , & nullement par la soif de la réputation , toutes ces considérations ne me laissèrent pas la moindre inquiétude. Je me réjouissois au contraire de pouvoir éprouver la sagesse de mon ami sous une face toute nouvelle. Je lui envoyai donc en diligence un messager , bien assuré qu'il ne manqueroit pas de venir aussitôt ; car je fais que rien ne lui est aussi naturel que de faire plaisir à ses amis. Je me rendis le jour suivant à Brugg pour l'attendre chez mon cher

Zimmermann & m'y remettre d'une migraine que la joie animée & nécessairement un peu bruyante d'une compagnie très nombreuse avoit fort augmentée. Quel remède en effet plus efficace que la séduisante conversation de l'ami de mon cœur & de sa digne épouse , un ange caché sous une forme humaine , car en elle habitoit l'ame la plus douce & en même tems la plus éclairée , enfin la plus propre à confondre le misantrophe qui se feroit attaché à lui trouver des défauts. La paisible satisfaction que j'avois puisée dans le sein de l'amitié diminua mon mal ; un sommeil tranquile , pendant lequel mon ame s'ocupoit de la dignité & du bonheur de l'homme , acheva de le dissiper. Le lendemain l'ami que j'atendois parut de très bon matin. Il avoit marché toute la nuit & fait sept lieues à pied sans

s'arrêter ailleurs que sous un arbre pour s'y restaurer au moyen d'un morceau de pain qu'il avoit pris en poche, & d'un trait d'eau fraîche puisée dans une source voisine. Il étoit vêtu d'un habit de payfan de couti très propre. Si cet équipage n'étoit pas bien imposant, il régnoit en revanche sur sa physionomie une vivacité & une sérénité qui lui gagnoient tous les cœurs. Le burgrave de Dohna s'étoit aussi rendu à Brugg à la rencontre de Kliyogg à qui j'expliquai le rang qu'occupoit ce jeune seigneur & ses relations avec le héros de la Prusse qu'il avoit si souvent admiré. Il envisagea le burgrave avec le regard perçant d'un observateur; puis il se mit à donner des louanges qui partoient du cœur à un roi qui n'avoit, disoit-il, opéré tant de merveilles que parce qu'il étoit toujours le premier à la besogne.

L'exemple de ce prince, poursuivit-il, avec un mouvement de tête qui annonce toujours chez lui une émotion intime, n'a pas peu contribué à relever mon courage, lorsque j'étois prêt à succomber sous les difficultés qui troubloient l'administration de ma maison. Ah! me dis-je, il faut travailler sans se rebuter, être toujours à l'endroit où l'ouvrage est le plus pénible, le matin le premier & le soir le dernier. Les choses ne sauroient aller autrement; croyez-moi, messieurs, si le maître n'est pas toujours à la tête, s'il ne montre pas aux autres, par son exemple, la manière dont il faut qu'ils s'y prennent, tout est manqué. Le serviteur qui entend mieux la besogne que le maître & la remplit mieux méprise ses ordres, fait à sa volonté; & cette volonté ne sera jamais portée au point de

sacrifier ses forces , & de procurer une augmentation de richesses à un homme qu'il méprise ; il songera bien plutôt à son propre avantage , à se faire donner un meilleur salaire & à se procurer plus de commodités. C'est ainsi que notre philosophe nous développa sa sagesse dès le premier abord. Je le prévins sur l'honneur qu'il alloit recevoir de paroître devant un prince , & j'essayai si je ne parviendrois pas à l'intimider. Ce fut en vain ; je ne fis naître en lui que la joie de voir de si grands seigneurs pousser l'humanité jusqu'à s'entretenir avec des paysans , & il trouvoit dans cette condescendance le plus sûr moyen de répandre l'abondance & le bonheur sur la terre.

N O U S nous mimes dans une caleche ouverte pour nous rendre à Schintznach ; nous traversâmes dans la route des champs cultivés ;

cultivés ; le burgrave en prit occasion de mettre Kliyogg sur le chapitre de l'agriculture & de le faire raisonner sur les différentes branches ; il fut question de diverses nouvelles espèces de grains , de fourages artificiels &c. Kliyogg ne condamna rien , il soutint seulement que ce n'étoit pas les plantes utiles qui manquoient à l'agriculture , mais que son plus grand défaut venoit de ce que les terres n'étoient pas suffisamment travaillées. Toutes ces nouvelles espèces de grains , tous ces fourages artificiels ne serviront à rien , disoit-il , tant qu'on se relâchera sur le travail & sur les engrais , qu'il faut être très soigneux de multiplier avec la plus grande attention. De plus ces graines & ces plantes étrangères ont tout autant besoin d'être façonnées & engraisées que nos grains connus & ordinaires &

nos herbages naturels. J'ai vu des agriculteurs prodiguer leurs foins & leurs meilleurs engrais à des productions d'un genre nouveau , tandis qu'ils laissoient dépérir les autres pièces de leur fonds. On vint ensuite à parler de la culture de la garance qu'il ne connoissoit point du tout , mais ayant appris qu'elle nuisoit à la culture des grains , elle cessa bientôt d'exciter sa curiosité. Nos vignes , dit-il en riant , sont déjà d'assez grands parasites. Nos pauvres champs & nos pauvres prairies ne se ressentent déjà que trop de la prédilection avec laquelle on cultive le jus de la treille ; on les laisse pâtir pour donner tout l'engrais aux vignobles.

CE fut en nous entretenant de cette manière que nous nous trouvâmes près de l'entrée de la maison des bains ; le prince en étoit déjà parti , accompagné

de tous les membres de la société pour recevoir le paysan philosophe. Je pris Kliyogg par la main pour le conduire vers le prince , dont le premier mouvement fut de l'embrasser avec beaucoup d'émotion. J'ai bien de la joie de te voir , Kliyogg , après tout le bien que l'on m'a dit de toi , lui dit-il. Je suis aussi bien réjoui de vous voir , monsieur le prince , répondit le villageois , la satisfaction la plus vive peinte dans les yeux. Il est si beau que de grands seigneurs comme vous daignent descendre jusqu'à nous autres pauvres paysans. Je ne descends point vers toi , reprit le généreux prince , je cherche à m'élever jusqu'à toi , tu vauds mieux que moi. En disant cela des larmes d'attendrissement humectèrent les yeux de l'ami des hommes. Kliyogg fut un moment déconcerté ; mais il se remit

· tout de suite , & dit ; nous sommes bons
tous les deux si chacun de nous fait ce
qu'il doit faire. C'est à vous autres prin-
ces & seigneurs à nous ordonner ce que
nous avons à faire & à nous en prescrire
la manière ; vous avez le loisir de bien
examiner & peser ce qui peut être le plus
utile au pays ; c'est ensuite à nous au-
tres payfans à obéir & à travailler avec
zèle & intégrité ; & c'est seulement alors
que nous composons ensemble l'homme
en son entier. Quelque avantageux que
soit pour le pays le résultat de vos plus
sages délibérations , vous n'en êtes en-
core qu'à la moitié de l'ouvrage , & le
bien ne s'en fait point pour cela ; il faut
que le sujet , que le payfan mette la main
à l'œuvre ; mais nous nous croiserions
dans nos travaux , nous y mettrions de
la confusion , le bien seroit encore né-

gligé si vous ne nous mainteniez pas dans l'ordre. Ainsi le payfan n'est que la moitié de l'homme ; le grand seigneur n'en est aussi que l'autre moitié , il faut qu'ils réunissent leurs opérations , ce n'est qu'alors que l'homme paroît dans son entier & que l'œuvre réussit. Le prince philosophe fut étonné de la justesse des idées du villageois & de la manière lumineuse dont il les exposoit , mais plus encore de ce contentement intérieur qu'on lisoit dans ses yeux tandis qu'il parloit. Il vit tout ce que valoit Kliyogg. Ce que tu viens de dire est d'une vérité céleste , & c'est précisément parce que tu représentes si bien ta moitié de l'homme entier & que tu remplis ton devoir avec tant d'intégrité que je t'aime & que je t'honore. Plut à Dieu que j'en pusse dire autant de moi & avec la même confiance ! Là-def-

lus il embrassa de nouveau Kliyogg. Je vois, mon prince, à la manière dont vous me parlez, reprit le villageois, que vous remplissez aussi bien les devoirs de votre place que je puis remplir ceux de la mienne. Vous ne sauriez croire combien mon cœur s'exalte à la vue de vos procédés. Mes travaux n'en deviennent le double plus chers, depuis que je vois qu'ils plaisent à un aussi bon seigneur; & vous n'en agiriez pas ainsi avec moi, si vous n'étiez déjà dans l'habitude d'en user de même avec d'autres. Ah! vous ne savez pas tout le bien qu'opèrent votre condescendance & votre affabilité. — Je voudrais être dans ta position, c'est toi qui m'encourages à bien faire, tu vaux mieux que moi, répéta de nouveau avec une âme pénétrée l'incomparable prince. Kliyogg, vivement ému, répon-

dit avec un ton de sensibilité qui fit la plus forte impression sur les cœurs de tous les spectateurs : sans doute qu'il est plus difficile de bien faire dans votre condition que dans l'état de sujet ; lorsque nous tombons en faute , que nous agissons contre la justice , vous êtes là pour nous punir & nous redresser ; mais quand c'est vous , messeigneurs , qui tombez en faute , vous n'avez personne au-dessus de vous pour vous redresser & vous punir. Vous êtes abandonnés à vous-mêmes & à votre conscience ; mais hélas ! qu'il est difficile de se gouverner soi-même ! Le prince ne répondit que par l'expression d'une admiration silencieuse qui se répandit sur toute la compagnie , frappée d'entendre préférer à un paysan avec tant de franchise & une aussi noble simplicité les vérités les plus importantes

pour l'humanité. S. A. prit Kliyogg par dessous le bras & l'emmena dans son appartement pour s'entretenir seul avec lui.

J E m'étois tenu pendant tout ce tems-là dans le silence, à considérer les physionomies des deux acteurs ; je vis avec la plus intime émotion comment les deux âmes les plus nobles passoient l'une dans l'autre, j'admirai en eux l'homme dans sa grandeur, & le prince & le payfan disparurent également à mes yeux. Je vis deux des plus excellens hommes, nés pour s'aimer l'un l'autre, & je sentis le bonheur d'être aimé de tous deux.

T O U T E l'après dinée & la plus grande partie du lendemain Kliyogg fut l'objet de l'attention la plus curieuse de tous les membres présens de la société. On le questionna beaucoup sur ses opérations en fait

d'agriculture , sur sa manière d'élever ses enfans , sur ses principes de religion. Il répondoit à toutes ces questions avec une noble franchise qui lui gaignoit de plus en plus l'affection de tous ceux qui l'écoutoient , & sur-tout de son illustre ami. Je m'éloignois quelquefois pour laisser à ceux qui ne l'avoient jusques à ce moment connu que par ma description la facilité de l'examiner en pleine liberté , & lorsque je me rapprochois d'eux pour entendre les jugemens qui se prononçoient ; j'essuyois dans le commencement bien des complimens flatteurs au sujet de mon philosophe. On vantoit le bonheur du héros d'avoir trouvé un aussi bon historien. Plusieurs n'avoient encore entendu qu'un simple laboureur, d'un grand sens à la vérité , mais qui n'avoit dit sur l'agriculture que des choses communes ;

les nouvelles & importantes découvertes dans la culture , les diverses espèces de fourages , tant de fortes de grains que les amateurs de l'économie rurale font venir des extrémités du globe , qu'ils sèment dans leurs jardins , & dont ils calculent le rapport dans toute l'étendue d'une vaste possession sur le produit d'un careau ; tous les instrumens d'agriculture de nouvelle invention , & jusqu'à la manière de balancer les produits & les dépenses dans l'économie rustique , rien de tout cela ne lui étoit familier ; il ne connoissoit que la culture en usage dans sa contrée , & ce n'étoit que par un travail opiniâtre qu'il cherchoit à perfectionner sa pratique , de la manière dont j'avois rendu compte dans ma description. Plusieurs cherchoient en lui du savoir & n'en trouvoient point ; on n'y apercevoit qu'un

grand fond de droite & saine raison , un sens naturel qu'il appliquoit heureusement à tous les cas qui se présentoient dans la sphère étroite où la Providence l'a placé. Cette qualité surprend d'autant moins que le degré dans lequel on la possède s'approche plus de la perfection. Il en est de cela comme du naturel dans le stile , qui n'est à son point de perfection que lorsqu'il est également intelligible à tout le monde , lorsque chaque lecteur sent que c'est ainsi qu'il eut dit la chose & que chacun se fût exprimé. C'est-là ce qu'on éprouve , mon cher , à la lecture de vos incomparables chansons guerrières , lorsqu'après l'avoir achevée on ne peut concevoir par quelle magie on s'est laissé entraîner à un pareil excès d'enthousiasme. C'est aussi là précisément ce qui est arrivé au sujet de Kliyogg , on ne vit d'abord

en lui qu'un payfan ordinaire , & l'on attribuoit en grande partie l'intérêt qu'avoit inspiré son portrait au coloris du peintre ; mais insensiblement l'estime qu'inspiroit ce sens étonnant , ce jugement si sain & jamais en défaut de mon sage , s'augmenta tellement qu'à la fin il laissa la plus grande partie des assistans dans une admiration qui tenoit de l'enthousiasme , & que la manière dont il nous quitta porta jusqu'au comble. Tous convinrent alors avec moi que mon tableau n'avoit point atteint à beaucoup près à la beauté de l'original [o].

[o] Un de nos amis , à qui la société de Schintznach doit en grande partie son établissement , & dont nous nous proposons de mieux faire connoître le mérite aux penseurs françois ; un bon appréciateur , qui n'est ni facile admirateur , ni enthousiaste , nous

IL prit congé de nous par un remerciement court & naïf de toutes les marques d'amitié qu'il avoit reçues, & après avoir ajouté son *nun behüt euch Gott*, à présent Dieu vous garde, il tendit la main au prince & voulut s'en aller : le prince lui glissa dans cette même main une pièce d'or. Que signifie ceci, dit Kliyogg, avec le souris de l'aisance satisfaite ? C'est un petit présent pour te rappeler le plaisir que tu m'as causé, répond le prince. Kliyogg regarde cette pièce & dit ; ce n'est que de l'argent dont je n'ai nul besoin ; il m'en vient assez de mon travail ; je ne vous en ai pas moins

avoua peu après, dans une de ses lettres, qu'il avoit trouvé Kliyogg pendant son séjour à Schintznach, quant à son caractère moral, fort au-dessus de l'idée qu'il s'en étoit formée d'après l'ouvrage de Mr. Hirtzel.



d'obligation de votre politesse , & voulut rendre au prince sa pièce. Garde-la , reprit S. A. , c'est une bagatelle que tu as bien gagnée , puisque tu as négligé ton travail pour nous faire plaisir. Je n'ai pas eu moins de plaisir que vous , reprit Kliyogg , & depuis que j'ai vu par votre exemple de grands seigneurs affectionner les payfans laborieux , je vais tellement redoubler d'ardeur pour le travail que j'aurai bientôt regagné ce que j'aurai négligé. Vous ne sauriez croire combien j'ai éprouvé de satisfaction , & si j'avois à payer le plaisir que je viens de goûter , je serois votre débiteur. — Mais je t'ai occasionné des frais. — Aucuns , je suis venu jusqu'ici avec un morceau de pain , vous m'avez défrayé depuis mon arrivée ; un autre morceau de pain me ramènera chez moi , ainsi gardez votre argent , je

n'en veut d'autre que celui que j'aquiers par le travail de mes mains ; fitôt qu'on cherche à s'en procurer par d'autres voies, l'on est perdu. L'air austère dont il accompagna ces derniers mots engagea le prince à reprendre sa pièce d'or, & il m'avoua depuis qu'il ne s'étoit de sa vie senti aussi pauvre que dans ce moment. Alors notre paysan philosophe, bien reconnu pour tel, s'en retourna dans sa maison comblé de nos bénédictions, & tous les assistans convinrent qu'ils n'avoient vu nulle part un mépris aussi décidé pour les présens, sur-tout dans les gens de cette classe [p].

[p] Notre auteur a négligé une circonstance qui nous a paru mériter d'être rapportée, c'est que le prince fit placer Kliyogg à côté de lui dans les deux repas que notre

C O M M E N T trouvez-vous , mon cher Gleim , les scènes que je viens de vous décrire ? Pouvez-vous refuser à cet homme le titre de philosophe ? ai-je eu tort enfin de conclure d'après tout ce que j'ai vu de lui , que la grandeur de l'ame humaine pouvoit se développer dans chaque condition ? Qu'entre un sage qui conduit la charue , un sage qui cultive les lettres , & un sage qui commande à un empire , il n'y a de différence que dans celle des objets sur lesquels leur sagesse s'exerce ? Et n'est - ce pas présenter la dignité de la nature humaine dans un nouvel éclat ?

Q U A N T

philosophe a faits à Schintznach , où toute la société mange toujours à la même table. Il le plaça de même dans une séance à laquelle Kliyogg assista.

QUANT à moi , je ne vous cacherai point que ce spectacle me jetta dans un enthousiasme où la grandeur de la nature humaine & le bonheur dont elle est capable se peignirent vivement à ma pensée. Je vis dans l'homme en général le seigneur de la nature , le seul être que la bonté du Créateur ait placé sur la terre pour y contempler ses merveilles & l'imiter dans l'œuvre de la création , le seul être que le développement & l'emploi des facultés intellectuelles & corporelles dont il est doué mettent en état de commander à cette même nature , de disposer à son gré des forces qui y sont répandues , de les varier sous mille formes diverses pour ses besoins & pour ses plaisirs ; tandis que les autres créatures ne sont conservées que par l'action immédiate de cette nature à laquelle elles-mêmes ne

servent que d'instrumens. C'est dans cette sublime prérogative que consiste proprement la vraie destination de l'homme ; c'est par elle qu'il devoit apprendre à connoître, à célébrer son auteur ; c'est surtout dans l'exercice de ses facultés qu'il devoit trouver le bonheur, puisque cet exercice est toujours accompagné d'un sentiment agréable. Si l'homme étoit privé de ces douces jouissances dans les classes inférieures des sociétés, le monde créé auroit été rempli d'une vaine superfluité de forces inutiles. La classe nouricière, la plus nombreuse de l'humanité, ne pourroit plus être considérée que comme un assemblage de productions imparfaites, jettées sur la terre uniquement pour servir à un petit nombre d'hommes placés dans les classes plus relevées, d'instrumens propres au développement de leurs

facultés , uniquement bornées à fournir à ces êtres privilégiés de quoi se nourrir. Mais combien une pareille idée ne choque-t-elle pas l'économie établie par la sagesse du Créateur en faveur de tous les enfans ! Tels sont néanmoins les préjugés que le raffinement des sociétés humaines a fait éclore , à mesure qu'elles se sont écartées de l'état de simple nature ; préjugés qui n'ont acquis une ombre de vraisemblance que parce que l'agriculteur opprimé a soin de dérober le mérite & les talens qu'il possède aux yeux de ses oppresseurs.

KLIYOGG m'a mis à portée de connoître une multitude de payfans & de les amener à des conférences amicales avec des magistrats distingués & des savans éclairés ; on fut frappé du bon sens, de

l'éloquence & de la sagacité de ces gens-là ; mais on observa dans le même tems combien ils craignoient de se communiquer. Que de peine n'eumes-nous pas à les convaincre de la sincérité de notre affection , & cette conviction put seule écarter le voile sous lequel l'homme se tenoit caché ! Nous découvrimes la même facilité à les classer relativement aux divers degrés de développement des qualités de l'esprit & du cœur que dans les conditions auxquelles le préjugé a donné des rangs plus relevés. Nous distinguâmes des hommes d'une intelligence pénétrante , des âmes vives & ingénieuses , des têtes bien organisées , des esprits médiocres , des génies du premier ordre chez lesquels toutes les facultés de l'esprit s'étoient développées dans un même degré, de bonnes têtes mais négligées &c. ,

& de même relativement au cœur , des vertus héroïques , des vertus circonspectes , des vertus timides ; une malice rufée , une malice de vanité , fondée fur l'opinion qu'elle annonce le génie &c.

N O M B R E d'expériences morales de ce genre m'ont pénétré de vénération pour l'état d'agriculteur ; mon cœur fe dilate lorsque j'aperçois au lever du soleil le laboureur s'acheminer vers fon travail , & les mêmes fenfations que j'éprouvai autrefois en voyant Kliyogg traverser fes champs se renouvellent au dedans de moi. Le voici qui s'avance le lieutenant de la divinité créatrice , me difois-je dans l'éfufion de mes fenfimens ; dans fes yeux brille un feu céleste , fur fa face rembrunie repose le vrai contentement ; la douce humanité fourit dans fes traits mâles & robustes ; fes cheveux bruns qui tombent

en boucles que l'art n'a point arrangées ombragent son front , & tempèrent , aux yeux du sage qui le contemple d'un regard pénétrant , cet éclat divin qui le jetteroit dans les écarts de l'enthousiasme , ou qui ne pourroit que l'humilier lorsqu'il compare , à sa honte , la sagesse naturelle qui paroît ici dans toute sa force avec celle qu'il a puisée en consumant ses veilles dans l'étude de cette vaine philosophie qui dérobe aux regards de l'insensé , enflé de ses titres & de son faste , le plus beau des spectacles , celui du génie tel qu'il sort des mains du Créateur. D'un pas dont la gravité annonce l'harmonie qui règne dans son ame , il marche à la tête de ses enfans à travers ses possessions ; l'aimable innocence se peint sur les physionomies de cette brillante jeunesse , car aucun vice ne s'est encore

glissé dans leur cœur ; ses soins paternels en ont gardé les avenues avec une vigilance que rien n'a jamais pu tromper. Ils s'entretiennent avec une confiance affectueuse ou de leurs travaux champêtres ou des bontés de l'Être suprême. Voyez avec quelle attention ils prêtent l'oreille aux sages instructions de leur père , & comme leurs naïves objections lui fournissent de nouveaux moyens de les éclairer. La seule des facultés de l'ame qui exerce ici son empire est un entendement sain auquel la volonté se soumet en esclave. La Divinité se plait à verser ses bénédictions , les couvre d'une manière invisible , elle répand la paix dans leurs ames & la vigueur dans leurs membres exercés au travail. Ensuite elle commande aux forces agissantes de la nature de se plier aux intentions de ses imitateurs &

de récompenser leurs travaux par une abondante fertilité. Heureux le laboureur que le ciel favorise ! Heureux moi-même à qui Dieu daigna lever le voile & faire apercevoir dans cet être vraiment privilégié l'homme dans sa véritable grandeur !

SI vous riez de mon enthousiasme , je vous prierai , mon cher , de considérer qu'il est le fruit d'une longue suite de réflexions que j'ai faites , en me livrant à mon étude favorite , la connoissance de l'homme. Ma profession me met dans le cas de voir souvent , sur son lit de mort , l'homme à découvert ; la Providence a permis que je vécut dans la familiarité de nombre de savans illustres en tout genre ; je me suis lié avec des artistes qui m'ont appris à connoître & à admirer les chefs - d'œuvres de l'art ; des personnes

d'un rang élevé m'ont honoré de leur confiance , moi-même je suis parvenu à prendre part au gouvernement de ma patrie , ce qui m'a mis à même d'anatomiser le plus beau chef-d'œuvre de l'art humain , un corps de république ; mais la dignité essentielle de l'homme seroit restée éternellement cachée , si je n'avois appris à connoître de très près la classe des agriculteurs. Il est si difficile dans les autres conditions de pénétrer jusques à l'intérieur du fruit au travers de toutes les envelopes dont l'art a su le couvrir. Combien de fois ne croyons-nous pas entendre des pensées profondes , des sentimens sublimes , qui n'ont couté qu'un léger effort de mémoire , & qui n'ont fait que glisser sur la langue du discoureur ! Combien de fois sommes-nous séduits par un maintien qui semble annoncer un fond

de grandeur , tandis qu'il n'est que l'ouvrage du maître à danser qui s'est donné bien des peines pour faire contracter à son prince ces airs de dignité. Combien de fois n'admirons-nous pas dans un écrivain des traits qui dénotent une profonde connoissance du cœur humain & qui ne sont pourtant que de pures reminiscences ! Dans le payfan au contraire nous voyons la dignité de l'homme à nud , pourvu que nous enlevions le voile d'abjection dont nous le couvrons , ou pour mieux dire , que nous nous dépouillions nous-mêmes du préjugé qui élève à nos yeux notre condition au-dessus de la sienne. Le cultivateur s'est bien moins écarté de l'état de nature , & sa sagesse uniquement puisée dans ses propres réflexions , dans les observations qu'il a faites lui-même , conserve toute la pureté de sa source.

Ce sont ses propres pensées , ses propres résolutions qu'il propose & qui déterminent ses actions. Nul ornement étranger ou emprunté. Mais pour lors avec quelle majesté l'économie du créateur relativement à l'homme vient - elle s'offrir à mes regards !

UNE multitude innombrable d'hommes est destinée à cultiver la terre , & à en tirer pour toute la société la nourriture & le vêtement. Au milieu de ces occupations le cultivateur sent les facultés de son ame se développer & jouit de tout le bonheur que l'homme est capable de goûter ici bas. Cette classe la plus importante & la plus nombreuse de l'humanité trouve dans son abaissement imaginaire un rempart contre les attaques de l'envie , de la malice & de l'oppression. Ses travaux le séparent presque toujours des au-

tres hommes & fixent ses regards sur ses possessions & sur son ménage. Il aperçoit facilement les fruits de son labeur assidu & la bénédiction qui le couronne. S'il est quelquefois déçu dans ses espérances , ce n'est que pour un peu de tems & le dommage se répare. Comme dans la chute d'un chêne des myriades d'insectes qui habitent son écorce , ses feuilles , ses fruits , n'en souffrent aucun dérangement & continuant tranquillement leurs occupations ne s'aperçoivent même qu'ils ont changé de lieu que lorsque la présence d'un insecte nouveau , qui jusqu'alors avoit vécu pour eux dans un autre monde , les avertit de ce changement ; de même l'habitant des campagnes à l'abri de son abaiffement est rarement troublé ou agité dans les plus grandes révolutions des états. Les plus terribles fureurs de

la guerre ne peuvent suspendre ses travaux & en détruire les fruits que pour un tems assez court, & toute la violence du despote n'a pour lui que l'effet d'un ouragan impétueux & destructeur ou d'une grêle qui ne ravage que pour une année le produit de ses peines [*q*].

[*q*] Mr. Hirtzel nous permettra de n'être point de son avis quant aux effets du despotisme qui sont bien plus destructifs qu'ils ne le lui paroissent dans le lointain, & que son amour pour l'humanité voudroit lui faire croire. Non, ce tableau si touchant & si frais de l'heureuse vie du cultivateur ne sera ressemblant que dans les pays qui parfaitement instruits de leurs véritables intérêts ne seront point soumis au fardeau des impositions indirectes, arbitraires & anticipées, ni opprimés & ruinés par les réglemens sur l'industrie, par les gênes sur les échanges

H O R S de - là l'heureux cultivateur goûte les plaisirs de l'innocence, lorsqu'il mange le pain qu'il a semé, lorsqu'il boit le jus du fruit ou de la grappe qui a mûri par ses soins ; lorsqu'un sommeil paisible amené par la fatigue vient réparer ses forces ; lorsqu'il se vêt de son lin ou de son chanvre, de la laine ou de la peau

& sur le travail, par les restrictions & les prohibitions réciproques &c. &c. Une pareille administration n'existe encore nulle part, du moins dans cette partie du monde que nous habitons ; espérons tout néanmoins de l'accroissement peu sensible à la vérité, mais très réel, de nos lumières sur un objet de cette importance. Si la science économique produit jamais un Hercule capable de détruire l'hydre des préjugés, & le monstre plus affreux & plus redoutable encore de l'intérêt personnel, nous verrons se changer

des animaux qu'il a lui-même élevés, lorsque l'huile de l'arbre qu'il a planté de ses mains vient l'éclairer dans les longues soirées de l'hyver. Le changement des saisons égaye ses sens par les scènes sans cesse variées que lui présente la nature, & par les travaux également variés que ces changemens ramènent. Les travaux de chaque saison lui procurent des fêtes

la face de l'univers, & la misère qui dégrade encore en tant de lieux l'espèce humaine disparaître entièrement. L'aurore brillante qui vient de se lever sur l'administration françoise semble annoncer que ces heureux changemens ne tarderont point à se manifester pour ce beau royaume. Puisse alors leur exemple être suivi dans le reste de l'Europe avec le même empressement & la même rapidité qu'on y adopte depuis long-tems ses modes futiles !

qu'il célèbre avec une joie qui va jusqu'à son cœur ; jamais il n'éprouve l'ennui de l'uniformité ; ce fléau des conditions plus élevées lui est inconnu. Les calamités que les gelées , la grêle , l'oppression du despote produisent , lui font goûter doublement les nouveaux succès de ses soins. Après les rigueurs des rudes hivers il n'en sent que mieux les douceurs de l'aimable printems. La moisson & la vendange font naître des plaisirs qui le dédommagent amplement des sueurs dont il les a payées ; & les fatigues qu'il va chercher dans la forêt donnent aux longues nuits d'hiver des agrémens qui leur sont propres. Peu de besoins sont aisés à satisfaire , & avec moins d'occasion de se livrer à la dissipation , aux distractions ou à la contention d'esprit , il acquiert plus de pénétration & de justesse dans le petit

cercle

cercle d'objets qu'il embrasse. Si ses plaisirs sont moins vifs, ils sont au moins tranquilles & durables : une famille nombreuse fait sa prospérité, tandis que dans les autres conditions la fécondité des mariages fait naître mille fous rongeans. Il voit croître dans ses enfans de nouvelles forces propres à augmenter un bien-être qui est toujours en raison immédiate du nombre des bras dont on peut disposer. Que la condition du cultivateur est heureuse, qu'elle est noble lorsqu'il fait & connoître & apprécier le bonheur que son Créateur lui a départi!

CEPENDANT il est si facile à l'être libre, dont les forces sont si bornées, de se laisser entraîner par la pente glissante & rapide du vice; les passions orageuses offusquent si souvent la raison, répandent tant de désordres dans les familles; leur

contagion fait de si rapides progrès , leurs ravages font si destructeurs qu'il est impossible au sage , à l'homme vertueux de se garantir tout seul contre les effets de la malice & de l'avidité de ces hommes corrompus que l'oïiveté a précipités dans la misère. Le cultivateur avoit donc besoin d'être protégé & secouru. C'est pour cette fin que la Providence a voulu qu'une portion moins nombreuse d'hommes se séparât de la classe productrice. Je laisse à des philosophes oïifs , ou plutôt à cette philosophie qui se repait de rêveries politiques le soin d'imaginer comment cette séparation se fit; c'est assez pour moi qu'elle se soit effectivement faite.

T1 p 320
314.

PARTOUT nous trouvons des hommes rassemblés dans des villes. Ceux-ci furent privés du spectacle journalier des beautés de la nature , & des moyens de

pourvoir eux-mêmes aux nécessités de la vie en cultivant la terre. En revanche ils se trouvoient sans cesse en société avec d'autres hommes qui devenoient les objets continuels de leurs observations. De-là cette association permanente d'idées & de réflexions, qui jointe au repos du corps devoit étendre davantage les facultés de leur ame. Les idées de la perfection & du bonheur dont la nature humaine est susceptible, & que l'homme dans l'état de nature connoit mieux par le sentiment que par le raisonnement, devoient s'élever chez eux jusqu'à l'évidence, & tandis qu'ils parvenoient à connoître la capacité de la nature humaine, les sources de sa félicité & les vices qui la détruisent, ils durent dresser le grand plan d'association d'où devoit résulter le bonheur général & y montrer à l'homme

vertueux & raisonnable une protection assurée contre les attaques du méchant & de l'insensé. C'est ainsi qu'il s'éleva des législateurs qui par de sages loix indiquèrent à chacun la place dans laquelle il pouvoit employer ses talens de la manière la plus avantageuse à sa société, travailler dans une vocation particulière pour un grand nombre de ses frères, & se former à lui-même un bonheur assuré & tranquille. De-là s'est élevée la machine la plus ingénieuse & la plus importante qu'ait pu enfanter l'esprit humain, un corps d'état, une imitation du système de l'univers, dont l'infinie sagesse de Dieu a réglé la distribution de manière que depuis le plus vaste des globes qui le composent jusqu'au plus petit atôme, toutes les parties concourent par des loix générales à la conservation du tout, & qu'il

n'est aucune de ces parties qui n'agisse utilement sur toutes les autres , tandis que toutes les autres influent sur elle avec la même utilité.


DIEU donna à cette classe d'hommes l'attrait de la gloire pour principal ressort de leurs actions. Il étoit nécessaire qu'ils sentissent la dignité de leurs fonctions , que leur ame s'élevât , que leurs connoissances s'étendissent assez pour mettre dans une juste balance les avantages & les défavantages de l'affociation , pour diriger un certain nombre d'hommes de manière que chaque individu , en travaillant à son bien particulier , opérât dans le même tems le bien général. Rien de plus noble que ce ressort lorsqu'il agit suivant sa destination , lorsque l'homme met sa gloire dans les qualités réellement estimables de l'esprit & du cœur , & à

bien mériter de la société ; lorsque le guerrier à la tête de ses concitoyens expose sa vie pour la sûreté de l'état ; lorsque le législateur passe les nuits pour apprendre à connoître sa république dans tous ses détails , la nature de son territoire , le nombre de ses habitans , leur génie , leurs connoissances , leurs mœurs , leurs bonnes qualités , leurs défauts , la constitution des états voisins , afin de peser ensuite tous les rapports que toutes ces diverses circonstances ont entr'elles , & d'aproprier ses loix aux véritables besoins du corps d'état dont il s'occupe ; lorsque le savant à la lueur de sa lampe travaille à étendre le cercle de ses connoissances , tant pour augmenter en général la masse des vérités connues que pour aller dans le cours de la journée faire un heureux emploi de ses acquisitions , soit pour les

progrès de la religion , soit pour la conservation de la fanté , soit pour la défense des propriétés , soit pour l'instruction de ses frères.

C'EST alors que l'amour de la gloire devient un instinct salutaire ; mais il n'est plus qu'un penchant malheureux lorsqu'il ne s'attache qu'aux signes extérieurs du mérite , lorsqu'il cherche à se les approprier par la ruse ou par la violence ; lorsqu'un héros qui ne l'est que dans son imagination dépravée sacrifie à son ambition le sang de ses frères ; lorsque le législateur ne travaille qu'à s'élever au - dessus de ses semblables qu'il veut forcer à l'esclavage ; lorsque le savant cherche à briller par des opinions éblouissantes , lorsqu'il employe tout son esprit à jeter du ridicule sur tout ce qu'il y a de plus important & de plus sacré , à déchirer les

nœuds les plus saints , en sapant par les fondemens la morale & la religion ; lorsqu'il ne cherche enfin dans l'emploi de ses connoissances que son intérêt personnel &c. Cependant sous cet aspect même ce désir de la gloire n'est point sans utilité ; il est entre les mains de la Providence une verge salutaire pour châtier les vices des hommes , & ramener le monde moral plus près de sa perfection ; comme dans le monde physique le tonnerre , les vapeurs empoisonnées , les ouragans , les bêtes féroces , font partie de l'économie générale & y ont été placés pour des fins dignes de la sagesse du Créateur. Mais la justice divine punira doublement celui qui ne craindra point d'abuser ainsi du plus noble des penchans.

 SI les plaisirs intellectuels sont plus particulièrement le partage de cette classe

de l'humanité, le Créateur ne les a point privés pour cela des plaisirs des sens. Si le spectacle des scènes sans cesse variées qu'offre journellement la nature leur est dérobé, ils en goutent doublement les charmes, lorsqu'ils s'échappent de tems en tems de leurs prisons. D'ailleurs les beaux arts viennent remplacer cette privation par d'heureuses imitations de cette belle nature. L'architecture leur rend ces masses majestueuses qui bordent l'horison, & les allées que forment dans les forêts les chênes gigantesques; la peinture leur représente les plus beaux sites, & les fait participer aux douceurs de la vie champêtre, même lorsque dans la solitude de leur cabinet ils se livrent à un travail utile. La musique leur rend le chant mélodieux de l'alouette & les airs ravissans du rossignol; enfin la poésie, cette imi-

tation de tous les arts , leur crée de nouveaux mondes , les conduit dans les contrées les plus gracieuses , & les fait converser avec les hommes les plus distingués par leur caractère & par leur génie. Les arts ne suppléent pas seulement à la privation des plaisirs qu'offre le spectacle de la nature , ils nous peignent encore l'ame de l'artiste , ils excitent dans les esprits la noble émulation d'acquérir chacun de son côté , dans le genre qu'il s'est choisi , le mérite de la distinction. C'est ainsi que l'homme dans tous les états trouve , dès qu'il le veut , les moyens de se rendre heureux. C'est ainsi que se manifeste l'admirable harmonie que la bienfaisance du Créateur a répandu dans la société humaine ; le souverain , le magistrat , le savant , l'artiste , le cultivateur , tous les états y sont liés les uns aux autres ; il n'en

est aucun qui ne jouisse d'une riche portion de bonheur , & qui ne contribue à la félicité générale , à moins qu'il ne s'égaré dans des voyes détournées.

J E n'ai jamais senti plus vivement cette harmonie que dans ce jour fortuné que je viens de vous décrire. Dans ce jour où je vis des princes , des comtes , des chefs de république , des favans , des payfans , des vieillards , des hommes dans leur maturité , des adolescens , des laïques , des ecclésiastiques , des catholiques , des protestans , les uns sous l'extérieur éblouissant de la richesse , les autres sous l'habillement modeste qui convient à l'état mitoyen , tous réunis par le lien de la plus tendre amitié , tous empressés à se rendre agréables l'un à l'autre , à se raconter ce que chacun dans sa position particulière étoit à portée de con-

tribuer au bonheur de la société ; tous pénétrés du désir le plus ardent de se rendre aussi utiles à leurs semblables qu'il étoit en leur pouvoir de le faire. Au milieu de tant de plaisirs il me restoit néanmoins encore un souhait à former ; c'étoit de vous avoir dans ce moment auprès de moi, mon cher Gleim, vous Lang, & ces autres amis avec qui je me suis livré aux premières impressions de l'amitié ; j'aurois voulu, en vous produisant dans cette société, vous payer de la félicité dont j'ai joui dans la vôtre, félicité dont le souvenir ne s'éteindra qu'avec ma vie.



L E T T R E I I I.

*A Mr. F., major au service de France
à Basle.*

Le 22 Juillet 1774.

JE me rends , mon très cher ami , à l'empressement avec lequel vous m'avez sollicité de travailler à de nouvelles augmentations pour le tableau de notre Socrate rustique , & je cède avec d'autant plus de confiance à vos sollicitations que c'est à vous que je dois une grande partie de l'accueil qu'on a fait à mon ouvrage. C'est par vous que Kliyogg s'est fait connoître aux étrangers. Vous avez tourné sur lui l'attention du marquis de Mirabeau , ce digne ami des hommes , & de l'aimable marquis de Tressan , qui

tous deux ont enrichi la seconde édition de votre traduction françoise d'additions très intéressantes. C'est encore vous qui l'avez fait connoître au célèbre économiste Anglois , Arthur Young , & par lui à toute la nation , dont les applaudissemens ont confirmé la sagesse des procédés d'un homme qui dans toutes ses opérations n'a pris que la saine raison pour conseil & pour guide. Qui ne sent en effet tout le prix des éloges d'une nation qui s'est acquis depuis longtems le droit d'enseigner l'économie rurale aux autres peuples. Je m'en remets à votre discernement pour le choix des morceaux de mon supplément que vous croirez assez importans pour mériter d'entrer dans la troisième édition de votre traduction , persuadé qu'ils ne manqueront jamais de plaire sous la

forme dont vous saurez les revêtir (*).

KLIYOGG vit encore, & quoiqu'il se soit fait un changement très sensible dans sa position, il est toujours le même. Il ne cultive pas seulement son propre domaine d'après ses anciens principes, il en exploite actuellement encore un autre d'une étendue beaucoup plus considérable, éloigné de quatre lieues du premier. Ce nouveau domaine, confié à Kliyogg comme une récompense de son habileté & de sa laborieuse activité, est proprement une ferme dans le voisinage de notre ville, que le Souverain a

(*) Mr. F. avoit supprimé dans sa traduction, au commencement de cette lettre, plusieurs phrases que les éditeurs ont cru devoir restituer contre son gré d'après l'original allemand. *Note des éditeurs.*

voulu par une grace toute particulière remettre à ses soins. Ainsi notre héros devient un exemple frappant des faveurs dont la Providence couronne le travail intègre du cultivateur.

A mesure qu'il voyoit ses enfans grandir, il voyoit aussi ses bras agissans s'augmenter dans son ménage ; l'éducation qu'ils devoient à sa tendresse éclairée donnoit un nouveau prix au secours qu'il pouvoit en tirer, en sorte que son héritage lui raportoit toujours davantage, & qu'il augmentoit en valeur foncière par les améliorations qu'il continuoit à y faire ; il en étendoit même les limites & ne négligeoit aucune occasion d'y ajouter quelque nouveau morceau de terre. Mais ce dernier point lui devenoit de jour en jour plus difficile. Son exemple avoit allumé la plus forte émulation dans la communauté ;

On commençoit à y pratiquer sa manière de cultiver , dont le succès étoit si bien constaté. Il s'y répandit plus d'aifance , on s'attacha davantage à ses possessions , les ventes devinrent plus rares , & les prix montèrent considérablement.

P O U R lors Kliyogg songea sérieusement à prendre à bail une ferme d'une certaine étendue. La Providence permit qu'il en vaquât précisément une de cette nature dans le voisinage de la capitale. Ses prédécesseurs avoient suivi des maximes diamétralement opposées aux siennes. Le travail étoit pour eux un fardeau qui paroissoit d'autant plus insupportable à ces insensés qu'il falloit le prodiguer à un bien qui ne leur appartenoit pas en propre , & qui n'avoit pas même d'autre maître que le Souverain , desorte qu'ils prétendoient en tirer l'usufruit avec la moin-

dre peine possible. L'effet de ces beaux raisonnemens fut que ce bien se détériora d'année en année, & que les produits en diminuèrent au point que leurs champs mal cultivés, le cens déduit, rendoient à peine la semence. Ces gens tâchèrent de se relever en établissant un bouchon; ils n'en prirent que plus de gout pour la vie fainéante, la dépense surpassa de beaucoup la recette, les dettes s'accumulèrent & l'abandon de la ferme fut bientôt le résultat de cette mauvaise conduite.

LA chambre des finances, dont l'un des plus illustres membres est S. E. Heidegger, qui tient actuellement le timon de l'état, tourna ses vues sur un homme qui eût assez de capacité & de courage pour rétablir un domaine aussi détérioré, & qui pût trouver dans ce travail

la récompense de son habileté & de l'activité de ses soins. La sage prévoyance de ce père de la patrie lui présentait encore un autre avantage dans une pareille acquisition. Cette ferme se trouve située entre deux villages, où depuis nombre d'années l'agriculture est sur un très mauvais pied, pour ne pas dire absolument négligée. On pouvoit se flatter que la ferme du Souverain venant à prospérer entre les mains d'un habile homme, la force de l'exemple produiroit une heureuse fermentation chez les habitans de cette contrée, y réveilleroit le zèle pour la bonne agriculture & y ramèneroit l'aifance & une population utile. J'appelle population utile une augmentation d'habitans sains, robustes & laborieux, genre de population tout opposé à celle qui ne fournit qu'un peuple foible, débauché, fainéant,

tel qu'un zèle mal entendu pour les manufactures n'en produit que trop souvent. Les choses envisagées sous de pareils points de vue, le mérite de Kliyogg ne pouvoit guères échaper à l'œil vigilant des pères de l'état. On lui conseilla de se proposer pour cette ferme, qui lui fut aussitôt confiée avec un applaudissement universel.

Ce domaine consiste en soixante-cinq journaux de prairies, en cent-cinquante arpens de terre labourable, quatre journaux de vignes & douze arpens de bois ordinaire [r]. Il jouit de l'avantage très essentiel d'avoir toutes ces terres réunies

[r] C'est-à-dire, non point de pins & de sapins, comme les bois que Kliyogg possède en propre, & dont il est fait mention dans le premier volume.

dans la même enceinte , au milieu de laquelle se trouve une vaste habitation , deux granges, un pressoir auquel se trouve adossé un magasin à bled. La situation de ce domaine est extrêmement agréable , il couvre le penchant d'une colline très douce qui se termine au *Katzenbach*, ruisseau formé par l'écoulement du *Katzensee* (lac des chats). Au nord , au midi & au couchant de l'habitation la vue s'étend au loin sur une campagne fertile , dont l'horizon est couronné à une grande distance par le majestueux amphithéâtre que forment les Alpes couvertes de glaces & de neiges éternelles. Le *Katzensee*, qui présente au levant le miroir de ses eaux , & une monticule sur laquelle on aperçoit les ruines du château des anciens barons de Ravensberg , acheve de rendre ce site singulièrement attrayant & pittoresque.

Ce qui fait le plus de plaisir à Kliyogg, c'est qu'il découvre à la moitié de l'horizon au sud-ouest de son habitation actuelle, à la distance de quatre lieues, son héritage paternel, qu'il va visiter de tems à autre pour y ordonner les travaux nécessaires. Le terrain de la ferme est de différente nature, presque tous les champs sont d'une terre pesante & glaiseuse, ou d'un fond argileux, il s'y trouve aussi quelques endroits secs & graveleux, & d'autres d'une terre mêlée d'argile & de gravier. Au dessus de ces champs est un terrain sablonneux, & il tire de ce sable mêlé de mica un parti très avantageux, comme nous le verrons dans la suite. La plupart de ces prairies sont dans le fond, le long du Katzenbach; les collines adjacentes qui les dominent de tous côtés les rendent marécageuses; les champs

même ont quantité de places bourbeuses , c'est l'effet de sources cachées qui sont très nuisibles aux terres labourées , & cet inconvénient a rendu sous l'administration des précédens fermiers une partie de ces mêmes champs absolument inculte.

A I N S I Kliyogg reçut un domaine qui, s'il exigeoit bien des améliorations , en étoit aussi très susceptible. C'étoit ce qu'il demandoit , il voyoit avec plaisir le travail & à sa suite une source de bénédictions s'offrir à sa famille croissante. Assuré du succès il entreprit gaiement tous les travaux que ces améliorations exigeoient , & ne s'éfraya point de toute cette apparence de stérilité. Son œil pénétrant en avoit déjà découvert la cause dans le défaut de travail & de réflexion. Il étoit même si convaincu de la possibilité d'améliorer cette terre qu'il vouloit s'obliger

d'en augmenter tous les ans la dime de deux muids , jusques à ce qu'il fût parvenu à la doubler.

IL se présentoit différens chemins pour parvenir à ces améliorations. Le premier , & en aparence le plus court , auroit été de ramasser autant d'argent qu'il en falloit pour acheter tout d'un coup assez de bestiaux , de pailles & de fourages pour se procurer la quantité d'engrais que ces terres épuisées sembloient exiger , & louer ensuite un nombre suffisant de valets pour exécuter les réparations les plus pressantes. Kliyogg rejetta ce parti , ne possédant point en propre la somme nécessaire à de pareilles avances , il lui parut trop dangereux de l'emprunter à intérêt ; une mauvaise année pouvoit le ruiner & affoiblir son crédit ; il avoit déjà fait des dépenses considérables en se chargeant de

cette nouvelle entreprise , & il favoit que l'envie n'est jamais plus acharnée à la poursuite d'un brave homme que dans le tems que la fortune s'offre à lui sous un aspect brillant.

IL lui convenoit donc de prendre une voie plus lente, mais sûre; c'étoit d'entreprendre ces améliorations avec les bras dont Dieu avoit si libéralement pourvu sa maison , & de chercher sur le terrain même les matières convenables. Mais ce dernier parti présentoit encore de très grandes difficultés , il avoit besoin de ces mêmes bras pour l'exploitation de son héritage paternel , qu'il n'auroit pu vendre qu'au dessous de sa valeur , du moment que les acheteurs se feroient doutés qu'il étoit forcé de le faire. Mais de quoi ne vient - on point à bout avec un courage ferme & soutenu ? Kliyogg se ranimoit à

la vue de ses enfans dont la plus grande partie étoit déjà dans la force de l'âge , des mariages féconds pouvoient en peu d'années en doubler le nombre ; car c'est surtout pour le laboureur que la fécondité devient une véritable bénédiction. Il laissa son frère à Wermetsweil avec une partie de la famille , pour y continuer à exploiter l'héritage paternel d'après les principes qu'il avoit établis. Avec le reste il alla se mettre en possession de sa ferme & commença ses travaux avec une mâle résolution & une ferme confiance en l'assistance divine. La première fois que ses fils l'aidèrent à labourer ces nouveaux champs , ils furent transportés de plaisir en voyant la longueur des fillons , au lieu que dans leur héritage tous les champs se trouvoient morcelés suivant l'usage très pernicieux généralement ad-

mis dans nos contrées. Ils pouffoient des cris de joie en suivant la charue , & cette bruyante gaieté sembloit se communiquer & donner de nouvelles forces aux animaux dont ils se feroient.

IL s'agissoit d'abord de favoir par où l'on devoit commencer les améliorations. Les différentes parties du domaine étoient toutes dégradées. Les prés donnoient très peu d'herbe , encore étoit - elle d'une mauvaise qualité , la plupart étoient noyés dans une eau qui habilement ménagée & bien conduite pouvoit servir à les fertiliser ; les prairies , dont le fond étoit sec , se trouvoient totalement épuisées faute d'avoir reçu assez d'engrais. Les champs étoient maigres , & , comme nous l'avons vu , marécageux en bien des endroits. Les vignes avoient l'air de friches , toutes les hayes avoient empiété sur les

terres , au point d'en rendre une des meilleures portions de nul rapport. Il restoit fort peu de fumier , nul arrangement pour recueillir les mares ; les réservoirs en trop petit nombre qu'on avoit autrefois établis ne pouvoient plus servir par vétusté. Les apparences d'une chétive moisson ne promettoient que très peu de paille. Kliyogg n'avoit point ici la ressource des pins & des sapins dont les dépouilles pussent suppléer à ce défaut dans la composition de ses engrais. Cet aspect avoit bien diminué la première éfervescence de joie que sa famille avoit d'abord éprouvée , peu s'en fallut que le découragement ne lui succédât. Kliyogg seul ne se laissa point abattre , & compta plus que jamais sur l'aide de Dieu & sur sa propre activité. Il commença ses opérations par les terres labourées , & s'occupa des

moyens de suppléer à la disette des engrais. Le superflu considérable de ses hayes en désordre offrit à son attention pénétrante une première ressource. Il se mit à les élaguer, à extirper tout ce qui n'étoit que nuisible, & à brûler toute cette dépouille sur les lieux mêmes; les cendres lui fournirent un excellent engrais. Le terrain qu'il gaignoit par ce défrichement étoit des meilleurs; le tems l'avoit changé en un très bon terreau dont il put encore répandre une bonne partie sur ses champs. En éclaircissant ainsi ses hayes, il ouvrit un passage plus libre aux eaux, qui en s'écoulant sur les prairies desséchèrent en partie les terres labourées. Ses bois lui fournirent un second moyen d'amélioration, il en arracha tous les buissons inutiles & toutes les épines qu'il réduisit encore en cendres; il y trouva

pareillement un terreau qui s'étoit formé de l'entassement successif des feuilles pourries. Il suppléa de cette manière dès la première année à la difette des engrais tirés des étables , qu'il tâchoit dans le même tems d'augmenter par tous les moyens possibles. Il eut soin particulièrement de réparer les reservoirs destinés à recueillir les mares & en construisit de nouveaux ; la générosité des pères de l'état le soulagea dans cette dépense.

A P R È S avoir pourvu aux engrais , il s'occupa des moyens d'améliorer la nature du sol. Il creusa un fossé très profond qui traversoit ses champs par le milieu & y conduisit un grand nombre de fuçoirs ou petits aqueducs couverts , qui saignoient toute l'eau des endroits marécageux & l'amenoient dans ce fossé ; de ce fossé partoient plusieurs aqueducs plus

confidérables qui conduisoient ces mêmes eaux à travers la partie inférieure de ces champs , dont ils recevoient pareillement les eaux par des fuçoirs collatéraux & amenoient le tout sur les prés qui se trouvoient fertilisés par ces eaux très propres aux arrosemens. Au moyen de ces procédés , peu à peu ces champs se deséchèrent entièrement , & les endroits les plus incultes devinrent aussi susceptibles de culture que tout le reste. On est effrayé de l'énorme quantité de ces aqueducs , surtout lorsqu'on réfléchit au peu de tems qu'il mit à les faire & au peu d'aides qu'il y employa. Il se servit encore avec succès du mélange des terres de différente nature. Il avoit découvert dans la piece de terre située en face de la maison une monticule de gravier qu'il entreprit d'aplanir pour en répandre les

deblais sur la partie basse du même champ, dont le sol étoit composé d'une argile pesante ; & l'année dernière il trouva un vrai trésor dans ce sable mêlé de talc ou de mica dont nous avons déjà parlé ; ce sable a fertilisé le champ attendant , au point d'en rendre le produit égal à celui des pièces qui avoient reçu les meilleurs engrais.

PAR tous ces différens moyens Kliyogg est parvenu dans l'espace de quatre années à doubler la recolte de ses champs à bled. En 1769 il avoit recueilli quatre mille gerbes , & en 1773 ses champs lui en rendirent huit mille , quoique cette dernière année fut généralement moins fertile que la première. Ces gerbes lui donnèrent assez de grain pour le mettre en état d'en vendre cent muids , après avoir payé la dime , le cens de sa ferme ,

&

& pourvu à la subsistance de son ménage. Ses étables sont bien fournies de bestiaux ; son prédécesseur avoit huit chevaux & quatre bêtes à cornes , & Kliyogg tient déjà cinq chevaux & vingt-deux bêtes à cornes , dont il compte augmenter le nombre d'année en année parce qu'il voit encore bien des améliorations à faire.

L'ABONDANCE des récoltes que ses améliorations avoient fait naître lui fournirent naturellement un nouveau moyen de les augmenter dans l'accroissement de ses amas de paille ; matière très précieuse pour les fumiers qui s'accrurent en proportion des récoltes ; & par une conséquence nécessaire l'augmentation des fumiers réagit sur les récoltes. Une telle réussite due au zèle le plus actif & le plus intelligent lui captiva la bienveillance du souverain son propriétaire , qui lui facilita

les moyens d'établir pour ses mares des réservoirs tout neufs & capables d'en contenir un grand volume.

L'ATTENTION qu'il donnoit à ses champs ne l'empêcha point de la diriger également sur ses prés qu'il tâcha pareillement d'améliorer autant qu'il étoit possible , afin de pouvoir augmenter peu à peu son bétail. Il en trouva de deux espèces ; des prés secs qui ne pouvoient être amendés qu'avec du fumier de vache , & surtout avec ses mares ; & des prés humides en beaucoup plus grand nombre , qu'il s'agissoit de fertiliser par des irrigations judicieusement dirigées. Il commença par creuser des fossés d'écoulement qui pussent emmener les eaux croupissantes ; & comme il observa que le Katzenbach , qui serpente lentement le long de ses prairies , avoit encore assez

de pente pour recevoir à leur extrémité inférieure l'eau qu'il y feroit entrer à l'extrémité supérieure, il profita de cette position pour établir des arrosemens en regle, quoique l'herbe qu'ils produisent ne soit pas de la meilleure qualité. Actuellement il est occupé à construire dans ses étables à vaches des fosses très avantageuses pour se procurer une plus grande quantité de mare ou engrais liquide, pratique dont les communautés qui avoisinent notre ville tirent un très grand profit, surtout pour les champs à légumes. On établit tout le long de l'étable, derrière les bêtes, un canal garni & couvert de madriers, ayant son issue en dehors de l'étable; il faut que ce canal ait entre un & un pied & demi de largeur & autant de profondeur; il est disposé de manière à recevoir toutes les urines & toute la

fiente des animaux , qui se mêlant avec l'eau dont on a soin de remplir à moitié le canal forme un brouet épais , qui devient une espèce de ferment avec lequel on peut en très peu de tems convertir une très grande quantité d'eau en mare. Un huitième de ce ferment suffit pour corrompre assez vite l'eau de fontaine la plus fraîche , surtout si le réservoir dans lequel se fait le mélange est en bois & placé dans un lieu chaud , ou qu'au défaut d'une chaleur naturelle on en substitue une artificielle. Au moyen de cette fermentation l'on obtient une mare excellente & le meilleur des engrais pour les prés & les terres labourées dont le sol est sec de sa nature.

LE gips , dont Kliyogg a commencé depuis peu à faire usage , offre à son industrie un nouveau moyen d'augmenter ses

fourages. Nos contrées doivent l'emploi qu'on y fait avec succès du gips comme engrais aux découvertes de Mr. Meyer, pasteur de Küpferzell [s], qui a rendu

[s] Ce pasteur respectable s'est empressé de publier son importante découverte, & il a donné une instruction très détaillée sur la manière d'en faire usage. Il ne s'agit que de répandre en assez petite quantité le gips brut, réduit en poudre grossière, sur les prairies tant naturelles qu'artificielles, ainsi que sur les pièces de terreensemencées en pois, vesces, lentilles, avoine, feigle ou tabac. Mais c'est surtout sur le trefle qu'il réussit étonnamment, & cela dans les terrains les plus secs & les plus arides. Il ne convient point dans les lieux marécageux, parce qu'il s'y enfonce trop, & que son activité paroît ne s'exercer que sur la superficie. Mr. Muller borne la quantité de gips à répandre sur

le service le plus important à l'agriculture, en lui faisant connoître un trésor aussi précieux pour elle.

un journal de cent-quatre-vingt perches, la perche de douze pieds de rhin, à huit fimri de seize pots chacun. Une quantité plus considérable deviendrait plutôt nuisible que salutaire. Il faut avoir la plus grande attention de répandre cette poudre avant la pousse des herbes, ou avant que les grains commencent à germer. On la répandra donc sur les champs aussitôt qu'ils feront ensemencés, & sur les prairies à la fonte des neiges, c'est-à-dire à la fin de Février ou au commencement de Mars. Un laboureur en ayant répandu par ignorance sur une prairie dont l'herbe avoit poussé, quatre de ses bœufs en périrent. On trouva leurs intestins enduits d'une concrétion gypseuse qui mettoit obstacle à leur digestion. Il faut d'abord briser la pierre dans une grande auge avec

C'EST par de pareils moyens que notre habile cultivateur parvient à augmenter d'année en année son bétail & confé-

de gros marteaux de fer , jusqu'à ce que l'on n'ait plus que des fragmens de la grosseur d'un œuf. Alors on la réduit en poudre dans une auge à faire du cidre , de la même manière qu'on écrase les pommes. En trois allées & venues la besogne est faite , pourvu que les hommes qui font aller la meule retournent à mesure , avec une pelle de bois , le gips brisé. Il n'est pas besoin que cette poudre soit bien fine , des morceaux de la grosseur d'un pois ou d'une fève sont bien vite dissous , dès qu'ils sont répandus. Tel est le précis du mémoire de Mr. Meyer. Mr. l'A. Rozier en a placé un très intéressant sur cet objet dans son journal de physique (t. IV, Juillet) ; ce mémoire constate les expériences du pasteur de Kùpferzell.

quemment ses engrais ; ce qui lui promet pour l'avenir un cercle toujours croissant de fertilité & de bénédiction. Il élève lui-même à mesure toutes ses bêtes à cornes , ce qui lui fait un bénéfice très sensible , vu qu'il est en état de vendre chaque année un certain nombre de bœufs gras.

P 174. Vous voyez , mon cher ami , que notre Kliyogg reste fidèle à ses principes & qu'ils sont toujours justifiés par les plus grands succès. Je n'ai jamais vu découler d'une manière aussi frappante d'un plan judicieusement conçu des suites aussi heureuses que chez ce sage cultivateur. Tous ses enfans , ainsi que ceux de son frère , ont très bien tourné , ils sont tous sains , robustes , laborieux , tous sensés & vertueux ; les occupations se changent pour eux tous , sans aucune distinction , en vé-

ritables plaisirs ; dans cette maison tout le travail s'entreprend par amour pour le travail ; c'est à qui pourra surpasser l'autre ; & ils ne connoissent d'autre jalousie que la louable émulation d'exceller dans la besogne , soit pour la diriger , soit pour l'exécuter. Le penchant pour le luxe & la sensualité , si commun partout ailleurs , se renferme ici tout naturellement dans ses justes bornes. Les valets mêmes qui servent dans cette maison prennent sans cesse plus de gout pour l'ouvrage , & tous conviennent néanmoins qu'ils sont toujours surpassés par le maître & par ses enfans. On voit d'ailleurs régner constamment le plus bel ordre dans cet heureux ménage. Le dimanche s'emploie à la lecture des saintes écritures , au chant de nos cantiques sacrés , à des entretiens édifiants sur le bonheur attaché à l'état de

cultivateur , sur la paix de l'ame & le contentement d'esprit que lui assure la jouissance du fruit de son labeur , & la confiance avec laquelle il peut se dire à lui-même : voici ce que Dieu m'a donné en récompense de mon travail , rien de tout ceci n'a couté le moindre soupir à aucun de mes frères , jamais je ne me suis prévalu de la simplicité de personne à mon avantage ; la satisfaction que je goute n'a fait pâtir aucun de mes semblables.

QUAND l'occasion se présente de parler du luxe & des divertissemens ordinaires de la jeunesse du village , dont la plus grande partie ne connoissent que le cabaret ; alors il montre à ses enfans combien de pareils amusemens sont insensés , il leur cite une foule d'exemples , passés sous ses yeux , de gens que cette mau-

vaïse habitude a détournés peu à peu du travail ; il leur raconte les défords que cette conduite jetta dans leur ménage , les dettes multipliées où ils se précipitèrent , d'où nâquirent les plus cruelles inquiétudes d'esprit , la nécessité de recourir à la ruse , à la mauvaïse foi pour subsister , & enfin la perte du corps & de l'ame. Ensuite il leur fait voir en revanche combien leur habitude au travail les rend heureux , combien le calme de la conscience est un précieux trésor. Bien loin de mettre de l'amertume dans ses sages leçons , il les accompagne d'une aimable gaieté qui s'empare de tous ceux qui l'écoutent , & leur fait sentir qu'il parle du bonheur d'un agricole vertueux d'après sa propre expérience.

LES jours ouvriers cette famille bénite , Kliyogg à sa tête , se rend dans

P 47-

les champs au lever de l'aurore après avoir fait la prière, car ils commencent toujours leur journée par ce pieux exercice, auquel ils ne sont cependant pas plus forcés qu'au travail, Kliyogg prétendant qu'il ne doit point y avoir d'acte plus libre que celui-là. Lorsque nous connoissons Dieu, dit-il, nous sommes nécessités de l'aimer, & lorsque nous l'aimons, lorsque nous le regardons comme la source de tout bien, avec quelle satisfaction intime ne devons-nous pas nous occuper de son idée, lui parler, implorer ses bénédictions, non des bénédictions qui ne nous laissent rien à faire, celui qui prie dans cette intention ne connoît point l'Être suprême, car il veut que nous gagnions notre pain à la sueur de notre visage; en conséquence il ne rend la terre fertile qu'à proportion des soins qu'on a

donnés à sa culture. Lorsqu'ils sont parvenus au lieu du travail, chacun s'y livre sans interruption jusqu'aux heures réglées pour le repos, pendant lesquelles ils se reconfortent par des mets sains. Rien n'est épargné dans cette circonstance, du maître au dernier valet chacun mange à son apétit. Il ne faut point, dit Kliyogg, peser la nourriture à l'homme qui travaille. A la suite du dernier repas tous se livrent à un sommeil restaurant & tranquille qui ne se refuse jamais à des corps fatigués, lorsque l'ame n'est point oppressée par les soucis rongeurs & le sombre mécontentement. Je tiens depuis peu cette description de l'ordre admirable qu'on fait dans cette maison de la bouche ingénue d'un jeune garçon que Kliyogg a pris chez lui sur ma recommandation. Vous jugez bien que je ne l'ai pas oui sans émotion.

AU bien être intérieur se joint la prospérité dans l'extérieur ; ses granges & ses greniers sont remplis , sa cave est garnie de vin de son propre cru , & ses étables sont fournies de bestiaux sains & vigoureux élevés par ses mains. Les rentes dont il est chargé sont toujours acquittées au jour de l'échéance ; & son ménage est amplement fourni de tout le nécessaire ; il est en état , comme nous avons vu , de vendre tous les ans des grains , du vin & des bestiaux , & d'augmenter son bien. Non , je le répète , jamais la bénédiction attachée à l'assiduité du travail & aux bonnes mœurs ne s'est offerte à mes yeux d'une manière aussi palpable , & je ne crains point d'en conclure que la Providence a voulu que cette maison devint pour le monde un exemple des plus encourageans.

p168

KLIVOGG avoit pris possession de sa ferme très peu de tems avant l'extrême cherté dont Dieu visita notre pays , cherté qui fit monter le pain au triple & au quadruple du prix commun. Cet événement extraordinaire réduisit tous les habitans de nos contrées qui vivoient de salaire à la plus grande nécessité. Le mal devint d'autant plus pressant que dans le même tems toutes les manufactures cessèrent presque entièrement , & qu'il ne se payoit plus le tiers des salaires accoutumés , de sorte que ceux que la fabrication faisoient vivre avoient dix à douze fois plus de peine à se nourrir que dans les années précédentes , puisqu'avec le tiers de leur salaire accoutumé il leur falloit payer le pain trois à quatre fois plus cher. Cette famine auroit fait périr une grande partie des habitans de notre pays , si la sa-

gesse & la magnanimité des pères de l'état n'avoient pas trouvé des moyens de fournir des secours aux nécessiteux ; encore fallut-il mettre dans ces secours beaucoup d'épargne & d'économie ; car la disette s'étoit étendue au loin & ne fut pas moins pressante dans les pays les plus riches en bleds que chez nous. La Souabe , ce grenier de la Suisse , pâtissoit autant qu'elle , desorte que nous fumes réduits à tirer du froment des contrées les plus éloignées & même des autres parties du globe. Les colonies de l'Amérique , où quantité de nos compatriotes s'étoient autrefois transplanté par esprit de légéreté , furent dans le cas de nous fournir du grain & de pourvoir à la subsistance de la mère patrie de ces colons. Cette disette s'accrut à un tel point que nous pouvons regarder comme une faveur de
la

la Providence d'avoir permis dans le même tems la grande décadence où les manufactures tombèrent.

TEL qui jusqu'alors vivoit dans la prodigalité & consommoit beaucoup dans le boire & dans le manger s'accoutuma peu à peu à l'épargne ; s'il s'étoit trouvé beaucoup d'argent chez les particuliers lorsque le grain commença à devenir rare , le peu qui en restoit encore auroit bien vite été consommé , & le riche auroit risqué de périr de faim aussi bien que le pauvre. L'expérience ne confirme que trop dans ces tristes circonstances ce que j'avois avancé dans l'introduction du premier volume de cet ouvrage , savoir que rien n'est plus précaire que la prospérité d'un pays lorsqu'elle est uniquement fondée sur un commerce florissant , & qu'il n'y a que l'agriculture qui puisse assurer

un bien-être durable & indépendant. La misère qui résulta de cette cherté fut partout en proportion directe du nombre des ouvriers employés aux manufactures. On pouvoit s'en convaincre en comparant état à état , contrée à contrée , village à village , famille à famille ; partout où le commerce dominoit le plus , là aussi on éprouvoit le plus de misère , tandis qu'au contraire on s'en apercevoit à peine dans les lieux où l'on ne vivoit que de l'agriculture ; & l'on voyoit même régner la plus grande aisance dans nombre de familles particulières composées de cultivateurs , parce que le haut prix du grain provenu d'une récolte médiocre en égaloit les profits à ceux de l'année la plus abondante.

LES listes des naissances & des morts , la mesure la plus certaine de la prospé-

rité d'un pays, mettent la chose dans la plus grande évidence. Dans la partie du canton d'Appenzell, nommée *Ausser Rhoden*, où depuis bien des années les manufactures de toiles de lin & de coton avoient répandu beaucoup d'aifance & produit une population extraordinaire, tandis que la culture, particulièrement celle du bled, y est très négligée, la proportion des naissances aux morts fut en 1771 de 1000 à 4718. Au contraire dans la partie du même canton d'Appenzell, nommée *Inner Rhoden*, où l'on travaille peu pour les manufactures & où l'éducation des bestiaux forme la principale branche de la subsistance des habitans, la proportion des batêmes aux enterremens ne fut que de 1000 à 2144. Dans les communautés protestantes du Toggenbourg où l'on cultive encore un peu de bled,

mais où l'activité des habitans est, à l'infar de ceux d'Appenzell *Ausser Rhoden*, entièrement tournée à la fabrication, cette proportion fut de 1000 à 2807. Dans les communautés protestantes de la Turgovie, où l'agriculture & les manufactures sont à peu près en équilibre, la proportion des naissances aux morts fut de 1000 à 2393.

DANS le canton de Zurich où proportion gardée l'on cultive moins de grains que dans la Turgovie, mais où la sage prévoyance des pères de l'état avoit établi dès longtems des magasins pour les besoins pressans, & où le fisc étoit en état de faire les frais nécessaires pour se procurer du bled des pays éloignés, ressource que les pays de ci-dessus n'avoient point, la proportion des batêmes aux enterremens fut de 1000 à 1573. Dans le bail-

liage d'Eglifau du même canton de Zurich, qu'on regarde ordinairement comme un des plus pauvres de notre domination, mais où les habitans subsistent pour la plupart de l'agriculture, cette proportion ne fut que de 1000 à 1463, au lieu que dans toute l'étendue du bailliage de Knonau qui est infiniment plus riche & où l'on s'adonne beaucoup au travail des manufactures, cette même proportion fut de 1000 à 2470 (t).

LES travaux productifs de notre Khyogg le mirent à l'abri de cette calamité générale qui lui fit goûter doublement les faveurs dont la Divinité le combloit. Il

(t) Nous nous flattons que plusieurs de nos lecteurs ne feront pas fâchés de trouver ici la liste des naissances, des morts & des mariages du canton de Basle, depuis 1767

n'avoit d'autres inquiétudes à fuporter que celles que lui arrachotent les befoins extrêmes des malheureux dont il étoit environné. Son ménage ne fut point obligé

jusqu'en 1774 inclusivement, & cela d'autant moins que nous en tirerons quelques inductions qui ne feront pas déplacées.

<i>Années.</i>	<i>Naissances.</i>	<i>Morts.</i>	<i>Mariages.</i>
1768	722	516	207
1769	757	553	196
1770	712	463	204
1771	593	636	70
1772	605	495	160
1773	712	475	235
1774	741	485	216
En tout	4842	3623	1288

Nos lecteurs verront par l'examen de cette liste, 1°. la nombreuse population d'un pays qui n'a que vingt-quatre à vingt-cinq lieues quarrées de surface; pays déjà très montagneux dans sa partie supérieure, & d'une

de se retrancher en rien & fut toujours bien nourri. L'année même où la récolte la plus médiocre lui procura du superflu en grains , dont il fut tirer assez de pro-

qualité médiocre dans celle qui avoisine la ville , laquelle ville n'est point comprise dans cette liste ; 2°. l'accroissement annuel de cette population ; 3°. la grande propension au mariage chez les habitans de ce canton , suite naturelle de l'aisance ; 4°. les effets très sensibles de la disette & de l'interruption des manufactures sur ces mêmes mariages & sur les naissances en 1771. Dans cette même année , la seule depuis très longtems , le nombre des morts a surpassé celui des naissances de cette même année , & celui des morts des années précédentes , mais quelle différence de cette mortalité à peine sensible avec celle dont Mr. Hirtzel nous donne les éfrayans détails. Si le canton de Basle n'a point

fit pour en aquiter la plus grande partie des dettes que les avances indispensables de son nouvel établissement lui avoient fait contracter. Ainsi la même verge dont

éprouvé ces malheureux effets de la calamité, il est aisé de concevoir qu'il doit ce bonheur à la sagesse, à la prévoyance & à la munificence de son gouvernement, qui dans ces tems de disette, après avoir assuré la subsistance de ses citoyens & de ses sujets, s'est trouvé en état de prêter généreusement à la ville de Colmar, à celle de Neuchâtel & au prince évêque de Basse, à chacun six-cent sacs de bled, sans autre condition que d'en rendre pareille quantité après la récolte. Ainsi cette cherté mémorable ne fit dans ce canton d'autre mal, si c'en est un dans un pays où la population est aussi forte relativement à ses moyens de subsistance, que d'occasionner l'expatriation de cent-quinze.

la Providence chatioit nos contrées se convertissoit pour lui en faveurs signalées, qui se manifestoient à tous les yeux & confirmoient la vérité de son principe

familles, composant quatre-cent-quatre-vingt-quatre personnes, qui se transplantèrent, avec l'agrément du Souverain, dans les colonies angloises de l'Amérique septentrionale: il ne faut à ce canton que quatre ou cinq ans pour remplacer ce vuide. Dans les mêmes sept années qui ont fourni la liste ci-dessus, le nombre des naissances s'est monté dans la ville de Balle, année moyenne, à trois-cent-vingt, & celui des morts à trois-cent-cinquante-huit, & celui des mariages à soixante-deux; ce qui dénote une population de douze mille ames, qui jointe aux vingt-quatre-mille qui forment la population de la totalité des villages & de la petite ville de Liestal, donne environ quinze-cents habitans par lieue quarrée. On voit aussi, par

que personne n'est plus heureux que celui qui se nourrit du grain qu'il a semé lui-même.

DE ce moment l'on rendit de toutes parts à l'agriculture la justice qui lui étoit due ; l'amélioration des fonds de terre augmenta visiblement , & l'on donna surtout au don si précieux & trop méconnu , dont la bonté divine nous favorisa en nous faisant connoître les pommes de terre , le rang qu'il méritoit dans notre estime (*u*) ; nous lui dumes dans la se-

la comparaison de ces deux listes , que la propension pour le mariage à la campagne est à celle de la ville comme trois à deux. Enfin nous devons ajouter qu'une très grande partie des habitans de la campagne est employée à la fabrique des rubans.

(*u*) “ Les pommes de terre sont la ressource la plus ordinaire des gens de la

conde année non seulement un puissant soulagement dans la calamité générale ,

„ campagne dans tant de pays qu'il est pres-
 „ que difficile de décider si la découverte
 „ de l'Amérique a plus contribué à conser-
 „ ver la vie aux Européens au moyen de
 „ ce végétal, qu'elle n'a fait périr d'hom-
 „ mes par la soif insatiable de l'or caché
 „ dans le sein du nouveau monde”. Nous
 avons trouvé cette judicieuse réflexion dans
 le journal encyclop. 1774, t. 8, p. 439.
 Quoique tout homme raisonnable ne puisse
 disconvenir de l'utilité si manifeste de ce
 précieux végétal, nous l'avons trouvé pour
 ainsi dire inconnu en 1771 dans un canton
 très étendu de la basse-Bretagne où le pain
 étoit cependant fort cher; & nous avons vu
 en 1769 des possesseurs de terres dans les
 environs de Vitry le françois tenter vaine-
 ment tous les moyens imaginables pour en-
 gager leurs fermiers à en faire usage.

18 LE SOCRATE RUSTIQUE.

mais encore la connoissance du véritable moyen de nous affranchir de la dépendance où nous jette le malheur de ne point cultiver assez de grains pour notre subsistance , si nous avons assez de courage pour vaincre nos préjugés & nos excès de sensualité. Mais je ne vous cacherais point , mon très cher ami , combien la chose est difficile. Déjà l'on commence à oublier de nouveau la multitude d'affamés dont le pays se trouvoit il y a si peu de tems rempli. Ces corps éthiques revêtus de haillons , ces faces haves dont les regards peignoient la misère , & que couvroit la pâleur de la mort & du désespoir , tandis que le ventre & les cuisses étoient gonflés par les mauvais suc qui les remplissoient ; tant de malheureux qui soupiroient après du pain & de l'ouvrage , mais qui n'étoient plus propres à nulle es-

pèce de travail , tellement qu'on en avoit vu plusieurs tomber morts en essayant de cultiver la terre ; ces tableaux si déchirans commencent à s'effacer de notre souvenir , pour faire place aux anciens préjugés & à l'impardonnable légèreté d'esprit avec laquelle on méprise l'agriculture , & l'on dissipe les salaires pour satisfaire ses apétits défordonnés.

M A I S détournons nos regards de ce triste spectacle , & reprêtons le tableau satisfaisant du bonheur de notre sage , qui à mesure qu'il augmente la prospérité de sa famille acquiert sans cesse plus de considération. Ses fils peuvent choisir entre les payannes les plus riches de la contrée , quoiqu'il soit plus ferme que jamais dans son principe de garder tous ses enfans & petits enfans réunis dans un seul ménage , ayant vu par sa propre expé-

rience combien les forces réunies d'une même famille pouvoient exécuter de choses. Il a refusé en conséquence les partis les plus avantageux , parce qu'on vouloit lui enlever ses fils , & ceux-ci s'accordent entièrement sur ce point avec lui. Il n'est point d'offre de fortune qui puisse les arracher à un père dont l'éducation a si visiblement prospéré à leur égard. Il semble même que la Providence veuille encore les récompenser de ce qu'ils conservent de pareilles dispositions. Le second de ses fils vient tout nouvellement d'épouser une des plus riches payannes de son voisinage, & la nouvelle bru adopte avec joie la façon de penser & d'agir de la famille , quelque différente qu'elle soit à quantité d'égards des habitudes qu'elle avoit contractées jusqu'alors dans sa maison paternelle.

JE ne puis m'empêcher à cette occasion de vous faire la description de ces n^oces auxquelles je n'ai pas manqué d'assister. Le désir de lire dans l'ame de Kliyogg dans toutes les circonstances importantes de sa vie s'étoit fortement réveillé dans celle-ci. Ce motif joint à la beauté de la saison suffisoit pour m'engager à venir surprendre mon ami villageois. Ce fut le 2 Mai dernier (1774). La nature se montre rarement aussi belle dans ce mois qu'elle l'étoit cette année. Les seigles & les orges d'hiver étoient déjà formés en épis & touchoient à leur dernier degré d'accroissement, le froment étoit monté en tuyau, les arbres fruitiers finissoient pour la plupart de fleurir; les herbes étoient déjà hautes dans les prairies, & la plupart des plantes étoient leurs fleurs; les bourgeons des vignes s'étoient déjà

développés , & l'on aperçoit en quelques endroits de petits raisins. Ce coup d'œil portoit dans mon ame une joie qui tenoit de l'enthousiasme. A ce spectacle enchanteur se joignit la rencontre que je faisois à chaque pas d'une foule d'habitans de notre canton qui se rendoient vers la capitale pour la foire qui s'y tenoit ce jour-là. Quelle ne fut pas ma surprise de voir parmi eux Kliyogg , qui malgré la solennité de cette journée , & tandis que son fils faisoit bénir son mariage en ville , vaquoit à ses affaires , & se rendoit à cette foire pour y acheter une piece de bétail. Il étoit dans son habillement ordinaire avec cet air ouvert qui lui est propre & qui annonce ce contentement intérieur que nul événement contraire ne sauroit abattre , mais que les faveurs de la fortune ne portent point à cette effervescence
de

de joie qui tient du délire. Lorsqu'il fut instruit de mon projet , il voulut s'en revenir au logis avec moi , je m'y opposai & l'obligeai de poursuivre son chemin. Cette tranquillité imperturbable qui met le sceau à la sagesse de mon philosophe occupa fort agréablement mon esprit le reste du voyage. J'étois quelquefois détourné de ces réflexions en considérant ce peuple nombreux qui s'acheminoit vers la capitale. La vue de tant de gens bien nourris , bien vêtus , à mine joyeuse , me remuoit jusqu'au fond de l'ame , en faisant la comparaison de ce tableau actuel avec la misère dont j'avois été témoin il y avoit à peine une année , lorsque notre pays étoit rempli de gens affamés qui se rendoient en foule dans l'hôpital confié à mes soins. Je reconnus en combien peu de tems le travail & l'activité peuvent ramener le.

commun peuple de la plus grande misère à un état de bien être. La nécessité avoit appris à travailler & la prospérité suivit de près le travail. Ces réflexions me ramenoient à notre Socrate rustique, & m'inspiroient une idée d'autant plus haute de sa sagesse & de son bonheur : la belle nature venoit ensuite attirer de nouveau mes regards, & me faire admirer dans tout leur éclat les faveurs dont la Providence récompense les soins du cultivateur laborieux.

DANS ces agréables rêveries je me trouvai sans m'en apercevoir à la ferme de mon ami. Tout y étoit encore dans une pleine tranquillité, & chacun vaquoit à ses fonctions ordinaires. Le frère de Kliyogg ne faisoit que d'arriver du domaine paternel & venoit prendre part à la joie de la famille. La naïve bonté, la

franche honnêteté , forment le caractère de cet homme & font empreintes en traits de force sur sa physionomie. Je lui marquai la part que je prenois au bonheur de la maison. Il m'en remercia de tout son cœur , & me raconta d'un ton pénétré comment Dieu l'avoit aussi béni pour avoir suivi les conseils de son frère , comme tous ses enfans avoient si bien tourné , comme ils l'assistoient constamment dans ses travaux qu'il continuoit à Wermetschweil sur le même pied que du tems que les deux ménages étoient réunis. Il me fit surtout l'éloge de sa fille , qui dans tout le pays n'avoit point , disoit-il , de semblable pour le travail. Enfin pour me prouver combien son aisance s'étoit accrue , il m'aprit qu'il s'étoit trouvé en état , non sans beaucoup de frais , mais sans pourtant préjudicier à ses affaires ,

d'équiper un de ses fils comme dragon pour le service de la patrie (w). Il me conduisit ensuite dans la nouvelle possession de son frère & me montra toutes les améliorations faites & projetées.

A U retour nous rencontrames le gendre de notre Kliyogg. A mon grand étonnement ce gendre me parut mettre quelque froideur dans la manière dont il reçut

(w) On fait assez généralement qu'en Suisse tout homme en état de manier un fusil est enrégimenté, qu'il doit se fournir de toutes les parties de l'armement & de l'équipement d'un soldat, & qu'on l'exerce pendant l'été tous les dimanches. Ces régimens se rassemblent tous les ans pour manœuvrer & passer en revue. Une partie de cette armée nationale est composée de dragons qui sont choisis dans le nombre des payfans les plus aisés; chaque dragon, indépendamment de son

le compliment que je lui adressai sur la solennité de cette journée. Comment se fait-il, lui dis-je, que dans un jour où les effets de la faveur divine se déploient si manifestement sur votre maison vous puissiez y paroître si peu sensible ? Je sens très bien la chose, dit-il, mais notre père ne devrait pas non plus être aussi extraordinaire qu'il l'est. Comment cela ? repris-je encore plus étonné, il étoit ce-

uniforme & de son équipement qui lui reviennent beaucoup plus cher qu'au fantassin, doit toujours être pourvu à ses frais d'un cheval propre au service de la cavalerie. Bien loin de trouver des difficultés à compléter des corps qui content si peu à l'état, l'esprit militaire & *défensional* de la nation rend ces places fort recherchées, & c'est un honneur distingué pour un paysan suisse d'être dragon.

pendant très gaillard quand je l'ai rencontré. — Sans doute , mais toujours à la manière dont il ne veut se départir en rien. Il n'a pas voulu s'habiller autrement que les autres jours ; il a prétendu que tout le monde au logis travaillât jusqu'à midi comme à l'ordinaire ; & si nous lui avions cédé en tout nous serions devenus le jouet de tout le voisinage. Le marié doit conduire la mariée en ville , seul & sans la moindre fuite pour y recevoir la bénédiction nuptiale. Nous avons des chevaux à l'écurie , & il a fallu qu'ils fissent le chemin à pied. Il a traité ces sortes de bienfaisances de folies , qui ne feroient que distraire les autres de leurs occupations & leur donner une leçon d'oïiveté , il a ajouté que les payfans avoient des chevaux pour les aider dans leur travail & non pour favoriser leur paresse. A

peine avons-nous pu le persuader de faire faire à ses fils des habits neufs comme on les porte actuellement. Toujours occupé de l'idée de travail, il se moque de tous les plaisirs auxquels on voudroit quelquefois se livrer. Je lui repliquai, mon cher Hans, vous me jettez dans un étonnement dont je ne puis revenir. Ne m'avez-vous pas témoigné plus d'une fois combien vous vous estimiez heureux d'être entré dans une maison où règne l'abondance & avec elle la joie & la tranquillité? ne conveniez-vous pas en même tems que ces avantages étoient le fruit du grand ordre établi dans le ménage & de l'ardeur constante avec laquelle on s'y livre au travail. Je l'avoue, me répondit-il, mais il faut se garder de devenir la risée des gens. Le jour des noces d'un fils est une occasion où l'on doit se montrer & se permet-

tre quelque dépense, surtout lorsqu'on en a les moyens. — Mais, selon l'opinion reçue, un jour de fête, un jour de foire, une fête de village, ne sont-ils pas des jours privilégiés où l'on pouroit se permettre plus de dépense & de divertissemens que les autres jours ? — Sans doute, reprit-il, mais pas autant qu'un jour de noces. — Il est très peu de gens, repliquai-je, qui sachent en faire la différence, & le zèle avec lequel votre père a toujours empêché ses enfans de participer aux défordres de ces jours - là n'a-t-il pas paru tout aussi ridicule que vous paroît à présent la sévérité qui le porte à retrancher de ces noces tout ce qu'il juge inutile ; & c'est pourtant à ce zèle tant blâmé que vous devez en grande partie la prospérité dont vous jouissez. Assurément, dit l'honnête Félix, le frère de Kliyogg,

avec un profond soupir , nos gens ont regimbé comme toi contre les singularités de mon frère , ils ont même tenté de me débaucher , mais combien ne rends-je pas graces à Dieu de leur avoir résisté , de l'avoir suivi ? Ne voyons-nous pas la bénédiction d'en haut se répandre sur nous de tous les côtés ? Je vous accorde , repliqua Hans , que cela étoit très bien lorsque vous étiez encore pauvre & que vos enfans ne pouvoient point encore vous aider ; mais à présent que nous avons plus de moyens , il ne faudroit plus y regarder d'aussi près. — Vous manque-t-il quelque chose , repris-je à mon tour , n'êtes-vous pas bien nouris , bien vêtus ? n'êtes-vous pas avec cela fains & joyeux ? — Tout cela est très vrai , mais n'empêche pas qu'on ne soit moqué quand on ne vit plus comme tout le monde. — Qui sont

ceux qui se moquent ainsi de vous ? —
Tous nos voisins qui ne cessent de dire
que nous sommes des gens singuliers. —
Mais, dites - moi , n'est-il pas en revan-
che bien honorable pour vous que votre
père ait un libre accès auprès des princi-
paux chefs de l'état , qu'il reçoive des vi-
sites de personnes de tous rangs qui se font
un honneur de le connoître ? Qu'il vienne
si souvent chez lui des étrangers de tous
pays & que jusqu'à des princes le traitent
en ami ? Que ses fils puissent choisir par-
mi les meilleurs partis de la contrée ?
Quel est le payfan qui ait jamais été au-
tant honoré que votre père ? Et ce sont
précisément ces singularités dont vous
vous plaignez , c'est son ardeur inaltéra-
ble pour le travail , ce sont les soins qu'il
s'est donnés d'inculquer cette ardeur à ses
enfants dès leur première jeunesse , & de

les préserver de tous les défordres qu'on voit régner de toutes parts , qui lui ont valu toutes ces distinctions & qui ont fait prospérer sa maison d'une manière aussi marquée. Sans tout cela il seroit resté un pauvre payfan confondu dans la foule , & Dieu sait quel eut été le sort de ses enfans , ils se seroient vraisemblablement dispersés & vous forcés d'aller chercher leur pain chez des étrangers. — Tout cela , j'en conviens , est très juste ; mais encore peut-on pousser les choses trop loin ? — Écoute , mon cher Hans , lorsque tu descends avec ton chariot une rampe un peu rapide pourquoi enrayes-tu ? — Pour que la voiture entraînée rapidement par son poids ne se précipite pas avec violence & n'écrase pas les bêtes qui la conduisent. — Et pourquoi mets-tu à ton poulain le caveçon & ne lui lais-

ses-tu pas même l'entière liberté de ses jambes ? — Afin qu'il ne se blesse pas lui-même en faisant quelques écarts , & qu'il aprenne à régler son pas. — Et tu te fâches , mon ami , contre ton père de ce qu'il vous enraye , de ce qu'il vous empêche d'être entraînés par le mauvais exemple vers le luxe , la débauche & l'oisiveté qui pouroient vous précipiter dans la perdition. Ah ! laisse-le faire , mon pauvre Hans , les mœurs de nos jours sont si entraînantés qu'il ne pourra jamais empêcher tout-à-fait que vous ne cédiez un peu à leur pente rapide. Remerciez Dieu si en vous tenant ainsi en bride il vous préserve de la chute. — Eh bien , je conviens que j'ai tort en ce point , mais il devoit du moins nous compter pour quelque chose lorsqu'il s'agit d'arranger nos occupations ; il veut toujours que tout

aïlle à sa tête. Il y a déjà bien du tems que j'ai insisté pour qu'il fit un encaissement dans l'étable à vaches pour augmenter nos mares si nécessaires à nos prairies ; il n'a jamais voulu céder à mes instances , nous n'avons fait autre chose que d'enlever du sable & des graviers pour amender nos champs. — Mais vos prairies ont-elles été négligées ? — Non , cependant il auroit bien autant valu commencer par elles nos améliorations. — Cela se peut , repris-je , mais crois-tu qu'il eut mieux valu que l'un eut entrepris ceci & l'autre cela ? — C'est ce que je n'oserois soutenir ; la réunion des forces est tout ce qu'il y a de plus essentiel dans les travaux , si l'on veut que les choses aillent bien ; dès que ces forces seroient partagées sur différens objets , il ne s'opéreroit nulle part grand chose qui vaille. —

Ainsi , d'après ton propre aveu , il faut à la fin , lorsque les avis diffèrent , qu'il y en ait un qui prévaille , & qui crois - tu qui doive en ce cas l'emporter du père ou des enfans ? Le cœur de Hans étoit beaucoup trop honnête pour me répondre autrement que par la rougeur qui couvrit son visage. Il ne chercha qu'à s'excuser , en disant qu'on ne pouvoit pas blamer un ouvrier actif & plein de volonté , lorsqu'il prétendoit quelquefois dire aussi son avis sur la manière de diriger la besogne. Je l'assurai que son beau-père ne le trouveroit jamais mauvais , que je pouvois lui en donner caution , mais que nous autres pères étions souvent obligés de paroître à l'extérieur plus sévères vis-à-vis de nos enfans que nous ne l'étions intérieurement , & qu'il en feroit dans peu l'épreuve à l'égard des siens. Là dessus

je le priai de me faire voir le bétail & de me conduire dans les endroits de la possession que je n'avois point encore visités. Il me fit observer de préférence les endroits qui avoient été améliorés d'après ses indications. Les saines observations qu'il me fit & le contentement qui brilloit dans ses yeux , lorsqu'il pouvoit me fournir des preuves de son habileté , me confirmèrent dans la persuasion qu'il étoit un digne gendre de Kliyogg , quoique de petites passions & certains préjugés trop enracinés chez lui le portassent quelquefois à se révolter contre des maximes dictées par la raison même.

ENFIN Kliyogg revint au logis. Je lui demandai en riant pourquoi il étoit si avare de faire ainsi travailler ses gens un jour de noces , & pourquoi il ne paroissoit pas dans un habit neuf fait à la

mode actuelle de nos payfans aifés. — Toutes ces folies , me répondit-il en souriant , m'ont déjà donné bien du fil à retordre. Ils me prêchent tous les jours que nous fommes par trop singuliers, que nous nous rendons la rifée d'un chacun. Vous ne croiriez jamais , mon cher docteur , combien j'ai de peine à empêcher cette yvrâie de prendre le deffus. Les mauvais exemples font en trop grand nombre , & ces jeunes gens fe laifferoient à la fin entraîner fans s'en apercevoir , fi je ne les combattois pas journellement. — Mais vous devriez pourtant vous relâcher un peu plus. — Je devrois me relâcher ? je ne le fais que trop fouvent , & pour peu que j'en fiffe davantage , tout feroit perdu. Je vois à présent combien il étoit néceffaire que je me roidiffe contre les premiers principes du mal dans leur tendre
jeunefle ;

jeunesse; si mes gens n'étoient pas aussi bien habitués qu'ils le font, je n'en pourrais plus être le maître. Je vis effectivement, lorsque les gens de la nôce arrivèrent, que les fils & les filles étoient beaucoup plus proprement vêtus & plus selon la mode que je ne m'y ferois attendu. Il n'y eut que lui pour sa personne & son frère Félix qui parurent dans leurs habillemens ordinaires; mais on voyoit sur leurs physionomies que le vrai contentement intérieur provient d'une toute autre source que de la parure extérieure.

L'ON ne tarda pas à se mettre à table & le reste de la journée fut consacré à la joie; ce qui me frapa le plus, ce fut la familiarité des domestiques; on ne pouvoit reconnoître aucune différence entre eux & les enfans de la maison. Comme ils font aux champs leurs compagnons de

travail, il leur est permis d'en user en toute liberté à table, & de participer à tout ce qu'on y sert. La seule différence qu'ils conservent, c'est que dans les travaux les valets font toujours surpassés par les maîtres, car, suivant ce que nous avons déjà vu, chacun dans cette maison veut l'emporter sur les autres en diligence.

PENDANT le repas Kliyogg égaya toute la compagnie par ses propos. Je ne lui ai jamais vu autant de ce qu'on appelle esprit, sans cependant que cela nuisit à ce grand sens qui le distingue constamment. Il jeta du ridicule sur le faste & la sensualité, où la plus grande partie des hommes mettent leur félicité, tandis que ces vices les conduisent au contraire dans le mal-être & dans le besoin; cependant il le dit d'un ton à n'offenser

personne , ce qui étoit d'autant plus difficile que la parure de la mariée étoit très peu d'accord avec ses principes. On lui objecta qu'il déclamoit continuellement contre le faste & la vanité , & qu'il avoit cependant pris pour femme la plus glorieuse de toutes les filles de son village. Cela prouve précisément , répondit-il en riant , que même une glorieuse peut ne pas dédaigner un homme laborieux , quoique simple & modeste , & qu'ainsi l'on peut plaire par autre chose que par de belles parures. Ensuite il se mit à louer avec une agréable ironie ses valets de ce qu'il avoit eu tant de peine à les dissuader d'aller travailler aux champs cette même après dinée , & à les plaindre de la fatigue qu'ils avoient eue d'aller chercher le *braut-fuder* (x) &c.

(x) C'est le nom que l'on donne dans le

IL fit après cela tomber la conversation sur les encouragemens que le Souverain & la société de physique donnoient à l'agriculture ; il fit sentir combien il étoit facheux que les gens de la campagne n'en reconnussent pas assez tout le prix & demeurassent toujours un peu dans la défiance vis-à-vis de ces messieurs ; il s'étendit sur la félicité qui pouroit en résul-

canton de Zurich au trousseau de la mariée, composé de ses habits, de son linge, de son lit, d'une armoire & d'autres meubles que ses parens lui fournissent. Le marié envoie chercher ce trousseau la veille des noces, en grande cérémonie, sur un char bien orné, dont le conducteur qui se trouve très honoré de cet emploi, après avoir été fêté & régalé par la mariée & paré de rubans & de bouquets, attire à son retour l'attention des habitans de tous les villages où il passe.

ter si l'on se réunissoit de toute part pour rechercher le bien , l'adopter & le mettre en vigueur &c. Les heures s'écoulèrent de cette manière en discours sensés & joyeux , & je fus intimément satisfait de voir Kliyogg toujours le même dans toutes les circonstances , & d'éprouver plus vivement que jamais que le bonheur fuit nécessairement les actes dirigés sur des principes solides & exécutés avec une constance soutenue. Rempli de cette douce satisfaction & déterminé à profiter pour moi-même de l'exemple de ce sage , je le quittai en lui souhaitant mille bénédictions.

MAIS je m'aperçois que cette lettre est devenue excessivement longue. Pour vous , mon très cher , vous me le pardonnerez volontiers , vu que chaque circonstance de la vie de notre Kliyogg vous

intéresse. Mais il est très possible que nombre de nos lecteurs en jugent autrement, & que la plus grande partie de mon récit ne leur paroisse un assemblage de choses rebattues. Plût à Dieu qu'ils eussent raison, il feroit bien honorable & bien avantageux pour l'humanité qu'une pareille façon de penser & d'agir fût aussi commune; j'avoue qu'elle pouroit & devoit l'être en effet, car il n'est rien de plus aisé que de suivre la nature.



L E T T R E I V.

*A Mr. le baron de Tschoudi citoyen de
Metz & de Glaris (y).*

Le 24 Septembre 1774.

VOUS m'avez fait, mon très cher
ami, le plus agréable présent, en me fai-
sant parvenir un exemplaire de votre let-

(y) Le baron de Tschoudi, chevalier de
St. Louis, ci-devant capitaine au régiment
Suisse d'Aubonne, & grand baillif de Metz,
est un des membres les plus actifs & les plus
éclairés de la société royale des sciences &
des arts de cette capitale des trois-évêchés.
Les plus habiles botanistes de Suisse ont été
surpris de trouver en lui leur égal dans cette
partie utile de nos connoissances. Son *essai*
sur les arbres résineux & conifères offre un

tre à Mr. le chanoine du Quesnoi (z) ;
curé de Vouxay en Lorraine. Cette lec-

sujet tout neuf pour la France, qu'il a supérieurement traité. Les belles plantations qu'il a faites dans sa terre de toutes les espèces d'arbres de ce genre ont guéri la province qu'il habite du préjugé où elle étoit que la nature de son sol s'oposoit à leur production. Enfin Mr. de Tschoudi à passé trente ans, s'est trouvé poète sans s'en être jamais douté auparavant. Aussi ses productions & les sujets qu'il choisit se ressentent-ils de la maturité de l'âge. Son ode à Mr. du Quesnoi renferme des strophes de toute beauté. Il réussit surtout très bien dans la poésie descriptive; ses vers en général respirent une philosophie douce & la plus saine morale qu'il puise dans un cœur excellent. La société patriotique de Schintznach & la société de physique de Zurich se sont empressées de le recevoir parmi elles.

(z) Voyez le journal encyclopédique 1774,

ture m'a fait connoître un pasteur qui regarde l'union des vertus domestiques avec le christianisme comme absolument essentielle, qui destine en conséquence une partie de ses revenus à exciter chez ses

t. IV, p. 489. Ce vertueux pasteur rend tous les habitans de sa paroisse, hommes, femmes, enfans, vieillards, dignes de lui en les faisant ce qu'il est. En voici un exemple très récent. Un tisserand de Vouxay fait une pièce de toile pour un laboureur, celui-ci cultive le champ du tisserand. Le moment de compter arrive, chacun prétend devoir; grande contestation; *je serois bien heureux*, dit enfin le tisserand, *d'être quitte envers vous...* *Quitte soit*, répond le laboureur. Quelques jours après le tisserand trouve son champ cultivé pour la dernière façon & parfaitement fumé. *Mercur de France 1775, IV de Janvier p. 208.*

paroissiens le zèle le plus actif pour l'agriculture , joint à l'amour le plus ardent pour la vertu & pour l'humanité ; qui propose à cet effet des prix pour ceux qui se sont distingués , soit par leur assiduité , soit par leur habileté dans les travaux utiles de la campagne ; pour ceux qui ont donné les meilleurs exemples dans l'exercice des devoirs de l'humanité & dans la pratique des vertus chrétiennes , prix qui sont distribués chaque année au jour désigné avec une solennité toute particulière. La manière dont cette fête auguste se célèbre fait autant d'honneur à l'élévation de son esprit , que tout ce bel établissement en fait à la générosité de son cœur , & je ne vois en effet rien de plus propre à allumer l'enthousiasme pour le bien & à le répandre parmi ses paroissiens. Tantôt ce sont les filles qu'il choisit pour

juges des jeunes garçons , & les jeunes garçons qui prononcent à leur tour sur le mérite des filles , de sorte qu'il les rend réciproquement attentifs à démêler les qualités qui constituent le mérite véritable , les seules dont on puisse se promettre des mariages heureux. Tantôt ce sont les préposés de la communauté avec leurs femmes qui composent le tribunal & qui partagent avec lui la douce satisfaction d'être les bienfaiteurs de leurs concitoyens & de former une postérité bénite. Ce tribunal se tient en pleine campagne sous les yeux d'une multitude de spectateurs , précaution qui prévient toute espèce de partialité. J'ai versé des larmes d'attendrissement , lorsque je me suis représenté ce digne fils conduisant par la main son père aveugle en venant recevoir le prix extraordinaire qui lui fut assigné en ré-

compense de la piété filiale qu'il avoit si fidèlement exercée envers l'auteur de ses jours.

C'EST bien avec raison que votre muse s'est réveillée & vous a inspiré la belle ode dans laquelle vous chantez une des plus importantes entreprises qui se soit jamais tentée ; entreprise digne d'être célébrée par tout un chœur de poètes dont les accens fissent retentir l'univers entier de la renommée de Mr. du Quesnoi. Si de pareils exemples étoient généralement suivis , l'on verroit bientôt les vertus & le bien-être s'établir dans tous les lieux. La tranquillité , le contentement & la joie accompagneroient partout l'abondance , & les payfans se trouveroient métamorphosés en bergers de Gesner. Mon cœur vous bénit , mon très cher ami , de ce que vous avez répandu dans le public une des-

cription si touchante de ces beaux actes d'humanité. Le zèle qui vous l'inspira, la manière dont vous vous en êtes acquité m'ont fourni de nouvelles preuves de l'excellence de votre façon de penser.

V O R R E ouvrage me parvint précisément dans le tems que je m'occupois à composer de nouvelles additions au Socrate rustique, & je suis enchanté qu'elles me fournissent un moyen de vous témoigner publiquement ma reconnoissance du plaisir que vous m'avez procuré, & de vous adresser en retour la relation de tout ce que notre société de physique a fait depuis quelques années, & des moyens dont elle s'est servi pour encourager l'agriculture parmi nos payfans. Vous verrez que ces moyens ressemblent à plusieurs égards aux sages dispositions de votre respectable curé. J'espère aussi que ce

rapport pourra servir à vous justifier en quelque manière aux yeux de l'illustre société royale des sciences & beaux arts de Metz de ce que vous m'avez proposé dès l'année 1766 pour un de ses correspondans. Cette respectable compagnie verra du moins, que si je manque des forces nécessaires pour enrichir ses recueils par de savantes productions, le désir que j'ai toujours eu de me rendre utile à mon pays est au moins analogue aux vues patriotiques qui la dirigent, & ne me rend pas tout-à-fait indigne de l'honneur d'être un de ses membres.

J' A I rendu compte à Mr. le major F... dans une de mes lettres dattée du 1 Août 1763, d'une conférence tenue avec une espèce de solemnité entre notre société de physique & quelques payfans de notre canton. Cet officier, notre ami commun,

inséra ma lettre dans la seconde édition de sa traduction françoise du payfan philosophe , auquel il a donné le nom de Socrate rustique. Ce fut Kliyogg qui donna lieu à cette conférence & qui en fournit les sujets. Les fruits que nous en recueillimes surpassèrent nos espérances , nous y puifames de nouvelles vues sur les moyens de contribuer de la manière la plus avantageuse à la perfection de l'agriculture dont nul homme sensé ne sauroit contester la nécessité. Nous voyons que les essais tentés par les amateurs de l'économie rurale dans leurs petites possessions champêtres ne faisoient pas à beaucoup près sur le payfan l'effet que l'on s'en promettoit. Celui-ci ne refuse point , si vous voulez , son admiration à la fertilité de quelque parcelle de terre bien cultivée & au produit abondant de certains

herbages ou grains étrangers ; mais il l'attribue à des avances & à une main d'œuvre coûteuse , à des engrais multipliés qu'il n'est point en état de fournir , & qui rendent la chose impraticable dans le grand. Il arrive en effet souvent que la balance n'est point balancée par le produit , quelque brillant qu'il paroisse. Souvent aussi de pareils essais tournent mal & deviennent l'objet de la raillerie du cultivateur de profession. En pareil cas les payfans panchent naturellement à conclure qu'en général les messieurs n'ont pas plus de connoissances solides en fait de culture qu'eux en fait de sciences ; de là leur répugnance pour toute espèce d'instruction & d'encouragement. Mais ces conférences nous montrèrent qu'il est aisé néanmoins d'amener le payfan à réfléchir de lui-même sur les objets qu'on lui propose ,

pose, pourvu qu'on lui montre une certaine confiance en ses lumières, pourvu que dans les choses relatives à sa profession il paroisse que c'est de lui qu'on demande à s'instruire. Si l'on veut au contraire le traiter en enfant, & le sermoner d'un ton de hauteur sur ce qu'il doit faire & sur la manière dont il doit s'y prendre, vous lui donnez nécessairement de la mauvaise volonté & du découragement. Un tel effet a son principe dans la nature même de l'homme. La raison qu'il reçut en partage l'a mis au-dessus des autres créatures & l'a établi seigneur de la création. Chaque emploi qu'il fait des êtres créés, chaque relation où il entre avec eux lui rappelle sa dignité; & c'est précisément dans l'état de cultivateur que ces occasions se présentent le plus fréquemment. Il travaille la terre selon son bon plaisir,



& elle lui rend les fruits qu'il lui demande ; il voit ses enfans se jouer avec ses bœufs & dompter la fierté du cheval avec un foible mors. La force de ces animaux infiniment grande comparée à celle d'un enfant dispaeroit devant la puissance d'une raison qui ne commence qu'à germer. Est-il donc étonnant que l'ame du cultivateur regimbe contre l'assujettissement de sa volonté , & surtout contre un assujettissement qui suppose le mépris de ses forces. On se flatte en vain , quelques moyens que l'on employe , d'obliger l'homme à une soumission qui parte du cœur , le sentiment de sa dignité ne se laisse point éteindre. Si dans l'esclave elle se cache sous le masque de la dissimulation , elle y couve en même tems le feu de la haine & de la vengeance , dont l'explosion n'attend qu'un instant favorable pour éclater ;

alors semblable au ressort comprimé , qui lorsqu'il se détend agit toujours en proportion de la force qui le contenoit , ses effets seront horribles & effrayans. Jamais un travail forcé ne peut être agréable à l'homme ; il croira gagner tous les momens qu'il pourra lui dérober. Pour que l'homme se livre à quelque ouvrage que ce soit avec ce plaisir qui peut seul en assurer la réussite ; pour qu'il s'aquitte fidèlement de ses devoirs , il faut qu'il s'y porte volontairement , il faut qu'il en espère de l'honneur ou de l'utilité. Ainsi pour que le cultivateur se livre joyeusement à ses travaux , & paye volontiers & fidèlement ses impots , il faut qu'il soit assuré qu'il travaille pour lui-même , & que les redevances qu'on exige de lui ne sont que la récompense due à la puissance tutélaire qui veille à sa sûreté , & pour

qu'il puisse se résoudre à exercer les facultés de son ame au point d'abandonner d'anciens préjugés & diriger ses opérations rurales sur de nouveaux plans , il faut qu'il y soit excité par l'aiguillon de l'honneur , & par ce sentiment intérieur de supériorité qu'on éprouve en découvrant de nouvelles vérités. La nature humaine agit dans le payfan par les mêmes ressorts qui dirigent l'homme de naissance & le bourgeois.

TELLS furent les considérations qui nous portèrent à proposer chaque année à nos payfans des prix sur des questions auxquelles ils devoient répondre par écrit : par ce moyen nous les mettions dans le cas de méditer sur les objets proposés d'après leurs propres réflexions , & nous nous contentions de leur fournir un fil pour les guider dans ces mé-

ditions. Cette méthode nous parut la plus propre à nous procurer de nouvelles lumières. Nous arrêta mes aussi qu'à la fin de l'année on composeroit d'après les réponses qu'on auroit obtenues un corps d'instructions que nous pourrions recommander à nos habitans de la campagne avec d'autant plus de confiance qu'il feroit le résultat d'expériences certaines faites par leurs pareils ; & nous présumames qu'une telle instruction feroit d'autant mieux son effet sur le payfan qu'il verroit que ce n'étoient ni des ordres positifs , ni des conseils forcés donnés par des savans oisifs , mais des vérités constatées fournies par leurs confrères. Nous crumes que la confiance que nous mettions dans les lumières du cultivateur & dans son zèle pour le bien commun nous captiveroit la fienne , l'engageroit à payer

notre affection de retour & répandroit parmi les payfans eux-mêmes une noble émulation de se distinguer par leurs connoissances & leur application ; enfin nous nous flattames que tout ceci pouroit contribuer à étendre & augmenter insensiblement la prospérité générale.

IL ne fut plus question que de savoir sur quelle partie se porteroit notre première attention. Nous pensames que le mieux seroit d'arrêter notre choix sur des objets qui malgré leur importance prééminente se trouvoient cependant les plus négligés dans nos contrées. Outre que c'étoit la voie la plus directe pour parvenir à quelque chose d'utile à la patrie, en proposant ainsi à la sagacité du payfan un des objets auquel il avoit le moins pensé, c'étoit le moyen le plus sûr d'éprouver jusqu'où il étoit capable de por-

ter la réflexion. Il s'agissoit seulement de s'attacher à lui présenter nos questions sous une forme qui joignit la clarté à la précision, & de les arranger dans un ordre qui pût lui servir de guide dans ses méditations.

D'APRÈS ce plan nous nous déterminames pour l'administration des forêts. Cet objet est devenu de nos jours un des plus importans de l'économie champêtre, vu que la consommation du bois augmente journellement, tandis que sa rareté se manifeste sans cesse davantage. Il est étonnant combien d'une part les progrès du luxe & de la mollesse, de l'autre l'état florissant des manufactures & l'accroissement de la population qui en est la suite, ont augmenté la consommation du bois dans les villes & dans les villages. On bâtit journellement de nouvelles mai-

sons , ou l'on élargit celles qui subsistoient déjà. L'on augmente les feux dans les chambres , dans les cabinets , dans les salons de compagnie. L'usage du café si généralement répandu , & qui s'est étendu comme une épidémie jusques dans les campagnes , exige une consommation nouvelle & considérable de combustible. Les salles d'ouvriers , les ateliers des manufactures , les artisans qu'elles emploient , le teinturier , le blanchisseur , le tondeur de drap &c. , tout demande sans cesse plus de bois soit à brûler soit à bâtir. Au milieu de tout cela nous avons la douleur de voir que l'art du forestier étoit absolument méconnu de nos paysans , ce dont Kliyogg lui-même nous fournit un exemple. La plupart même trouvent que rien n'est plus ridicule que de planter du bois. La nature , disent-ils ,

ne le produit-elle pas d'elle-même dans les endroits incultes , c'est dans les lieux les plus sauvages où nul homme ne peut pénétrer qu'il vient le mieux. Nous avons bien oui dire à nos pères que l'on a défriché des forêts pour les convertir en terres fertiles ; mais pouroit-il venir à l'esprit de faire à présent le contraire ? Bientôt l'on voudra nous apprendre à semer des ronces & des chardons. C'étoient de pareils préjugés que nous avons à combattre. Il y a trente ans qu'un de nos plus excellens hommes , Mr. Blaarer de Wartenfée , que j'ai offert à mes concitoyens comme le modèle d'un vrai patriote , essaya de faire un plantis de bois dans les forêts du souverain. Tout son mérite , reconnu & respecté d'ailleurs d'un chacun , n'empêcha pas qu'on ne lui donnât le sobriquet de semeur de bois , tant ce.

genre de culture nous étoit étranger : mais tout cela , bien loin de nous décourager , ne nous en fit que mieux sentir la nécessité d'attaquer vivement ces malheureux préjugés. Nous commençames en conséquence en 1763 à proposer des questions sur l'administration des forêts , & nous les continuames l'année suivante.

Nous établimes dans ces questions la base d'un traité systématique sur cette matière , en commençant par les semis , & en poursuivant de procédés en procédés jusqu'à la coupe des bois & à l'emploi qu'on en peut faire ; ce qui nous mettoit à portée de faire ouvrir les yeux à nos payfans sur les préjugés & les abus les plus nuisibles. Les réponses à ces questions nous étonnèrent & nous prouvèrent une vérité très importante , savoir que la droite raison ne sauroit manquer le vrai

lorsqu'elle est bien dirigée. Il nous parvint une foule d'écrits que Mr. le professeur Usteri rédigea de manière à en former un corps d'instructions, qui trouva des aprobateurs même chez les Allemands où l'on fait que l'art du forestier approche le plus de la perfection. Dans tous ces écrits nous distinguames surtout ceux d'un nommé Henri Götschi, que sa profession de tonnelier conduisoit souvent dans les bois. Les idées jusqu'alors assez confuses qu'il s'étoit faites sur cet objet s'arrangèrent par la méditation dans un si bel ordre qu'un de ses traités put être livré à la presse sans aucun changement, & que la majeure partie des autres mémoires qu'il nous fournit entrèrent dans le corps d'instruction. La grande expérience que cet homme fit apercevoir dans cette partie, & les principes solides qu'il en déduisoit

236 LE SOCRATE RUSTIQUE.

attirèrent l'attention des pères de l'état qui lui confièrent en conséquence la direction d'une forêt considérable, pour qu'il pût y faire l'application de ces principes, & fournir des modèles en grand des améliorations qu'il proposoit. On fit des essais dans tous les districts de notre canton, & le souverain établit une commission qui devoit porter toute son attention sur l'administration des forêts. On rétablit quantité d'endroits dégradés par le pâturage des bestiaux, en y replantant du jeune bois; on aprit de tous côtés à faire des semis, & à garantir les jeunes taillis contre les dégats occasionnés par la pâture. On examina la nature du sol, afin d'y planter des arbres dont l'espèce y réussiroit le mieux. En un mot, les principes d'une bonne administration des bois devinrent plus universellement con-

nus , & commencèrent à prendre pied sur les préjugés qui les combattoient.

DES succès aussi heureux encouragèrent la société de physique à prendre la même voye pour exciter également l'attention des payfans sur d'autres parties de l'économie rurale. On vit dès lors qu'il seroit aisé de former petit à petit un systême suivi d'économie rustique entièrement fondé sur des expériences faites par les payfans eux-mêmes ; systême qui devoit influer le plus immédiatement sur l'amélioration de notre pays , en instruisant les payfans à penser & agir systématiquement , & en les mettant à même de s'apercevoir d'eux - mêmes des lacunes qu'ils avoient laissées jusqu'alors dans la série de leurs procédés.

A I N S I l'on résolut d'arranger à l'ave.

nir les questions à proposer , de manière à en faire la base d'une instruction systématique sur toutes les parties de l'économie champêtre. L'on crut devoir commencer par la façon de préparer , rassembler & multiplier les engrais. C'est de tous les moyens de fertilité le plus indispensable pour notre pays. Le cultivateur en est si convaincu qu'il y porte de lui-même sa principale attention , & qu'il regarde sa meule de fumier comme la principale source de la fertilité , comme sa mine d'or. Il existe même à cet égard dans nos campagnes un proverbe qu'on oppose journellement à toute autre proposition tendante à l'amélioration (a). Ainsi

(a) *Mist ist über list* , on pourroit le rendre en françois de cette manière : *mieux vaut fumier que finesse.*

nous pouvions nous flatter avec justice de captiver d'autant plus sûrement l'attention & l'empressement du cultivateur, lorsqu'il verroit que nous étions d'accord avec lui sur l'importance de cet objet; à quoi se joignoit encore pour nous la certitude d'être mis à portée de communiquer au public des observations très instructives sur ce même objet. Nous faisons que son utilité reconnue, comme je disois, par le plus grand nombre, avoit suscité de côté & d'autre des cultivateurs ingénieux qui étoient allés très loin dans cette partie, surtout pour ce qui concerne l'augmentation des mares ou du fumier liquide. Vous en avez vu, mon cher, un exemple dans ma description du ménage de notre Kliyogg. Nous connoissions encore une autre méthode fort pratiquée dans les environs de la capitale,

où elle devient presque générale. Vous la trouverez décrite plus haut dans ce second volume. Ainsi nous pouvions nous attendre que les réponses à nos questions nous mettroient à portée de rendre ces pratiques plus sûres & d'en étendre la connoissance dans tout le canton. Mais ce qui ajoutoit encore un dernier degré d'importance au choix de cet objet, c'est qu'il nous prêtoit une occasion favorable d'attaquer en passant un des plus funestes de nos préjugés, & de l'attaquer même du côté le plus propre à faire voir au payfan dans la plus grande évidence combien il lui étoit pernicieux. Il est question de l'usage de faire pâturer les bestiaux dans les jachères & dans les chaumes après la moisson. Ce droit connu sous le nom de droit de parcours est doublement nuisible, d'abord en ce qu'il di-
minue

minue le fumier dans la faison de l'année où il réussit le mieux relativement à la quantité & à la qualité (*b*); ensuite en ce qu'il détruit la liberté de cultiver ses champs de la manière qu'on croit la plus avantageuse, & s'opose par conséquent à toute vraie amélioration.

CETTE nouvelle tentative eut encore le plus grand succès; nous reçumes des observations & des expériences très importantes; nous découvrimes de nouvelles têtes systématiques parmi nos cultivateurs; & nous eumes la douce satisfaction de voir toute une communauté se résoudre d'elle-même à affranchir entière-

(*b*) Il est surtout ici question de la mare ou fumier liquide dont la fermentation est plus active & plus prompte pendant les chaleurs de l'été.

ment leurs champs de ce pernicieux droit de parcours.

L'ANNÉE suivante, le sujet de nos prix fut l'emploi des engrais de basse-cour. Les réponses que nous avons reçues aux précédentes questions nous avoient appris que le cultivateur distinguoit différentes espèces de fumiers; nous voulumes par conséquent porter son attention sur la manière d'employer le plus avantageusement ces différentes espèces, relativement aux divers genres de productions que l'on veut multiplier & à la diversité du sol qu'on cherche à fertiliser. Nous obtinmes encore sur cet objet plus de lumières que nous n'en espérions, & cela dans un mémoire du capitaine Togguenburger de Martelen, ancien agriculteur très expérimenté & très sensé, qui nous déduisit la chose avec tant de solidité &

d'évidence que nous fimes imprimer son traité sans y rien changer ; il y manquoit cependant encore nombre d'expériences importantes qu'on ajouta en notes à l'instruction imprimée. Le choix de cette matière produisit encore le bon effet de rendre notre payfan plus attentif contre l'usage pernicieux de répandre leurs fumiers également sur toutes leurs terres , de manière que toutes se trouvent mal amendées. Or il vaut incomparablement mieux en amender une moindre quantité de la manière la plus convenable , parceque des terres & des prairies bien préparées vous fourniront les moyens les plus efficaces pour augmenter successivement vos améliorations , & que l'augmentation de vos fourages & de vos pailles que vous n'obtiendrez jamais que par ce procédé vous fournira nécessairement d'année en

année une plus grande abondance de fumier.

CES succès nous donnèrent assez de confiance pour proposer un moyen d'amélioration plus difficile, & presque entièrement inconnu dans le pays, je veux dire le mélange des terres de diverses espèces, & de déterminer le genre de culture que chaque terrain exige relativement à la nature de son sol. On connoissoit à la vérité depuis un tems immémorial, dans un petit district du canton, nommé le Lägerberg, l'efficacité de la glaise marneuse pour faire venir beaucoup de trefle dans les prairies, & ce district tire un grand profit des bestiaux qu'on est dans l'usage d'y engraisser. On avoit aussi quelque connoissance de l'utilité qu'on pouvoit tirer du gravier qu'on répand sur les terres argileuses; mais cette utilité passoit assez

généralement pour très équivoque , par la raison que , selon un proverbe reçu , cette méthode enrichissoit les pères , & apauvrissoit les enfans. Il n'en falloit pas davantage pour rendre ces mélanges très rares. D'un autre côté , les ravages des eaux qui entraînoient les terres dans les vignobles situés sur le penchant des côteaux obligeoient les vigneronns de s'en procurer de nouvelles pour recouvrir les pieds deffolés de leurs sèps , les instruisoient accidentellement de l'utilité réelle de ces mélanges que le préjugé rendoit si suspects. Mais sur tout cela le payfan ne s'étoit encore formé nuls principes généraux ; & c'est aussi à quoi nous réussimes en grande partie au moyen de nos questions qui nous procurèrent encore cette fois-ci plus de lumières & d'expérience que nous n'en osions espérer. On aprit à

distinguer les différentes espèces de sols , & à déterminer à chaque genre de terre son genre opposé , & par conséquent le plus propre à l'amender & à le fertiliser par leur mélange réciproque. Nous eumes lieu surtout d'admirer l'intelligence avec laquelle nos laboureurs font à chaque façon leurs sillons plus ou moins profonds suivant que la nature du terrain l'exige. Il nous restoit encore à savoir si notre paysan connoissoit sa charue & ses autres instrumens d'agriculture par principes , & nos espérances à cet égard furent pareillement remplies. Nous apprimes à connoître un homme qui avoit imaginé une manière de préparer le bois pour les charues , qui réunissoit la plus longue durée à la plus grande légèreté possible , qui donne à la charue l'avantage d'être conduite dans les terres les plus pesantes

avec toute l'aifance désirable , avantage qui épargne beaucoup de travail aux hommes & aux animaux. Cela nous mit encore à même de faire observer à nos payfans , dans quels cas il convenoit de labourer une pièce à la charue , ou de la remuer comme un jardin , à la beche , à la pioche , ou même à la houe à deux dents. Il est incontestable qu'un champ ainsi cultivé à force de bras produit beaucoup d'avantages , & que par conséquent cette méthode feroit excellente pour des pauvres journaliers ou des demi payfans dans des communautés très peuplées comme le font celles où la fabrication employe un grand nombre d'ouvriers.

DANS les deux dernières années qui viennent de s'écouler , nous dirigeames l'attention de nos cultivateurs sur le genre d'amélioration qui concerne les eaux ,

c'est - à - dire la conduite des eaux pour l'arrofement des prés , & la manière de faigner & de deflécher les terrains marécageux. Ces deux branches ne font point auffi connues chez nous qu'elles méritent de l'être , & qu'elles le font dans le canton de Berne que nous avoifinons. Nous les voyons portées dans ce canton , le fiege de la fageffe économique , à un point de perfection des plus étonnans , & l'imitation d'un exemple fi encourageant ouvreroit une abondante fource de vraies richesses à notre pays. Je ferois beaucoup trop des bornes de mon fujet , fi je m'étendois davantage fur cet objet , mais je vous renvoye , mon cher ami , à l'instruction imprimée que Mr. Brunner fecretaire de la commiffion économique a dreflée à cette occafion , & qui contient le réfultat de toutes les réponfes qui nous

ont été envoyées. Tous les ans la société de physique a fait imprimer à ses frais de pareilles instructions, dont elle a soin d'envoyer gratuitement des exemplaires dans toutes les paroisses du canton. Nous espérons de parvenir par ce moyen à rendre communs dans nos campagnes les principes d'agriculture évidemment reconnus pour les meilleurs. Nous employons à cet effet le secours de messieurs les pasteurs, & nous leur recommandons surtout de placer un exemplaire de ces instructions dans chaque école, de les faire connoître à la jeunesse, & de faire en sorte qu'elle apprenne de bonne heure à réfléchir sur l'étendue de la vocation à laquelle elle est destinée, & à en fonder la connoissance sur une base solide. Aussi goûtons-nous la douce satisfaction de recevoir tous les jours de nouvelles preuves

que la fermentation salutaire qui s'est excitée dans les esprits devient sans cesse plus agissante, & met toutes les facultés de l'ame de nos cultivateurs en mouvement. Cet enthousiasme s'est même converti chez quelques-uns en feu poétique. Pour vous en donner la preuve, voici deux morceaux de poésie qui mériteront sûrement votre approbation. Tous deux sont sur le modèle des chansons helvétiques de Mr. Lavater & nous ont été envoyés en 1774 avec une réponse à nos questions.

LE RÉVEIL

D'UN CULTIVATEUR SUISSE.

UN matin qu'un songe flatteur
De son aile vive & légère
Venoit en ouvrant ma paupière

De me rendre avec la lumière
Le sentiment de mon bonheur ;
Pensant que ma douce existence
Je la devois à la vaillance
De nos héroïques aïeux ,
Dont les armes , dont la confiance
De nos despotes odieux
Lassant enfin la résistance
Et déconcertant la fierté ,
Au sein du champ de la victoire
Versa leur sang expiatoire
Et fit naître la liberté.
Ému , pénétré de leur zèle ,
D'une vive & sublime ardeur
Je sentis au fond de mon cœur
S'allumer la flamme immortelle.
Demi - dieux ! m'écriai-je alors
Parmi les débris & les morts ,
Et bravant Bellone en furie ,
Si comme vous pour la patrie

252 LE SOCRATE RUSTIQUE.

Tentant les plus nobles efforts,
Je n'ai pu prodiguer ma vie,
Au moins dans le sein de la paix,
Répandant mes sueurs pour elle
Je veux triomphant sous le faix
Contraindre la terre rebelle
A lui céder tous ses bienfaits.
Des instrumens du labourage
A l'instant même armant ma main,
Je courus gourmander le sein
De ces champs, antique héritage,
Dont, armés du foudre vengeur,
Nos fiers aïeux par leur courage
M'ont rendu libre possesseur.



C H A N S O N.

AMIS, tout le jour dans vos champs
Pouffez le foc avec courage.
Tous les jours, que de joyeux chants
Charment les soins de votre ouvrage.
Voyez l'espoir qui vous sourit
Du sein de la moisson naissante,
Et la vigne reconnoissante
Qui sous vos mains déjà fleurit.



Enfans, la divine bonté
Du travail nous fit la loi sage,
Elle voulut que la santé
Fut un des fruits du labourage.
Dieu dit aux astres des saisons
De vous guider, de vous instruire,
Et c'est dans le ciel qu'il faut lire
Ce que demandent nos moissons.



Le ciel sensible à vos besoins
Vous défendra de l'indigence,
En récompense de vos soins
Il vous enverra l'abondance.
Que vos guérets soient toujours pleins,
Travaillez d'une ardeur extrême,
Le pain qu'on recueille soi-même
Est le meilleur de tous les pains.



Vous n'allez point pour un seigneur
Faire une odieuse corvée,
La javelle par l'exacteur
A vos yeux n'est point enlevée;
Ainsi jamais d'un dur voisin
N'attendez votre subsistance.
Pour éviter la dépendance,
Que vos bras vous donnent du pain.



O toi qui fais notre bonheur,
Honneur, salut, chère patrie,
Trois fois salut au laboureur,
Ses bras nous conservent la vie.
Honneur aux utiles leçons
Des citoyens (*) dont les lumières,
Pénétrant jusqu'en nos chaumières
Daignent diriger nos moissons.

COMMENT trouvez-vous ces chan-
sons, mon digne ami? ne sont-elles pas

(*) La société physico - économique de
Zurich.

Note. Ces deux pièces de vers, qui ont
effectivement des payfans Zuriquois pour au-
teurs, étoient peu susceptibles d'être tradui-
tes. Cependant M. le Baron de Tschoudi, le
même à qui cette lettre est adressée, a bien
voulu, à ma prière, tenter de les imiter,
& en a tiré tout le parti possible.

dignes de figurer parmi les meilleures dans l'almanach des muses (c) ? Ne prouvent-elles pas combien il seroit aisé de transformer les payfans en bergers de Gesner, si, au lieu d'étouffer leur génie sous le poids du despotisme, on tâchoit au contraire à le réveiller par les procédés qu'inspire l'amour de l'humanité ? Ce qui me reste encore à vous dire achèvera de vous convaincre de cette possibilité.

A ce moyen de rendre nos cultivateurs attentifs à tout ce qui concerne leur profession, pratiqué de la manière que je viens de décrire, nous en ajoutames un
second

(c) Les Allemands grands imitateurs en fait de littérature ont leur almanach des muses, comme ils ont leur mercure allemand & leur journal encyclopédique.

second que nous avons d'abord lié avec le premier ; je veux dire les conférences solennelles que je vous ai rapellées plus haut ; mais nous nous écartames du projet que nous avons d'abord formé , de faire rouler ces conférences sur le même objet que les questions annuelles , auxquelles nous avons attaché des prix. La chose étoit sujette à trop d'inconvéniens. Prenions-nous le parti de tenir ces conférences avant l'envoi des réponses à nos questions , nous prévenions les réflexions que le payfan devoit tirer de son propre fond , & nous manquions notre principal but , qui étoit de l'exciter à réfléchir de lui-même sur les objets que nous lui donnions à méditer. Si nous conférions au contraire avec eux sur ces mêmes objets après l'envoi des réponses , nous devons nous attendre qu'il s'y mêleroit infail-

blement de la mortification , de la jalousie , de la haine & finalement des querelles. Nous ne pouvions pas supposer nos payfans plus sages que des savans , dont la vie entière est consacrée à l'étude de la sagesse , & dont malheureusement les fréquentes guerres littéraires , où ils mettent pour l'ordinaire si peu de cette sagesse & tant de scandale , nous avoient appris avec combien de facilité les jugemens rendus sur les productions qu'a enfantées son cerveau peuvent porter un homme aux passions les plus violentes. Il fallut donc prendre tout un autre parti , & celui que nous choisimes servit à étendre nos propres lumières. Nous nous étions aperçus depuis longtems qu'il nous seroit impossible de contribuer efficacement au bien de la patrie par les soins que nous donnerions à l'agriculture , tant

que nous n'aurions pas une connoissance très exacte du pays relativement à l'économie rurale.

J'AVOIS en conséquence présenté à la société dès 1761 un projet de tabelles qui exposeroient dans un très petit espace la situation très détaillée d'un village. Ces tabelles devoient contenir en différentes colonnes les maisons , les chambres à poëles , les ménages , le nombre des hommes mariés & des veufs , celui des garçons au-dessus & au-dessous de l'âge de puberté , des hommes absens , des valets ; ensuite des femmes mariées & des veuves , des filles nubiles & non nubiles , des femmes absentes & des servantes , & finalement la somme de toutes les personnes qui composent chaque ménage ; dans la colonne suivante la profession ou le genre de fabrication qui s'e-

xerçoit dans le dit ménage. On plaçoit dans cinq autres colonnes les biens fonds, savoir les prés, les champs, les vignes, les pâturages & les bois. Venoit ensuite en douze colonnes ce qu'on possédoit en bétail, savoir en bêtes à cornes, les bœufs, les vaches, les jeunes bêtes; en chevaux, les chevaux entiers, les jumens, les poulains; en menu bétail, les porcs, les moutons, les chevres; en volaille, les oies, les poules & les pigeons; enfin une colonne pour les ruches à miel. Les sommes totales fournissoient un tableau fidèle de la population, des diverses propriétés, & des différens moyens de subsistance de tout un village. Au dessus de chaque colonne, on demandoit des éclaircissemens sur la qualité des maisons, des biens; sur leur valeur, leur produit; sur le nombre & la qualité des

fontaines , des ruisseaux , des canaux ; sur les précautions contre les incendies & autres réglemens de police ; on devoit répondre à toutes ces questions par écrit , après avoir rempli les colonnes. Je fis l'épreuve d'un pareil tableau de la situation économique d'un village qui fait partie de la paroisse de Wyll dans le Rafzerfeld , & je fus convaincu par cet essai que l'exécution n'en étoit pas impossible dans le grand. J'eus soin d'y ajouter un extrait des registres des mariages , des naissances & des morts , qui me mit à portée de comparer la population actuelle de cette paroisse avec celle du siècle passé.

C E travail me servit à sonder les causes de ces changemens si sensibles que produisent dans chaque lieu le plus ou le moins d'activité des habitans & leur penchant pour tel ou tel genre de travail. La

communauté sur laquelle j'opérais m'offroit un corps malade où la population avoit beaucoup diminué ; je trouvai la source du mal dans la mauvaise culture des terres ; la nature de la maladie m'indiqua les moyens curatifs ; il s'agissoit seulement de fournir les correctifs nécessaires à une économie rurale établie sur des principes vicieux & de réprimer une espèce de fureur épidémique chez tous les habitans pour la fabrication des chapeaux de paille. Cet essai déterminâ la société à faire imprimer un certain nombre de ces deux différentes sortes de tables avec des questions tendantes aux éclaircissimens qui devoient les accompagner. Ces tables nous ont été depuis lors d'un très grand secours pour parvenir à la connoissance la plus exacte de notre territoire.

QUELQUE utiles que nous fussent ces tableaux pour nous donner une idée générale de l'état de l'agriculture de chaque village, il restoit encore bien des obscurités que les payfans seuls pouvoient nous éclaircir. Ajoutez que toutes les questions que l'on étoit obligé de faire pour remplir ces tabelles faisoient naître une infinité de soupçons, allarmoient les cultivateurs, & les éloignoient par conséquent du but que nous nous proposons, qui n'étoit autre que de les aider à augmenter leur bien-être, en gagnant leur confiance & en leur donnant des conseils certains sur la manière de diriger leur labeur. Ces tableaux nous donnoient bien à cet égard une connoissance plus exacte du territoire, mais nullement du caractère moral des habitans, article si essentiel à la prospérité du pays.

TOUTES ces considérations nous déterminèrent à inviter quelques cultivateurs des communautés dont nous avions déjà le tableau à une conférence solennelle, où nous pussions converser amicalement avec eux sur les avantages & les défauts de leur économie rurale. Ils devoient eux-mêmes nous mettre sur la voie la plus propre à faire parvenir à leurs communautés des conseils appropriés à leur situation économique. Nous engageames tous les membres de la société de physique à se rendre à cette conférence, à laquelle le grand nombre des assistans de tout rang & de toute condition donna non-seulement un air de solennité, mais produisit encore cet avantage important, que les différens ordres de notre état, que les seigneurs de la régence, des militaires distingués par leur rang & par leur

TIP 264
283

mérite , des ministres de la parole de Dieu , des favans de profession , des négocians , des artisans & des cultivateurs apprirent à se connoître réciproquement & à se considérer l'un l'autre relativement à l'influence que chacun dans son état peut avoir sur le bonheur de la patrie.

LE ton de ces conférences devoit naturellement être amical , ouvert , modeste & décent. Tel est aussi celui que le président tâche d'y établir par un discours prononcé avec cette chaleur qui part du cœur & à laquelle se mêlent souvent des larmes d'attendrissement. L'orateur expose dans cette harangue pathétique le but de cette assemblée , savoir les progrès de la félicité de la chère patrie , qui ne sauroit s'établir si tous les ordres animés par un patriotisme éclairé ne s'accordent à y travailler de concert ; & cela

par une affection & des égards réciproques , par les efforts & les travaux réunis de tous les habitans , & par la ferme persuasion que la jouissance de nos avantages personnels n'est jamais plus assurée que lorsqu'ils tiennent au bonheur de la patrie. Tantôt l'orateur profite de la circonstance pour fixer l'attention de nos chers habitans de la campagne sur les pères de cette commune patrie , & faire sentir à leurs enfans combien leur cœur paternel est pénétré de tendresse pour eux ; tantôt il fait apercevoir à ses auditeurs les liens étroits qui unissent la ville avec le pays , & combien le vrai bonheur de l'un est inséparable du vrai bonheur de l'autre. Souvent il leur expose les voyes dont la Providence a daigné se servir pour nous rendre sensibles les dommages qui résultoient de nos

préjugés , & ces exemples lui fervent à leur bien imprimer la nécessité de réfléchir , d'examiner sans partialité , de combattre enfin courageusement les funestes préjugés dont on est imbu contre toutes les nouvelles découvertes en fait d'agriculture , d'inspirer au cultivateur plus de penchant à profiter des instructions des savans qui s'attachent à connoître les inventions & les principes des autres nations pour les communiquer à leurs compatriotes. C'est ainsi que les années de calamités & de misère nous ont enseigné la nécessité de redoubler d'activité pour cette même agriculture , nous ont montré le danger de la négliger pour se livrer avec une ardeur indiscrete au travail des manufactures , nous ont fait voir le prix inestimable & trop peu connu des pommes de terre & ont rendu palpables par

de tristes & fortes impressions des vérités qui jusques alors n'en avoient fait que de très légères.

VOILA , mon cher ami , les moyens que nous employons pour échauffer les cœurs de nos payfans , nous captiver leur affection & leur confiance , dissiper leur timide retenue ; & les mettre en état de nous communiquer des idées claires & précises , de fournir à nos questions des solutions bien déterminées ; de proposer avec modestie leurs objections aux avis , aux conseils affectueux que nous leur présentons , de façon qu'il puisse résulter de ce choc des diverses opinions , des lumières propres à éclairer également , & les membres de notre société , & les cultivateurs sur les vérités discutées. Par là les cœurs s'ouvrent à une estime & à une amitié réciproque , on les voit s'épancher

l'un dans l'autre , & les pères de la patrie s'applaudissent d'avoir trouvé dans cette assemblée des fils dignes de leur tendresse. Je voudrais que vous vissiez la douce émotion qui ne cesse de se peindre sur les physionomies de tous les assistans pendant une conférence de plusieurs heures ; & la plupart de nos citoyens se disputent à l'issue le plaisir d'emmener avec eux ceux de ces payfans dont le bon sens & la sagacité ont su captiver leur estime & leur amitié , les admettre affectueusement à leur table & prolonger par ce moyen la satisfaction qu'ils leur ont fait goûter. Mais rien ne me fait une impression aussi forte que le ton vraiment paternel qui anime les discours de S. E. Mr. le Bourg - mestre Heidegger , toutes les fois que ce sage père de la patrie prend la parole dans ces conférences ; là , comme par-tout ailleurs , il

n'est personne qui ne convienne que ses rares talens & la bonté de son cœur ne l'élève autant au-dessus de ses chers concitoyens que la haute dignité dont il est revêtu. Il ne s'est encore tenu aucune de ces conférences dont, tant les magistrats que les citoyens & les payfans, ne soient fortis l'ame fortement émue & tous résolus de travailler à se rendre plus utiles & à se porter avec une noble émulation, chacun dans son état à augmenter le bonheur de la patrie. Chaque fois le nombre des assistans s'augmente, chaque fois les payfans emportent chez eux pour la société de physique une affection qui va jusqu'à l'enthousiasme, & pour le gouvernement paternel qui s'occupe de leur bien-être la plus profonde vénération. Ils répandent ces sentimens dans leurs communautés, & préparent les esprits à se

prêter avec plus de facilité aux améliorations que la société leur recommande dans un écrit qu'elle a soin de leur adresser à la suite des conférences dont l'importance ou la nécessité de ces améliorations a fait le principal objet. D'un autre côté les membres de la régence qui se sont trouvés à ces assemblées y ont acquis des connoissances plus exactes sur l'état actuel de la patrie & sur ses besoins , connoissances qui les conduisent aux résolutions les plus salutaires , lorsqu'ils font du bien être de cette chère patrie l'objet de leurs délibérations. Non , mon très estimable ami , il n'est point de spectacle dramatique dont l'effet puisse approcher de celui de ces conférences. Le sujet le plus heureux manié par le plus grand génie offrirait-il jamais rien d'aussi intéressant que la discussion immédiate du bonheur de la

patrie en présence de tous les ordres de l'état ? & l'art de l'acteur le plus habile exprimera-t-il jamais les affections de l'ame avec la force dont elles se peignent ici tout naturellement ? Ce qui se passoit au dedans de moi toutes les fois qu'il m'est arrivé de jouer un rôle dans ces conférences me force à en juger ainsi.

QUELLE source de félicité un souverain ne s'ouvreroit-il pas , s'il établiffoit chaque semaine de pareilles conférences , tantôt avec des gens de lettres sur quelque objet instructif des connoissances humaines ; tantôt avec des négocians sur l'état du commerce & des manufactures ; une autre-fois avec des artistes ou des artisans sur les objets de leur laborieuse industrie ; un autre jour avec des cultivateurs ; il faudroit seulement que chaque objet discuté fut toujours envisagé sous
les

ses rapports avec le bien général & sous ses relations avec les autres objets dignes de l'attention du prince ; il faudroit ensuite qu'accompagné de ses fils & de ses ministres il allât dans les mêmes vues visiter successivement ses provinces ; partout une variété continuelle d'objets donneroit à ces conférences des charmes toujours nouveaux. L'ennui seroit tout aussi étranger à ce prince qu'au plus infatigable cultivateur. Il apprendroit à connoître, à chérir, à honorer toutes les classes qui composent son peuple, à pourvoir à leur véritable bien-être & à devenir pour eux un père tendrement aimé. La vertu, l'humanité, la félicité deviendroient générales ; & les visages satisfaits de ses heureux sujets, qui viendroient de tous côtés s'offrir à son passage, lui feroient éprouver le sentiment de sa véritable gran-

deur, la certitude d'être le vrai père de la patrie. Sensation délicieuse qu'aucune victoire ne fauroit procurer au plus heureux conquérant.

QUANT à notre petite république, elle a su retirer de ces sortes de conférences des avantages importans. Nous avons de nouveau découvert parmi nos paysans nombre de bonnes têtes qu'on fait employer très utilement dans des circonstances essentielles. L'amour des sujets envers le souverain a pris de nouvelles forces. Les sentimens d'humanité & de patriotisme se sont plus généralement répandus dans les campagnes. Le cultivateur connoit mieux sa vocation relativement à la patrie, & l'influence de la constitution du gouvernement sur son bien-être, sa profession en est devenue plus chère & plus honorable à ses propres

yeux ; il réfléchit davantage sur ses opérations , & s'éforce d'atteindre aux vrais principes qui pourront lui en assurer le succès. Ces recherches l'ont rendu plus liant, plus facile à se prêter au bien général. Vous avez vu que des communautés entières se sont entendues pour s'affranchir de la servitude du *parcours* ; d'autres se sont accordées à partager des pâturages communs situés dans des lieux marécageux , qu'ils convertissent en prairies , ou en plantations de jonc (*d*) ; d'autres se

(*d*) Ces plantations de jonc , lorsqu'elles sont bien dirigées , sont d'un très bon rapport dans un pays où les pailles sont rares & recherchées ; on paye quelquefois l'arpent d'une pareille plantation aussi cher que l'arpent de la meilleure prairie. Ce n'est pas seulement en Suisse qu'on en reconnoit l'u-

font appliquées à mieux soigner leurs forêts , à exploiter des tourbières , à faire des fouilles pour découvrir des marnières ou d'autres espèces de terre propre aux engrais. Il s'est formé dans un cercle de plusieurs communautés une société économique composée des agriculteurs les plus éclairés , & cette société travaille à la perfection de l'agriculture avec beaucoup d'intelligence & de succès. Enfin nos soins ont fait éclore de vrais génies

filité , puisque la société patriotique de Silésie a couronné en 1774 un mémoire sur cette question qu'elle avoit proposée l'année précédente , savoir , *quelle étoit la manière la plus aisée & la plus prompte de faire des plantations de jonc dans les marais & autres lieux humides , dont on ne sauroit se procurer aucune utilité considérable ?*

qui ont proposé les projets les plus importants.

J E vous en citerai un exemple bien frappant. Après ces dernières années de cherté, un payfan conçut un moyen de prévenir par la suite de pareilles calamités, il proposa de cultiver tous les ans sur les communaux une certaine quantité de bled qu'on mettroit en magasin, & joignit à son projet, tant sur la manière de recueillir ces bleds que sur celle de les conserver & de les employer à leur destination, des réglemens de police qui feroient honneur au législateur le plus éclairé. La société de physique s'empressa de saisir cette occasion pour proposer des prix considérables à ceux qui fourniroient les meilleurs projets de ce genre ; la chose nous fut d'autant plus facile qu'une société d'amis des hommes venoit de nous remettre

une somme d'argent pour être employée, selon nos lumières, au bien de la patrie. Nous reçûmes divers mémoires qui n'étoient pas moins sages que le premier, quoiqu'ils en différaient en nombre de points qui se raportoient à des circonstances particulières, ou au local de la communauté. Parmi ces projets nous en trouvâmes un dans lequel la communauté qui le propofoit renonçoit volontairement au prix offert, alléguant qu'elle se trouvoit assez récompensée par l'avantage d'avoir été excitée à se livrer à des entreprises aussi utiles. Nombre de nos meilleurs payfans ont recours à la société, lorsqu'ils projettent quelque entreprise utile, & lui demandent des conseils, des secours, des directions. La ville ne nous offre pas des fruits moins flatteurs de cette heureuse effervescence. Les efforts de la so-

ciété de physique se font acquis de plus en plus les applaudissemens du citoyen ; le nombre de ses membres s'est augmenté ; & cet accroissement de la contribution annuelle (e) l'a mise en état de fournir aux dépenses nécessaires. Elle a souvent reçu de mains inconnues de riches présens destinés à être employés de la manière qu'elle jugeroit la plus convenable au progrès de l'économie rurale. Cette même société d'amis des hommes que je vous ai citée plus haut, & qui pendant la cherté avoit dépensé de grosses sommes

(e) Heureuse ville ! où les connoissances & les travaux qui tendent au bien de l'humanité, bien loin d'avoir besoin d'être excités par les récompenses du souverain, ne le sont que par la considération dont ils jouissent, & s'exercent aux fraix des citoyens qui s'y adonnent.

pour la subsistance des pauvres , & pour leur fournir en outre des grains & des pommes de terre pour les semailles , nous remettoit souvent de l'argent destiné pour des prix tendans à faire naître ou à perfectionner des établissemens d'une utilité générale. Vous avez vu que nous employames une partie de ces fonds à récompenser ceux qui nous avoient fourni des mémoires sur la manière de former dans les villages des magasins pour prévenir la cherté ; nous proposames de nouveaux prix pour ceux qui nous fourniroient la meilleure façon de s'y prendre pour procurer aux pauvres membres d'une communauté un genre de travail qui , en leur assurant la subsistance , tourneroit au bien général de toute cette communauté ; comme par exemple de leur donner un salaire pour améliorer les pâturages

communs , pour entretenir les bois en bon état , prévenir les ravages des torrens des fleuves , faire des chemins &c. Un grand nombre d'amis des hommes se cottifèrent , au moyen d'une soufcription , pour fournir des secours en argent à de pauvres journaliers & demi laboureurs , qui voulant entreprendre des améliorations se trouveroient dans une impuiffance totale d'en faire les avances , & remirent tout le produit de cette soufcription au comité économique de la société qui devoit le distribuer à de bons fujets , qui se trouveroient en pareilles circonstances. Nous acceptames ce nouveau secours d'un cœur vivement pénétré de cette marque de confiance & d'aprobation de la part de nos concitoyens , & nous nous empreffames de la mériter en mettant l'attention la plus scrupuleufe à bien

diriger cette distribution. De pareils bienfaits devoient opérer le bien ; il falloit par conséquent éviter soigneusement qu'en les prodiguant à d'indignes mendiants ils ne servissent de soutien à la fainéantise & à la dissipation , auquel cas ils n'auroient produit que de très grands maux. On invita messieurs les baillifs & les curés à nous indiquer ceux de leurs indigens qui seroient le plus dignes de ces secours , en nous dépeignant leur caractère moral, & la situation de leurs affaires domestiques ; on les pria de nous indiquer en même tems un emploi déterminé du don que l'on offroit ; de nous garantir qu'il ne seroit pas détourné à d'autres usages , & de nous instruire enfin de l'effet qui en résulteroit. Cela nous procura une grande quantité de tableaux moraux pris sur la partie la plus pauvre de notre peuple &

une suite d'observations économiques des plus intéressantes. Nous apprimes à connoître des gens qui, à force de fagacité & de travail, étoient parvenus à rendre de petites pièces de très mauvaise terre si fertiles qu'ils s'étoient trouvés en état non seulement de s'en nourrir eux & leur famille, même pendant les années de cherté sans recourir aux aumônes publiques, mais encore d'améliorer petit à petit leur situation. Deux morceaux de terre qui ne contenoient pas, pris ensemble, dix-huit-mille piés quarrés, & qu'on regardoit comme entièrement stériles, ont été fertilisés sans la ressource d'aucune pièce de bétail, au point de nourrir tout un ménage, de fournir même encore, avec le secours d'un mince travail de manufacture, de quoi mettre quelque chose en réserve & de rendre une belle ame contente & satisfaite.

UN honnête payfan qui avoit été compris dans nos distributions nous fit parvenir en reconnoissance une histoire des plus naïves de sa vie. Trop de légèreté d'esprit l'avoit dans sa jeunesse jetté dans la misère & réduit à chercher fortune au service ; dans ce nouvel état l'amour de la patrie agit si puissamment sur lui qu'il se mit à économiser tellement sur sa solde qu'en peu d'années il se vit en état de revenir chez lui bien vêtu , muni de son congé & d'une petite somme d'argent qu'il employa au payement de ses dettes & à l'acquisition d'une pièce de terre si pierreuse qu'on avoit entièrement négligé de la cultiver. Il en ramassa les cailloux , en fit une cloture autour de son champ , il y porta de la terre & le rendit d'une grande fertilité , qu'il auroit encore augmentée, au moyen de l'engrais liquide, s'il

n'avoit pas manqué de l'argent nécessaire pour se procurer un réservoir à mare, dont nous lui facilitames l'aquisition. L'histoire de sa vie est pleine d'excellentes réflexions sur lui-même, & fournit un tableau moral qui intéresse autant que l'exemple qu'il a donné, dans ses opérations rurales, d'une ardeur extraordinaire pour le travail, inspire d'admiration.

JE ne finirois point, si je voulois vous décrire tous les hommes estimables que nous découvrons tous les jours de cette manière. C'est assez qu'ils nous prouvent que les facultés de l'homme se développent aussi sous les haillons de la pauvreté, & combien il seroit aisé de trouver des gens dignes d'estime, si pour les rechercher on se dépouilloit de toute espèce de prévention.

JE dois vous indiquer encore une voie

~~188~~
Tip 392

dont la société s'est servie pour faire l'épreuve des nouvelles découvertes en agriculture. Elle déterra près de la ville un paysan laborieux qui cultivoit un petit domaine composé de vignes, de prés, de champs & d'un pâturage situé le long d'un bois qui devoit servir à étendre le pâturage. Cet homme n'avoit connu jusqu'alors ni pratiqué autre chose que la routine ordinaire. Il donnoit la plus grande partie de son fumier aux vignes, & l'engrais liquide à un pré attenant la maison, de sorte qu'il lui restoit fort peu d'engrais pour ses champs à bleds. Il nourissoit à grand peine deux piéces de bétail, encore leur faisoit-il manger une partie de ses pailles. La société offrit à ce cultivateur une gratification annuelle, s'il vouloit exploiter son bien conformément aux directions qu'elle lui fourniroit, &

destiner une langue de terre de huit-cent pieds de long sur dix pieds de large , partagée en quatre - vingt carreaux , à des essais auxquels il devoit fournir sa main d'œuvre sans autre rétribution. Le marché qu'on avoit su rendre avantageux pour le payfan fut accepté , & Mr. Schulteis grand connoisseur dans cette partie se chargea de la direction. Il obligea d'abord notre homme à garder toute l'année ses bêtes dans l'étable , il fallut que son fumier fut mis en entier sur ses champs à bled & sur ses prés ; & il ne devoit donner à ses vignes que de la terre tirée d'un pré marécageux , qu'il falloit , avant de l'employer , exposer aux influences de la saison. Ce morceau de pré devoit en même tems être mis en plantation de jonc , dont le produit fourniroit de quoi augmenter sensiblement la meule de fumier.

Le terrain qui seroit de pâturage fut converti en champs , qu'on partagea en six portions, dont il devoit en mettre alternativement toujours deux en tréfle , ce qui lui procureroit assez de fourage pour ses bestiaux pendant tout l'été. Le bois fut totalement affranchi de la pâture. On plaça dans la piece de champ la plus éloignée un réservoir à mare , dans lequel on conduisit l'eau d'une source voisine. On employa les quatre-vingt carreaux , indiqués plus haut , à des essais de culture sur toutes sortes de grains & de fourage , dont on varioit en différentes manières la méthode & les circonstances. Dès la quatrième année le propriétaire fut en état de bien nourrir en toute saison trois pieces de bétail , sa récolte en bled fut doublée , tout son terrain étoit devenu beaucoup plus fertile & plus facile à labourer , les
bois

bois se rétablissent , les vignes n'avoient point souffert de diminution sensible , & en eussent-elles éprouvé , notre homme en étoit bien richement dédommagé par la fertilité de ses autres terres. Les heureux changemens arrivés dans ce petit domaine offrent une preuve bien manifeste des avantages que la suppression de la pâture aporteroit à un pays , lorsqu'on la remplaceroit par des fourages artificiels.

LES carreaux destinés aux essais nous ont appris à connoître de quelles espèces de grains & de fourages il étoit plus avantageux pour notre pays d'introduire la culture. Le tréfle d'Hollande , *trifolium pratense* , l'orge rase , l'*eincorn* & l'*émernicorn* (f) parurent mériter la préférence ,

(f) Ces deux espèces de froment n'étant que peu ou point connues en France, j'ai

& commencent à devenir assez communs. Depuis peu d'années la société possède un domaine en propre qu'elle doit à la munificence des pères de l'état, qui le

été obligé, faute d'une équivalente, de leur conserver la dénomination allemande. L'*ein-corn* pouroit être nommée épautre à un grain. Mr. de Linné le place parmi ses *triticum*, n°. 6, *triticum monococum calyc. sub trifloris, primo aristato, intermedio sterili*. Gaspard Bauhin dans son théâtre de botanique, L. 1, sect. 4, cap. 13, p. 415, le désigne ainsi; *zea brisca dicta, vel monococcus germanica, culmis est & spicis dicocco brevioribus, angustioribus, tenuioribus & depressis; spicis duplici ordine, hordei modo digestis, aristis subasperis armatis; seminibus multo minoribus, singulis utriculis, qui leves caudicantes, & modicè depressi, inclusis à quibus in mola non in area exuuntur Belgis S. Peeters korn, Anglis saint Petercorn. Amat solum tenue &*

lui ont accordé pour y faire également des essais. On en a pris une partie pour un jardin de botanique où fleurissent chaque année plus de deux-mille plantes dont

aridum, quam apud Germanos, cum stercorata tam terram non expetat, locis asperis & montosis longo tempore vomerem non expertis seri consuevit: licet autem Septembri seratur, tardissimè tamen omnium & subindè Septembri demùm mense maturescit. Mr. Tschiffeli est le premier qui l'ait fait connoître en France où l'on commence à le cultiver le long du Rhône, nous n'avons pas pu découvrir sous quelle dénomination.

L'emmencorn ou amelcorn est décrit par le même Bauhin, *ibid.* ch. 14, de la manière suivante: *Zea amylea, seu olyra: herba, calamis, geniculis, magnitudine tritico similis est; spica aristis multis vallata, ut eatenus ad hordeum accedat. Hujus singulæ species, duos*

plusieurs sont des plus rares : mais je laisse à son infatigable & savant directeur, monsieur le docteur Locher, le soin de publier les essais qu'on y fait, ainsi que leur résultat.

AVANT de terminer cette volumi-

granorum ordines, ut zea dicoccos, obtinent. Semen folliculis modo candidis, modo rufis, includitur, & ut zea decorticationem in mola requirit, quibus spoliatum tritici granis simile est. . . Locus multis Germaniæ locis provenit, vere sata, apud quos communiter quinto mense maturatur; Julio, Augusto metitur: apud aliâs nationes, tertio postquam sata fuerit mense colligitur, tanto intervallo fruges alio atque alio solo, procreatæ inter se dislant, ut vel hinc appareat suum cuique tempus in singulis regionibus deputatum fuisse. Germanis, amelcorn, quod ex ea optimum amylum confici soleat: Belgis amelkorn, Anglis umilcorn, starchecorn.

neuse épître , je dois vous faire observer que toutes les différentes opérations de la société que je viens de vous décrire font la suite de ses premières liaisons avec notre Kliyogg ; c'est lui qui nous a proposé le premier ces conférences avec nos payfans ; & c'est la preuve qu'il nous a fournie dans sa personne que les lumières , & le zèle pour le bien n'existoient pas moins dans la classe des cultivateurs que dans les autres classes , qui nous a déterminés à nous livrer à ces heureuses tentatives. Tout ceci ne nous apprendroit-il pas une importante vérité ? savoir que les vertus qui s'exercent dans la tranquillité de la vie privée peuvent étendre insensiblement leurs influences sur toute la société humaine , de même qu'un seul gland devenu chêne répand à son tour sur le terrain qui l'environne des fruits

qui germent en de nouveaux arbres , lesquels se multiplient de nouveau jusqu'à ce qu'une forêt majestueuse ait couvert toute une contrée. Puiffe de la même manière , mon très cher ami , le bel exemple que donne votre vertueux ecclésiastique , à la faveur de votre description si propre à le faire goûter , s'étendre dans tout l'univers & faire germer parmi le peuple des mœurs qui élèvent l'humanité (g) au plus haut point de perfection dont elle est susceptible ! Puiffe une

(g) Les papiers publics annoncent depuis quelques années assez fréquemment des traits de ce genre qui sont bien satisfaisans pour les amis de l'humanité. Le journal encyclopédique, 1775, t. I, p. 150, fait mention de Mr. Colombel curé de S. Denis, sur Sarton, qui accorde tous les ans aux cultivateurs de sa paroisse des prix de toute espèce,

heureuse prospérité bénir à la fois le fondateur de ce bonheur & le chantre qui

qui sont distribués au jugement de la société d'agriculture d'Alençon.

La gazette de Berne du 23 Septembre 1772 rapporte que Mr. de la Peirière, ancien mousquetaire, a célébré le jour de la S. Louis de la même année, pour la septième fois, la fête que voici; on n'y admet que ceux qui se sont distingués par leurs travaux & leurs succès. Ils y paroissent armés chacun d'un pique-bœuf garni de fleurs & de rubans. Le matin, la compagnie rangée sur quatre files & précédée de musiciens, va saluer l'instituteur de la fête. On l'accompagne à l'église pour y assister à l'office divin; au retour, on va déjeuner chez lui. Il se tient ensuite un tribunal auquel il préside, pour décider qui sont ceux qui pendant cette année ont tiré le meilleur parti de leur ter-

l'a préconisé ! Quant à moi , je les bénis d'avance du fond de mon cœur.

rain, & ils se mettent à la place d'honneur pendant le diner qu'on leur fait servir aussi splendidement que les circonstances le permettent. Le reste de la journée se passe en conférences sur les procédés de l'agriculture, & en danses au son des instrumens. Mr. de la Peirière est parvenu, en honorant ainsi le plus utile de tous les arts, à rendre la paroisse de Cépede, duché d'Aiguillon, la mieux cultivée de toutes celles du pays.



LETTRE V, ET DERNIERE.

A Mr. l'abbé SIGISMOND, comte de Hochemwart, président du collège du Nord, à Lintz.

Du 4 Octobre 1774.

JE fais avec joie l'occasion d'offrir à votre révérence un témoignage public de ma gratitude. En lisant la description de la conduite morale & économique d'un paysan philosophe, que Mr. de Sonnenfels a fait connoître dans Vienne d'une manière si flatteuse pour moi, en le faisant imprimer à la suite de ses maximes de police, commerce & finances, que le comte Strafold soutint publiquement sous sa présidence en 1768; vous avez cru, monsieur, reconnoître dans l'au-

nous , à plaindre ceux que nous croyons dans l'erreur , & à justifier nos sentimens particuliers en matière de doctrine par des actions qui annoncent une religion féconde en moyens de devenir vertueux , une religion où tout porte à la charité , aux bonnes mœurs , à l'humanité. Vos procédés , mon respectable ami , m'ont convaincu de ces vérités , & vous ont captivé mon cœur. C'est aussi ce qui m'engage à m'adresser à un homme tel que vous , pour lui communiquer les réflexions que m'ont arrachées certains préjugés dominans , qui , s'ils ne hâtent la ruine totale de la partie du globe que nous habitons , la menacent au moins des plus grandes calamités. Ce n'est qu'à des hommes de votre mérite , & qui ont autant d'influence sur l'éducation des plus grands seigneurs , qu'il est permis d'espérer de

parvenir peut-être à amener une façon de penser plus salutaire, & à déraciner peu à peu d'aussi funestes préjugés. La chose est d'autant plus probable que vous vivez sous un maître qui paroît avoir formé le projet sublime de multiplier insensiblement sa puissance, en augmentant la population de ses nombreuses provinces, & le bien-être de ses peuples.

L'AGRICULTURE est l'unique source de la vraie & durable félicité d'un état. C'est par elle que se préparent & se recueillent pour l'utilité du genre humain les trésors de la nature; qu'ils soient employés à notre nourriture ou à tout autre usage; car tous nos besoins exigent la main laborieuse du cultivateur. Elle fournit les matières premières à tous les arts & à tous les métiers, & la subsistance à tous ceux qui les exercent. C'est d'après

elle que l'on peut proprement évaluer les richesses d'un pays , & c'est de l'activité qui vivifie ses travaux , c'est enfin de sa prospérité que naît la vraie population. Le nombre des hommes s'augmente sur un espace de terre en proportion de la nourriture que ce terrain leur fournit. N'enlevez point au laboureur les fruits qu'il a fait produire à ses champs ; laissez-les être la récompense de son labeur , il sera sain , joyeux & robuste , il engendrera des enfans vigoureux qu'il envisagera comme une véritable bénédiction , parce que l'augmentation des bras propres au travail entraîne nécessairement l'accroissement des richesses qu'on arrache à la terre. Tant que vous éloignerez de lui la misère , le paysan désirera l'accroissement de sa famille , tous ses enfans subiront à leur tour la douce loi du maria-

ge , & la population ira toujours en augmentant , jusqu'à ce qu'elle se trouve en équilibre avec le plus grand produit possible de l'agriculture , c'est-à-dire jusqu'à ce qu'il y ait autant de peuple que la terre la plus soigneusement cultivée en peut nourrir. Ce n'est que dans ce période d'accroissement que vous serez forcé de chercher d'autres contrées qui ne soient point encore parvenues à ce degré de population & de fertilité , ou de vous procurer , par la fabrication , des salaires qui vous mettent en état de tirer les moyens de subsistance qui vous manquent , des lieux où il reste encore du superflu.

L'ON peut se convaincre par les listes des naissances & des morts que telle est en effet la marche de la nature ; ces listes nous montrent que les villages fournissent constamment un excédent très sen-

fible dans les naissances, lorsque cette marche n'est point interrompue par la guerre, la peste, ou la suite de l'oppression. Süßmilch a observé que dans la marche de Brandebourg, il y avoit eu, année commune, depuis 1698 jusqu'en 1712, seize & même dix-sept naissances contre dix morts, ce qui avoit dû doubler la population dans l'espace de quarante ans. Dans notre canton, on a compté, depuis 1651 jusqu'en 1700, quinze naissances contre dix morts, ce qui a doublé le nombre des habitans dans ce même espace de tems. Une pareille population est d'autant plus précieuse qu'elle ne produit que des hommes sains, vigoureux, & qui aiment leur patrie. En effet quel homme peut être plus attaché à sa terre natale, que le cultivateur qui voit en elle l'objet de ses soins, la source de ses richesses

chesses & de tout son bonheur ? Ainsi l'agriculture peuple un pays d'une espèce d'hommes robustes & courageux plus propre qu'aucune autre , & en même tems plus intéressée à défendre la patrie contre ses ennemis.

L'HISTOIRE nous fournit à cet égard les exemples les plus frapans. Rome ne cessa d'augmenter en grandeur & en puissance , tant que les mêmes bras qui combattoient pour elle cultivèrent le bled dont elle se nourissoit (*h*), que l'a-

(*h*) “ Le peuple Romain étoit partagé
 „ dans les premiers tems en tribus urbaines
 „ & en tribus rustiques : de ce partage il
 „ résulta un effet qui mérite d'être observé ;
 „ parce qu'il n'y en a point d'autre exem-
 „ ple , & que Rome lui dut à la fois la con-
 „ servation de ses mœurs & l'accroissement

grandissement de ses champs fut pour elle le butin le plus séduisant , & qu'elle

» de son empire. On croiroit que les tribus
 » urbaines s'arrogèrent bien-tôt la puissance
 » & les honneurs , & ne tardèrent pas d'a-
 » vilir les tribus rustiques. Ce fut tout le
 » contraire. On connoit le gout des pre-
 » miers Romains pour la vie champêtre. Ce
 » gout leur venoit du sage instituteur qui
 » unit à la liberté les travaux rustiques &
 » militaires , & relégua pour ainsi dire à
 » la ville les arts , les métiers , l'intrigue ,
 » la fortune & l'esclavage. Ainsi tout ce
 » que Rome avoit d'illustre vivant aux champs
 » & cultivant les terres , on s'accoutuma
 » à ne chercher que là les soutiens de la
 » république. Cet état , étant celui des plus
 » dignes patriciens , fut honoré de tout le
 » monde : la vie simple & laborieuse des
 » villageois fut préférée à la vie oisive &
 » lâche des bourgeois de Rome. Ce n'est

eut enfin la sage politique de recevoir les

„ pas sans raison, disoit Varron, que nos
 „ magnanimes ancêtres établirent au village
 „ la pépinière de ces robustes & vaillans
 „ hommes qui les défendirent en tems de
 „ guerre & les nourrissoient en tems de paix.
 „ Pline dit que les tribus des champs étoient
 „ honorées à cause des hommes qui les com-
 „ posoient; au lieu qu'on transféroit par
 „ ignominie dans celles de la ville les lâ-
 „ ches qu'on vouloit avilir. Le sabin Ap-
 „ pius Claudius étant venu s'établir à Rome,
 „ y fut comblé d'honneur & inscrit dans
 „ une tribu rustique, qui prit dans la suite
 „ le nom de sa famille. Enfin les affranchis
 „ entroient dans les tribus urbaines, jamais
 „ dans les rurales, il n'y a pas durant toute
 „ la république un seul exemple d'aucun de
 „ ces affranchis parvenu à la magistrature,
 „ quoique devenu citoyen. Voyez le *Contrat*
 „ *social.*

peuples vaincus au nombre de ses citoyens, & d'augmenter par - là ses forces & son territoire. Nos ancêtres combattirent comme des lions pour la conservation d'un pays pauvre que des bras nerveux pouvoient seuls cultiver; mais ils tirèrent de cette position même des forces que la supériorité du nombre & tout l'art de la guerre ne purent jamais réduire. Cependant l'on continue à opprimer & à mépriser & l'agriculture & le paysan qui doit l'exercer; on l'accable de durs impôts, qui le frustrent de presque tout le fruit de ses travaux, & lui laissent à peine sa nourriture pour salaire.

ON invente journellement de nouveaux titres pour arracher à l'infortuné cultivateur le produit de ses peines, on en vient au point de ne plus lui laisser seulement le nécessaire, & de le réduire, comme

Tantale , à souffrir la faim au milieu des alimens qu'il travaille journellement à tirer de la terre. Ce n'est pas tout encore , on a poussé le délire & la contradiction jusqu'à exiger que , dans le tems qu'on lui demande chaque jour d'avantage , il abandonne son travail & perde un tems toujours précieux à de rudes corvées. Il faut qu'il quitte sa charue pour aller travailler à des chauffées , à l'édification des palais somptueux de ses inflexibles maîtres , pour transporter d'un lieu dans un autre les funestes apareils de la guerre , ou pour fournir des attelages aux barbares ministres des exactions dont il est la victime. Et qui pourra faire l'énumération de tous les moyens que la violence emploie pour distraire le payfan de ses travaux rustiques ? De pareils procédés lui rendent sa vocation amère ; il perd le gout

du travail ; il est toujours prêt à maudire son existence & finit par s'expatrier (i). Au lieu de songer aux moyens de lui adoucir la vie , au lieu de l'encourager à des travaux aussi indispensables que les siens le sont à la société , on met tout en usage pour avilir son état , pour enlever à l'agriculture les bras qui lui sont si nécessaires ; on employe toutes les subtilités de l'éloquence pour engager le cultiva-

(i) Il est bien doux pour tout François qui lira ce tableau , malheureusement trop vrai dans de certains pays , de n'y point reconnoître sa patrie , & de favoir au contraire que l'administration est fortement occupée de l'abolition totale des corvées , abolition dont Mr. Turgot avoit si heureusement donné l'exemple dans son intendance de Limoges , avant que le génie tutelaire de la France l'ait placé dans le poste , dont ses lumières ,

teur à délaisser son champ pour embrasser une profession qui lui offre plus de commodités, une subsistance plus assurée, plus d'honneur, plus d'abri contre l'oppression. C'est ce qui arrive sur-tout dans les enrolemens militaires; c'est encore ce qu'opère la fureur indiscrete d'ériger partout des manufactures à l'envi les unes

ses vertus, son zèle pour le bien, son amour pour l'humanité le rendoient si digne.

L'obligation à laquelle on réduit les malheureux payfans d'une grande partie de l'empire de garder jour & nuit leurs champs pour les garantir des dévastations des bêtes fauves, tant d'autres loix destructives, dignes de la plus profonde barbarie, qu'entraînent la fureur de la chasse & ses droits odieux, font peut-être de tous les maux qu'on leur fait souffrir les plus funestes & les moins conséquens.

des autres , & plus encore que tout le reste , les progrès effrayans du luxe qui *stipendie* une armée de fainéans. Toutes ces choses diminuent journellement le nombre des bras employés à la terre , & augmente la multitude de ces hommes oisifs qui doivent être nouris par le petit nombre de cultivateurs qui restent encore dans les campagnes.

LE premier moyen usité pour arracher des bras à l'agriculture , ce sont ces énormes armées qu'on tient sur pied , même pendant la paix. Elles se sont accrues de nos jours à un point qui passe toute proportion. Ci-devant la puissance militaire étoit destinée à protéger un pays contre les attaques du dehors , tandis qu'elle assuroit au-dedans à l'agriculture & aux arts la paix & la tranquillité qui seules peuvent les faire fleurir , & maintenir la prospé-

rité de l'état. L'entretien des troupes destinées à remplir ce but n'exigeoit qu'une foible portion du superflu, qui naissoit à l'ombre de la puissance tutélaire, & tout homme, à moins d'avoir les sentimens les plus vils, payoit avec joie cette petite partie de son superflu au guerrier qui lui affuroit la jouissance du tout. Mais de nos jours, les armées sont devenues l'objet principal de l'administration, le prince évalue sa grandeur sur le nombre de ses régimens. Ce sont eux, qui, suivant le préjugé favori, forment le corps de l'état, & le reste de ses habitans n'y est considéré que comme un attirail dont on ne sauroit rigoureusement se passer, parce qu'enfin il faut à l'armée du pain & des habits. On ne s'embarasse pas, à la vérité, si le nombre de ces êtres subalternes augmente ou diminue, tant que

L'argent & les vivres ne manquent point au soldat. Vient-on à s'apercevoir enfin d'un vuide très sensible dans la population ? on tâche de le remplir en attirant de nouveaux colons, ou en établissant des maisons d'enfans trouvés. Cependant ce n'est là qu'une population illusoire, où les états qui fournissent les émigrans perdent beaucoup plus que celui qui les reçoit n'y gagne ; elle ne sauroit d'ailleurs avoir aucune consistance aussi long-tems qu'on laisse subsister les causes de son dépérissement, & qu'on néglige les vrais & seuls moyens de la rétablir, qui consistent à faire régner l'aifance & les bonnes mœurs dans les campagnes ; car une heureuse fécondité se répandra toujours sur les mariages chastes & les ménages aifés.

LA maladie dont nous nous plaignons

est devenue si générale , que ce ne sont pas seulement les souverains des états dont la vaste étendue les oblige à se tenir en garde contre les ennemis du dehors , à l'aide d'une puissance militaire , qui sont tombés dans l'excès à cet égard. De petits princes , des états très médiocres , dont les régimens ne peuvent protéger en rien leur foible territoire , ni l'empêcher de devenir en tems de guerre la proie du premier occupant , entretiennent cependant des troupes dans la même disproportion. Il s'est formé un nouveau genre de luxe d'avoir sur pied des soldats , comme il est de la dignité d'un gentilhomme de nourrir une meute. Voilà ce qui a rendu les enrôlemens tellement difficiles , qu'il n'est pas de moyen qu'on n'emploie pour engager les fils de bourgeois & de payfans à renoncer à leur genre

de vie. L'état de soldat leur est représenté comme le seul où l'on peut acquérir de l'honneur, le seul où un homme puisse jouir de quelque considération; l'état de cultivateur au contraire leur est dépeint comme l'état le plus misérable & ravalé jusqu'au niveau des animaux destinés au travail. On anime ces discours séducteurs de traits d'éloquence qui le disputent à ceux dont se servoit Demosthène pour enflammer le courage de ses concitoyens contre Philippe. On y ajoute tout ce que la licence & les excès de toute espèce ont de plus attrayant. C'est ainsi qu'on a raffiné sur l'art de rendre au payfan son état méprisable, & de le changer en un ennemi de l'agriculture, qui se fait à la guerre un plaisir barbare de tourmenter le malheureux villageois, de lui enlever & de détruire, le plus souvent sans nécessité, tout ce qu'il possède.

UN zèle mal entendu pour l'établissement des fabriques a fait autant & plus de tort encore à l'agriculture. L'état de splendeur, où de pareils établissemens ont élevé certaines contrées particulières, en attirant un superflu d'argent, a séduit les plus sages politiques au point de leur faire envisager comme le moyen le plus sûr & le plus facile de rendre un pays florissant (k). Ce préjugé est devenu épidémique dans toute l'Europe. Toute ville, quelque petite qu'elle fût, a voulu élever une manufacture dans ses murs; heureuse encore si ce venin ne s'étoit pas répandu jusques dans les villages!

LA quantité de bras que cette funeste

(k) Sulli, le modèle des sages & vertueux politiques, fut en même tems trop éclairé pour se livrer à une pareille illusion.

manie enlève à la terre est innombrable ; & d'ailleurs il en résulte une population des plus nuisibles. Il est si agréable de gagner en joyeuse compagnie & en s'amufant des salaires qui vous mettent en état de vivre avec bien plus de commodités & de mollesse qu'en se livrant aux rudes travaux de la campagne. La fabrication fleurit-elle ? l'argent coule en abondance , on se nourit mieux & plus délicatement , on peut étaler de beaux habits , les cabanes se changent en maisons , les maisons en palais. On jette un regard de mépris & de compassion sur l'état de payfan auquel on a pu se soustraire ; le plus souvent ce font les plus pauvres d'un village qui embrassent les premiers ce genre d'occupation. Le laboureur ne trouve plus de journaliers , & son travail en devient d'autant plus pénible. Ses enfans

commencent à envier l'étalage & la sensualité de l'ouvrier ; d'abord ils veulent seulement employer les journées d'hiver ou les tems pluvieux , où l'on ne va point aux champs , à gagner de quoi se faire un petit pécule. Le père en touche quelque chose & voit augmenter son bien-être. Insensiblement le mal prend le dessus , le travail des champs se néglige , les enfans cherchent mille prétextes pour s'y dérober , enfin ils menacent leur père d'abandonner la maison , & l'obligent à les prendre en pension. C'est ainsi que l'agriculture tombe en décadence & marche vers son entière destruction.

ON voit s'accroître , à la vérité , une espèce de population. La facilité de gagner sa subsistance occasionne bien des mariages précoces & inconsidérés qui souvent deviennent très féconds. Mais ce

n'est que le nombre des consommateurs qui augmente, tandis que la classe productive diminue de jour en jour. Ajoutez que dans un genre de vie aussi sédentaire, le sang se corrompt, les corps s'énervent, les maladies se multiplient, en même tems que les mœurs deviennent plus vicieuses. On n'a plus qu'un peuple débile, mal sain, dérégé, qui n'a conservé ni vigueur, ni courage, pour des travaux un peu rudes, bien loin d'en avoir pour la défense de la patrie. Une pareille population ne pouvant point fournir au prince une bonne espèce de soldats, les enrôlemens pèsent encore davantage sur la classe des cultivateurs; & de cette façon la fabrication foule encore plus l'agriculture que les armées énormes qui sont toujours sur pied.

ON m'objectera sans doute que c'est
dans

dans les contrées où les manufactures & le commerce fleurissent le plus qu'on trouve les campagnes les mieux cultivées. On me citera même pour exemple ma propre patrie. Je conviens que par la grande division des terres, occasionnée par l'accroissement de la population que les manufactures ont fait naître, nombre de petites pièces de terre sont cultivées à bras à la façon des jardins, & rapportent beaucoup plus que de grandes pièces cultivées à la charue; que d'ailleurs on augmente la fertilité du sol par des engrais artificiels avec de la chaux, du gyp, des chiffons de laine, des cendres &c., ou par des achats de foin & de paille qu'on va faire dans d'autres contrées; car il semble que la nature elle-même se laisse acheter à prix d'argent.

MAIS en examinant les choses d'un
Tome II. X

peu plus près on trouvera que cette fertilité n'est qu'illusoire ; soit parce qu'elle n'est pas suffisante pour nourrir un aussi grand nombre d'habitans, soit parce qu'elle enlève à d'autres lieux les moyens de se fertiliser eux-mêmes. Si c'est avec les pailles d'un autre endroit que j'amende mon terrain, il faut que l'engrais manque à ce même endroit, & si je nouris mon bétail de fourages achetés, il faut que mon vendeur laisse dépérir le sien ou s'en défasse. Cette fertilité aparente est d'ailleurs si intimément liée avec une grande circulation d'argent que la chute des manufactures fait disparoître toute cette fertilité, & laisse les habitans dans la plus affreuse misère. Cette chute est inévitable, & c'est la fureur universelle d'élever à l'envi des manufactures qui doit certainement l'accélérer. Il se fabrique

une si grande quantité de marchandises , que les matières premières devenant rares haussent de prix , tandis que le nombre des vendeurs s'augmentant sans cesse fait baisser la marchandise fabriquée. Le manufacturier voyant diminuer son gain , veut se dédommager sur ses ouvriers , il diminue leur salaire , peu à peu la misère les gagne , & rien ne peut plus les en tirer , parce qu'ils n'ont plus ni les moyens ni la force de se nourrir par le travail des champs. La marchandise s'accumule dans les magasins du commerçant qui l'a prise à crédit , il ne trouve ni acheteur ni argent , les banqueroutes se manifestent , & cette richesse , dont on faisoit tant de cas , se fond dans les livres de commerce comme la neige à la chaude haleine des vents du midi. Pour lors le pays se trouve dénué d'argent & de pain , parce que ce

beau zèle pour les fabriques a ruiné l'agriculture (1).

IL nous reste encore à examiner une troisième épidémie qui achève la ruine de l'agriculture ; le luxe , dont l'empire est si universel & qui soudoye une armée plus nombreuse peut-être que celle qui est employée au service militaire (m) : ces légions de friseurs , de cuisiniers , de valets de chambre & de laquais dont la plu-

(1) Nous savons de bonne part que dans les cinquante mille ames qui composent la population de la ville de Leyde , où la fabrication est beaucoup déchue de son ancienne splendeur , on peut en compter vingt-mille qui sont dans la misère , & à la charge des trente-mille autres.

(m) Si elle n'est pas plus nombreuse , elle est à coup sûr infiniment plus dispendieuse.

part sont également enlevés à la culture. C'est de toutes les classes la plus nuisible & la plus inutile, ce sont dans la société des cadavres corrompus qui répandent par-tout le funeste poison de l'oïveté & de la débauche; ils dévorent une grande partie des provisions que les sueurs amères du laboureur arrachent à la terre, & ne contribuent en rien à sa défense, dont la classe militaire est au moins chargée. Ils ne font entrer aucun argent de l'étranger dans l'état, ce qui augmenteroit du moins pour un tems son bien-être; ils ne servent précisément qu'à détruire tout ce qu'amassent le travail & l'industrie, & à précipiter la ruine du bonheur apparent que le commerce & les manufactures procurent à une contrée.

ON seroit stupéfait si l'on tiroit la somme totale de tous ces fainéans. Dans ma

ville natale , où il s'en faut infiniment que le luxe soit aussi grand que dans d'autres villes d'une égale opulence , le nombre de ces gens-là n'a pas laissé de s'augmenter extraordinairement depuis un siècle. On comptoit en 1674 sur neuf-mille-dix-huit habitans , quarante-deux valets & sept-cent-cinquante-six servantes , en tout sept-cent-quatre-vingt-dix-huit domestiques : tandis qu'en 1769 , on a trouvé sur neuf-mille-huit-cent-cinquante habitans , trois-cent-quatorze valets & mille-sept-cent-quatre-vingt-quatre servantes ; ainsi le total est de deux-mille-quatre-vingt-dix-huit domestiques ; tous ont été enlevés aux travaux de la campagne , & tous à la réserve d'un très petit nombre font uniquement employés aux ouvrages de la maison , que le père & la mère de famille faisoient ci-devant eux-mêmes.

Il en résulte un triple désavantage ; la culture y perd ses bras , le ménage fait une consommation inutile , & le père & la mère de famille s'habituent à l'oïveté.

M A I S tout cela n'est rien au prix de l'énorme quantité de cette vermine qui pullule dans les grandes villes , des milliers de valets ne sont entretenus que pour figurer dans les antichambres , & pour décorer le derrière d'un carosse , que des figures bien sculptées orneroit beaucoup mieux. Ce travail procureroit au moins du pain à un artiste & feroit admirer son génie , tandis que chacun de ces parasites fait souffrir la faim à quelques laborieux cultivateurs , & livre au mépris du sage l'extravagance des mœurs dominantes. Je n'ai jamais pu voir sans amertume ces oïfifs fastueux entourés de ces troupes de valets. Ce sont pour l'or-

dinaire de beaux hommes , bien faits , de bonne mine , qui souvent annoncent une belle ame , que l'on choisit. Je me rapelle d'avoir un jour aperçu dans la chambre d'un jeune seigneur les œuvres de Pope ; mais ayant voulu lui faire compliment sur la bonté de son gout , il me répondit , en rougissant , que c'étoit son laquais qui s'amusoit à de pareilles lectures. Ainsi l'on prodigue à ces emplois abjects des hommes qui , soit par les facultés de leur ame , soit par celles de leur corps , auroient pu rendre d'importans services à la société. Et ces êtres sont réduits à soumettre l'usage de ces mêmes facultés aux caprices , au moindre signe , au plus petit geste d'un insensé , à lui épargner la plus légère fatigue , & à nourrir sa paresse & son oisiveté. L'homme ainsi dégradé ne me paroît plus qu'un misérable singe.

Cependant ces sîges si vils à mes yeux osent encore avoir de l'orgueil & jettent un regard dédaigneux sur des êtres qui ont conservé leur noblesse & leur raison, ils ont le front d'insulter à la pénible activité de l'artisan & du cultivateur. Mais détournons nos regards d'un spectacle également odieux & avilissant pour l'humanité. □

JE pourois citer encore d'autres abus qui produisent des effets semblables. La navigation enlève encore bien du monde à nos campagnes ; mais je passe là-dessus parce qu'elle répare peut-être ce dommage en nous amenant les productions des autres parties du globe. Que d'habitans débauchés à notre Europe pour aller peupler un autre hémisphère ! & ces colonies sont devenues d'une telle importance pour certains états , que bien-tôt

la mère patrie pourra paroître elle-même une colonie dépendante de ses filles ; qui fait même combien il faut encore de tems pour que les relations se changent au point que ce soit la métropole qui reçoive la loi des colonies ? uniquement à cause que ces dernières ont en abondance tout ce qui est nécessaire à la vie , & ne tirent de la métropole que les choses dont on peut se passer & qui ne servent qu'au faste & à la sensualité , tandis que celle-ci se voit souvent réduite à recourir à celles-là pour se garantir de la famine. Ainsi nous ne nous arrêterons pas non plus sur cet objet.

N O U S avons éprouvé combien il est heureux qu'à la suite des abus , dont j'ai parlé plus haut , on ait des colonies qui puissent dans la nécessité nourrir leurs mères patries de leurs productions , & com-

ment la bonne Providence fait faire servir à la conservation de son ouvrage jusqu'aux folles erreurs qui entraînent les créatures & semblent tendre à leur destruction. La sage prévoyance des hommes oseroit-elle en effet s'attribuer l'honneur de cette heureuse ressource ? Ce qu'il y a de bien certain, c'est qu'à la fondation des colonies il n'est venu dans l'esprit d'aucun de leurs fondateurs de chercher des pays où l'on pût recueillir du pain. On vouloit de l'or, ou des épiceries ou du sucre, ou des matières brutes pour les manufactures, en un mot de quoi se faire riche ; mais la Providence a su y faire trouver ce qu'on n'y cherchoit point, un grenier d'abondance pour notre Europe dont les fausses maximes préparoient la ruine.

LES suites des abus que nous venons

de décrire ne fauroient manquer de devenir très funestes. Comme la classe productrice diminue sans cesse & que celle des consommateurs augmente à proportion , il faut que les denrées deviennent plus rares & haussent de prix. Il en restera toujours moins en réserve , & chaque fois que l'année sera mauvaise , qu'elle ne le sera même qu'un peu , ou qu'il surviendra une guerre , la disette se fera sentir , & une multitude d'hommes risquera de mourir de faim. L'on verra la population diminuer , même dans les villages , qui dans le cours naturel des choses devoient toujours fournir un superflu d'hommes aux besoins de l'état. L'on en verra même plusieurs se changer peu à peu en déserts. Les habitans des petites villes se jetteront dans les grandes , & l'œil du politique , accoutumé à ne faire

ses observations que dans ces mêmes grandes villes, s'éblouira de cette aparente population ; finalement la faim & la misère viendront comme un ulcère rongeur s'attacher de même à celles-ci, & en consumer les habitans. Le pain & la subsistance viendront à manquer au soldat. Des armées mal entretenues, tourmentées par la faim, apprendront à mépriser la discipline, à se révolter contre leur chef, & l'on verra se renouveler ces horribles scènes qui dans le renversement de l'empire romain ont devasté l'univers & fait naître une barbarie générale.

Nous voyons dans le lointain ces tristes effets du despotisme & du luxe s'approcher de nous. L'histoire ne nous fournit point d'exemple d'une cherté pareille à celle qui depuis 1770 a manqué de détruire une grande partie de l'Europe. Ce-

pendant toute l'Europe jouissoit de la paix depuis plusieurs années consécutives, & l'on ne s'étoit point aperçu qu'une stérilité extraordinaire eut précédé cette cherté. Le grain augmenta de prix d'année en année, personne n'imagina que cette augmentation étoit une suite naturelle de la disette; on aima mieux en attribuer la cause au monopole & aux gains usuraires dont la science est si répandue de nos jours. On oposa de très beaux réglemens de police au monopole, ces réglemens n'eurent que des succès apparens, car le génie monopoleur ne restoit point oisif. Quoiqu'il en soit, la calamité monta tout-à-coup au plus haut période, & cela plus particulièrement dans les pays qui jouissoient ordinairement de la plus grande abondance, & qui par trop de confiance en la fertilité

de leur terroir n'avoient point formé de magasin pour les tems de nécessité (n). Chacun perdit la tête en voyant l'abîme ouvert sous ses pas, & personne ne fut s'aider. Comme l'infortuné qui vient de faire naufrage s'accroche à la moindre branche qu'il trouve sous sa main, & l'entraîne avec lui dans les flots qui l'engloutissent; de même les hommes d'état faifirent les moyens les plus pernicioeux. Ils défendirent l'exportation & se coupèrent par-là la ressource de l'importation en arrêtant tout court le commerce des

(n) En 1770, le sac de bled du poids de deux-cent livres ne coutoit en Saxe que six francs, argent de France, tandis qu'il se payoit pour lors déjà trente-six francs à Basse, & en 1773 le même poids coutoit en Saxe cinquante-six francs.

grains. Les membres d'un même corps d'état se portèrent les uns à l'égard des autres à ces violentes extrémités, aussi inutiles que cruelles. Allemands contre Allemands, Souabes contre Souabes, Suiffes contre Suiffes, & le mal n'en devint que plus pressant.

IL ne restoit plus d'autres expédiens que de faire venir des grains des contrées les plus éloignées. Les ports de France & d'Italie devinrent les greniers de la partie méridionale de l'Allemagne jusques très près de sa moitié septentrionale. Sans cette ressource il ne seroit pas resté dans bien des endroits de quoi fournir aux semailles. Néanmoins les frais de transport quadruplèrent le prix de la denrée, & privèrent le pays de sommes immenses; encore ne pouvoit-on pas, faute de voitures, obtenir autant de grains que
le

le besoin en exigeoit ; des milliers de personnes commencèrent à languir & à être consumées par la faim ; un grand nombre de celles qui lui avoient échappé furent enlevées par des fièvres putrides , suite de la corruption du sang.

LA calamité seroit devenue bien plus terrible encore , & n'auroit pas manqué de dévaster entièrement certaines contrées , si la Providence n'eut daigné avoir pitié de ses créatures , & n'eut préparé sous main par une autre playe qui n'étoit qu'apparente un remède à la playe actuelle. C'est ce qui arriva par la chute du commerce qui précéda directement & accompagna ces années de calamité. Des milliers d'ouvriers qui vivoient du commerce & des manufactures avoient appris à ménager le pain. Forcés de se contenter de la moitié de leur nourriture accoutu-

mée , le besoin leur en avoit fait connoître une aussi salutaire que peu dispendieuse dans la pomme de terre. Si dans ces tems déplorables , où la disette du pain se fit si vivement sentir , les salaires des manufactures avoient été aussi riches qu'ils l'étoient quelques années auparavant & qu'ils le sont redevenus bien-tôt après , chacun auroit acheté du pain en suffisance pour son argent , tant qu'il s'en seroit trouvé ; & rien ne restreignant la consommation , tout ce qui restoit encore en réserve auroit été si vite épuisé que le mal seroit devenu sans remède.

POURIEZ-VOUS , mon respectable ami , assigner d'autres causes à cette horrible cherté que celles que je viens de tirer de l'état de nos mœurs qui ne cessent d'enlever par-tout tant de bras à l'agriculture ? Vous m'objecterez peut-être que

dans ce moment l'Allemagne a de nouveau du pain en abondance. Je ne l'ignore point, mais Dieu fait combien cela durera. Je crois entrevoir la source de cette abondance; mais je vois bien aussi qu'elle ne sauroit être permanente, tant que la racine du mal subiltera. La calamité n'a point pesé sur le cultivateur, ses playes ne sont tombées que sur les autres classes. Lorsque ses ravages eurent cessé, la classe nouricière n'avoit point diminué, tandis que le nombre des consommateurs avoit été considérablement réduit (o). Ainsi la classe productrice

(o) Lorsque de pareilles calamités se font sentir dans une contrée, il y meurt dans une année trois & quatre fois plus de monde que dans les années ordinaires, tandis que les mariages, & par conséquent les naissan-

& la classe consommatrice se retrouvoient dans une proportion plus avantageuse. C'est de quoi l'on peut se convaincre en comparant les listes des morts & des naif-

ces diminuent dans la même proportion. Qu'on juge de-là des progrès que peuvent faire dans une certaine étendue de pays les causes toujours subsistantes de la dépopulation. On a vu plus haut que dans le canton de Basle, pendant la cherté de 1771, quoique la mortalité n'y ait point été bien sensible, les mariages, dont la totalité se soutenoit dans les années précédentes à passé deux-cent, s'y sont réduits tout à coup dans cette même année à soixante - & - dix. L'aifance a-t-elle reparu ? l'on s'est marié autant & plus qu'au paravant. Je ne fais si je me trompe, mais il me semble que, dans tout ce qui a rapport à la science politique, des faits bien constatés convainquent bien mieux que les plus beaux raisonnemens.

fances. D'ailleurs la difette avoit fait sentir d'une manière si frappante tout l'prix de l'agriculture qu'on s'enflamma de toutes parts d'enthousiasme pour elle. Tous apprirent à planter. On partagea les pâturages communs, on arracha les épines & les brouffailles, on cultiva tous les terrains abandonnés, rien ne fut négligé pour se procurer plus de subsistance. On s'attacha sur-tout avec un zèle universel à la culture bénite des pommes de terre. Tout cela devoit bien pour cette fois nous ramener l'abondance. Mais nous voyons déjà ce beau zèle pour l'agriculture se refroidir, les pommes de terre perdre de leur considération & retomber dans leur ancien mépris. A peine daigne-t-on les planter pour l'engrais des bestiaux. Le commerce relevé redonne de bons salaires qui bannissent la parcimonie, & les

manufactures qui veulent ravoïr les bras qu'elles ont perdus se jetteront de nouveau sur la classe cultivatrice & diminueront ses bras producteurs. Ajoutez que l'Italie, qui nourissoit en grande partie l'Allemagne & la Suisse, gémit actuellement des mêmes maux & attire à elle notre superflu. Enfin nous nous retrouvons dans le même péril où nous étions dans les années qui ont précédé les commencemens de la cherté.

ON me prendra peut-être pour un atrabilaire qui ne voit les objets qu'en noir ; & l'on aura le plus grand tort. J'avois envisagé toutes ces choses du même œil avant les années de calamités, dans les jours les plus rians. L'introduction du Socrate rustique en fait foi. Mais rien ne prouve plus fortement la vérité de ce que j'avance que ce zèle universel pour

l'encouragement de l'agriculture. D'où vient cet empressement général avec lequel tant de savans & de demi-savans s'occupent de l'économie rustique ? D'où vient que depuis quelques années il n'est aucune matière sur laquelle on ait autant écrit ; qu'il n'y a guères de petites villes, & même de bourgs, où il ne se soit formé des sociétés économiques, qu'il n'est point de gouvernement qui ne s'en occupe ; qu'on propose en tous lieux des prix à ceux qui imagineront des procédés de culture plus avantageux, qui découvriront de nouveaux engrais ; & pour la pratique à ceux qui se distingueront par leur habileté & leur diligence dans le travail ; que l'on a publié des édits pour supprimer les pâturages communs & pour affranchir les terres de la servitude du *parcours* & de l'affolement ? D'où vient que tous les

états de l'Europe sont animés du même zèle sur tous ces objets ? D'où vient tout cela, si ce n'est de la conviction universelle que les choses ne sont pas comme elles devraient être, & de l'indispensable nécessité de les y mettre ? Mais pourquoi arrive-t-il que les effets répondent si mal à toutes ces belles dispositions, & que tant de sagesse soit prodiguée en vain ? D'après tout ce qui s'est fait en faveur de l'agriculture, on devoit se promettre le retour de l'âge d'or, les récoltes devoient être doublées, les denrées baisser au-dessous de leur prix (*p*), on devoit voir régner une abondance universelle. Ce-

(*p*) Ce n'est pas-là, selon nous, ce qui seroit le plus à désirer en faveur de l'agriculture qui ne sauroit se soutenir sur un pied brillant, ni maintenir un pays dans une

pendant une triste expérience nous fait voir le contraire. C'est dans le fort de toutes ces opérations qu'est survenue cette effroyable famine, sans qu'on ait su d'où elle provenoit, parce qu'on n'est point allé aux véritables sources. Donnez à l'agriculture, en place de livres, des bras; & vous la verrez fleurir sans autre instruction.

NOUS avons découvert une maladie extrêmement dangereuse; il est juste de songer aux remèdes. Imitons pour cet effet le sage médecin qui tâche de connoître les causes prochaines du mal, pour établir en conséquence sa méthode cura-

constante abondance, à moins que le bled ne se vende toujours, au moyen d'une libre circulation, à un prix favorable au cultivateur.

tive. Je ne trouve ici d'autre indication pour parvenir à la guérison que d'extirper les énormes abus qui enlèvent tant de bras à l'agriculture. Il faut rendre au cultivateur sa profession agréable, obvier aux fâcheux effets de ces grands & continuels apareils de guerre en pleine paix; renfermer le zèle pour la fabrication dans ses justes bornes, & bannir le luxe empoisonneur.

IL faut avant toute chose rendre au cultivateur son état gracieux. L'on ne sauroit y parvenir qu'en proportionnant tellement l'impôt au produit des terres qu'il reste au payfan laborieux de quoi vivre à l'aise. Il me semble que le meilleur moyen seroit d'établir des taxes, non suivant l'étendue, mais suivant le rapport de la terre, afin que le souverain ressente également le bien de la fertilité & le mal

de la stérilité. De cette manière le payfan trouvera de l'encouragement à se livrer avec ardeur au travail, & le souverain aura intérêt d'exciter l'activité du cultivateur. Il sentira mieux le mal qui résulte tant de la perte que l'agriculture fait de ses bras, que des corvées qui distraient le laboureur de ses occupations. Il tâchera de trouver des expédiens moins dommageables.

IL faut en même tems tâcher de lui inspirer, outre l'estime de son état, le sentiment que tout homme doit avoir de sa dignité naturelle. On lui facilitera en conséquence le développement des facultés de son ame, pour qu'il apprenne à agir par principe & à connoître l'influence de sa profession sur la prospérité publique. Il ne s'agiroit pour cela que d'établir dans les campagnes de bonnes écoles

348 LE SOCRATE RUSTIQUE.

où l'on eut soin d'inculquer aux enfans de payfans, dès leur plus tendre jeunesse, des idées saines de religion & de morale, qui leur aprissent leurs relations avec l'Être suprême & avec les autres hommes. On y joindroit les principes d'une bonne économie rurale adaptée à la position & à la nature du territoire de chaque lieu ; ces principes seroient énoncés sous la forme la plus simple & la plus claire. Il ne faudroit pas négliger sur-tout de leur faire sentir fortement l'utilité du travail tant par rapport au cultivateur lui-même que par rapport à tout le pays ; en un mot il faudroit les instruire de manière qu'ils pussent en toute occasion se former des idées nettes sur tous les objets relatifs à leur profession.

Si par de pareils moyens le payfan parvenoit à s'envisager comme un membre

utile de la société, & à reconnoître en même tems combien il lui importe d'être protégé par la puissance tutélaire, l'on verroit naître naturellement chez lui le contentement de son état, un tendre amour pour sa patrie & un respect filial pour son souverain; on le verroit redoubler d'ardeur pour des travaux où il trouveroit son propre avantage, & les moyens de payer à son prince le tribut de sa reconnaissance pour sa protection si essentielle à leur réussite, protection qui ne fauroit exister qu'autant que le cultivateur fournit les moyens de l'exercer.

LES personnes des autres classes de la société, les nobles, les officiers de justice & de police, les pasteurs, devroient se faire une loi de se conduire sans cesse envers le paysan avec toute la cordialité & l'amitié possible, & de l'inf-

truire par leur exemple à devenir humains & poli. Il faudroit que le gentilhomme imitât l'officier qui appelle ses soldats ses camarades & chercher à leur inspirer des sentimens d'honneur. Je voudrois que pour cet effet il prit quelquefois part à leurs travaux, où qu'au moins il leur fit voir qu'il est en état de leur donner non-seulement des avis sur la culture en général, mais encore de leur en montrer les pratiques les plus recherchées. Et quel encouragement ne seroit-ce pas pour le cultivateur, s'il voyoit quelquefois ces héros libérateurs de l'état (q), ou ces

(q) Quel est l'ami des hommes, quel est sur-tout le bon François qui ne se rapelle avec attendrissement l'anecdote intéressante où son jeune monarque, étant encore dauphin, prit lui-même la charue & traça un

ministres dont la sagesse assure son bonheur, venir dans leurs momens de délassément & de récréation conduire la charrue dans leurs terres & s'y livrer à d'autres exercices champêtres ?

long fillon ; l'empereur a donné en 1769 un semblable exemple si honorable aux cultivateurs, dans le territoire de Poforitz. Le prince de Lichtenstein, pour en conserver la mémoire, a fait ériger sur le lieu même un monument de marbre, chargé de figures symboliques relatives à l'agriculture, avec cette inscription ; *Imp. Cæs. Josepho, Divi Francisci & M. Theresiæ Aug. pro fel Augg. quod is anno MDCCLXIX, mense Aug. die 19, ad excitandam populorum industriam, ducto per totum hoc jugerum aratro, agriculturam humani generis nutricem nobilitavit, communibus ordinum Moraviæ votis, posuit Josephus Venceslaus, princeps à Lichtenstein.* La charrue dont s'est servi S. M. I. dans cette occa-

L'ANCIENNE Rome jouissoit souvent d'un pareil spectacle dans le tems qu'elle posoit les fondemens de sa grandeur. Je trouve dans l'histoire de ma patrie un

sion fut envelopée par respect dans un drap rouge, & elle est conservée par ordre de M M. les représentans de Moravie. *Gaz. de Deux-Ponts*, 1770, n°. 46.

Le prince Ferdinand de Brunswick vit depuis plusieurs années à la campagne dans une espèce de solitude, où l'on nous a dit qu'il s'occupoit de l'agriculture. Il n'y voit que quelques amis choisis, & s'y distingue autant par sa bienfaisance & la pratique de toutes les vertus civiles qu'il se distinguoit par les qualités guerrières à la tête des armées. Il va très rarement à Brunswick, parce que le train de la cour convient difficilement à un sage.

un exemple pareil qui date du 13^{me} siècle, & que je ne puis m'empêcher de rapporter ici tel que notre illustre Bodmer le raconte. Un duc d'Autriche, vraisemblablement un des fils de l'empereur Albert, voyageant à cheval de Rapperschwil à Winterthur, aperçut dans un champ près de Hegnau un homme dont le port & l'habillement annonçoit quelque chose de distingué, qui conduisoit une charue attelée de beaux chevaux menés par un jeune homme d'une très belle figure. Que veut dire ceci, s'écria le jeune duc étonné, a-t-on jamais vû des payfans d'aussi bonne mine & d'un air aussi noble conduire une charue avec un pareil attelage ? Monseigneur, lui dit son gouverneur, l'homme que vous voyez est le baron de Hegnau & l'adolescent est son fils ; ils viendront certainement demain vous faire

leur cour. Effectivement ce gentilhomme & son fils ne manquèrent pas de venir le lendemain, avec cinq chevaux de suite, baiser la main du jeune duc. Quel encouragement pour les cultivateurs, si de pareils exemples devenoient communs !

QUANT aux pasteurs, rien ne prouve mieux combien ils peuvent influer sur la prospérité des campagnes, que l'admirable conduite du sage & vertueux Mr. du Quesnoy, dont j'ai fait mention dans ma lettre à Mr. le baron de Tschoudi. Je pourrais citer plus d'un exemple de ce genre, sans les aller chercher hors de ma patrie, où je rencontre souvent dans nos campagnes des pasteurs qui joignent au zèle le plus fervent pour la religion & les mœurs, l'ardeur la plus active pour les progrès des travaux champêtres. Columella remarquoit, disoit-il, que l'agriculture est in-

timément liée avec la sagesse ; & je puis avancer , d'après ma propre expérience qu'on peut toujours dans les villages conclure avantageusement de l'assiduité & de l'habileté que les habitans apportent à leurs travaux rustiques , en faveur de leur attachement à la religion & aux bonnes mœurs ; parce qu'il est très rare que toutes ces vertus n'habitent pas ensemble. C'est pour de pareils cultivateurs que leur état doit nécessairement devenir de jour en jour plus gracieux ; leurs mœurs ne peuvent que s'adoucir au point de les rapprocher des bergers de Théocrite ou de Gesner ; on pense bien que de pareils payfans ne désireront pas beaucoup de changer de situation.

M A I S un moyen bien plus assuré d'établir cette félicité dans les campagnes seroit que le souverain les vivifiât de tems

en tems par sa présence, qu'il les visitât comme un bon père de famille va voir ses enfans ou ses possessions, & qu'il se fit un plaisir d'exciter l'industrie & la diligence des cultivateurs par des prix ou des récompenses tantôt pécuniaires, tantôt honorifiques. Pourquoi le mérite & la supériorité dans la plus utile de toutes les professions, dans celle qui pourvoit à la subsistance de toutes les autres, seroit-elle moins digne d'être récompensée par des lettres de noblesse & des rubans, que dans les autres états ? Un excellent agriculteur feroit-il d'une utilité moins reconnue qu'un habile guerrier, qu'un bon ministre, qu'un savant, qu'un négociant distingués (r). Il faut

(r) L'ordre de Vasa que vient d'instituer le jeune monarque qui gouverne la Suède

droit néanmoins user des plus grandes précautions pour empêcher que de pareils honneurs n'enlevassent le laboureur à sa profession , ce qui anéantiroit tout

avec tant de sagesse , après l'avoir revivifiée avec tant de gloire , fournit aux autres souverains un exemple qu'ils ne sauroient trop s'empressez d'imiter. Nous avons rapporté , dans la note *rr* du premier volume , ce qui se pratique à la Chine à cet égard ; mais nous avons trouvé depuis , dans un ouvrage bien précieux intitulé , *Voyages d'un philosophe* , des éclaircissimens sur cet objet qui méritent bien d'être placés ici. Tout le monde savoit que le souverain de la Chine ouvre toujours l'année en traçant quelques sillons dans un champ destiné à cette cérémonie ; mais l'on ignoroit assez que la même cérémonie se renouvelle encore au tems des semailles , qu'il y a toujours des laboureurs

l'avantage qu'on pouroit s'en promettre. Il faudroit que la noblesse du cultivateur tirât son lustre de son mérite en tant que cultivateur ; qu'elle nous fut un signe de

présens qui reçoivent des gratifications de l'empereur ; que les principaux mandarins labourent successivement après le maître, se piquant les uns les autres de faire ce travail honorable avec plus de dextérité ; qu'ensuite les vrais laboureurs font aussi voir, en présence du souverain & de sa cour leur adresse & leur promptitude, & en sont récompensés à proportion ; qu'enfin la même cérémonie se pratique le même jour dans toutes les provinces de l'empire par les vicerois assistés de tous les magistrats de leur département, & toujours en présence d'un grand nombre de laboureurs de la province. Mr. Poivre, cet excellent citoyen, qui est le philosophe voyageur, & qui ne raporte rien dans son

l'estime accordée par le souverain , de l'honneur qu'il croit devoir être rendu aux qualités essentielles qui ont donné au cultivateur des droits à cette distinc-

ouvrage qu'il n'ait vu lui-même , s'est trouvé à cette ouverture des terres à Canton , & n'a jamais vu , dit-il , aucune des cérémonies inventées par les hommes , avec autant de plaisir & de satisfaction qu'il en a eue à considérer celle-là. Il confirme aussi ce qui se trouve dans la note que nous venons de citer , & il ajoute que lorsqu'un laboureur a mérité des égards plus distingués que les autres , l'empereur l'appelle à Peking , le fait voyager aux frais de l'empire & avec dignité , le reçoit dans son palais , l'interroge sur ses talens , sur son âge , sur le nombre de ses enfans , sur l'étendue de ses terres , l'accable de bontés , & le renvoie avec un titre honorable & comblé de bienfaits.

tion. Je désirerois fort de voir des gentils hommes pareils à ceux que mon ami Mr. le major F. . . a fait connoître dans la note que vous trouverez à la page 219 du tome premier du Socrate rustique. Une des lettres de Mr. le marquis de Mirabeau qui font partie des additions qu'il a placées à la suite de sa traduction, & d'autres traits rapportés dans ces additions, vous prouveront encore que la noblesse & une noble façon de penser ne font point incompatibles avec l'état de payfan.

L'ON m'objectera peut-être qu'en élevant ainsi la classe des cultivateurs, la défense de l'état en souffrira; parce que le payfan ainsi favorisé ne pourra plus se résoudre à changer son heureux sort pour celui de soldat. Mais je me flatte d'ôter à cette objection toute sa force en traitant des moyens d'obvier aux inconvé-

niens des grandes armées permanentes relativement à l'agriculture.

J E déclare avant tout, que personne n'a plus de considération que moi pour l'état militaire, & rien n'est plus juste, selon moi, que de récompenser le guerrier par des honneurs distingués. De lui dépend la sûreté de tout l'état, & c'est à sa bravoure que le savant, l'artiste & le cultivateur doivent le loisir & la tranquillité si essentielles au succès de leurs entreprises. C'est pour tous les autres habitans du pays que le soldat sacrifie ses forces, son sang, sa vie. Il n'est en effet aucune profession plus propre à anoblir l'ame, il n'en est point qui demande autant de présence & de force d'esprit. Au milieu des plus grands dangers, le guerrier intrépide ne doit penser qu'à son devoir, & ne compter pour rien ses plaisirs.

son bonheur & même son existence. Il doit en faire avec joie le sacrifice dès qu'il s'agit de la sûreté de l'état & de l'affoiblissement de ses ennemis. Mais c'est par cette raison même qu'il ne faudroit destiner à ces nobles fonctions que l'élite des habitans d'un pays & n'exposer le sang & la vie de ces êtres précieux que dans le cas d'une véritable nécessité, que pour la défense de la patrie.

UN souverain paternel devoit employer tous les autres moyens possibles d'écartier de son pays les horreurs de la guerre, avant d'en venir à cette dernière extrémité, & peser si bien les choses que le nombre de ses soldats se soutint toujours dans une telle proportion avec le reste de ses sujets, qu'aucune autre profession n'en souffrit, & que sur toute chose la classe destinée à la reproduction des subsistances

n'en fût point affoiblie. Mais qui pourra déterminer cette proportion ? La république chrétienne , où l'on assigne à chacun des souverains qui la composent le nombre des soldats qu'il doit tenir sur pied , ne fera jamais qu'un rêve chimérique ; & la manie dominante d'entretenir , même pendant la paix , des armées qui passent les bornes de toute proportion , se guérira difficilement , aussi long - tems que les princes ne s'astreindront pas volontairement & d'un commun accord à des loix précises sur un objet aussi salutaire.

— IL ne reste donc qu'à songer aux moyens d'empêcher que ces formidables armées permanentes ne soient aussi funestes qu'elles le sont à l'agriculture. J'en conçois un qui me paroît d'une exécution très facile , il s'agiroit seulement d'associer la

classe militaire à la classe cultivatrice. Le laboureur est plus propre qu'aucun autre au métier de soldat; endurci par les travaux, qui supportera mieux que lui les fatigues de la guerre? Le même bras qui soulève la charue & qui manie le hoyau, apprendra facilement à se servir avec dextérité du sabre & de l'arme à feu, & ce n'est pas d'hommes familiarisés avec le froid, le chaud & toutes les autres intempéries de l'air, que les hôpitaux des armées se remplissent. Ne doutons pas même que le paysan, lorsqu'on lui aura fait envisager dans le soldat son défenseur & celui de ses possessions, ne sente son ame s'élever & se pénétrer de la façon de penser & du noble courage qui caractérisent le vrai guerrier. Je puis en attester l'expérience; on fait que dans ma patrie tout homme est soldat né, & il est à peine

concevable combien l'esprit militaire domine dans nos campagnes. On a bien vite métamorphosé un bon cultivateur en un bon soldat, & je tiens de plusieurs de nos plus anciens officiers dans les services étrangers, qu'ils ont constamment observé, que tout soldat tiré de cette classe vaut toujours comme soldat en proportion de ce qu'il valoit comme payfan. Toutes les fois donc qu'un prince aura beaucoup de cultivateurs laborieux, & sera pénétré de ces sentimens que je voudrois qu'on put leur inspirer, il aura bien-tôt une armée excellente. De cette manière tout ce qu'il fera en faveur du cultivateur & de la culture ne pourra que tourner à l'avantage de sa puissance militaire.

EN admettant donc que la classe militaire tire l'élite de ses membres de la classe cultivatrice, il est de nécessité que celle-là

rende à celle-ci ce qu'elle lui enlève. C'est ce qui arriveroit si le soldat, après avoir servi un certain nombre d'années obtenoit une récompense de ses services qui l'engageât de reprendre l'état de cultivateur. Un jeune payfan embrasseroit avec plaisir l'état de soldat, s'il pouvoit espérer avec le tems la propriété d'un morceau de terre pour sa récompense, ou seulement de pouvoir cultiver son héritage paternel avec quelques exemptions. Le moindre avantage suffiroit pour l'encourager à servir son prince, & combien ne seroit-il pas facile de lui en procurer de toutes les espèces ! Il ne faudroit peut-être pour atteindre mon but que lui donner de certaines préférences, ou le droit exclusif de remplir les emplois honorables de son village. Mais si l'on étoit dans le cas d'éviter que la population n'en souffrit,

faudroit limiter par une loi le nombre des années qu'un jeune payfan pouroit servir, par exemple, six à dix ans (s). De cette manière il reviendrait à son premier état

(s) Jusques ici, & dans ce qui suit, les militaires les plus éclairés ne pourront qu'applaudir aux vues de notre auteur; mais en voulant limiter ainsi par une loi les années de service, il n'a pas songé que les vieux soldats, ceux sur-tout qui ont fait la guerre, sont l'ame d'une armée. Rien de plus sage à cet égard que les réglemens qui existent en France. Au bout de chaque engagement de huit ans, tout soldat a la liberté de reprendre son premier état, ou tel autre à son choix. S'il se rengage, il obtient à chaque engagement une paye plus forte. Lorsqu'il a rempli trois de ses engagements, revêtu d'une marque honorable, il peut aller jouir où il veut de sa paye entière. Pour peu qu'il soit entré jeune au service, il est encore

avec toute sa vigueur, & pouroit rendre encore des services essentiels à la patrie, en cultivant la terre & en travaillant à la propagation de l'espèce.

M A I S afin que le soldat ne perdit pas le gout ni l'habitude des travaux de la culture, & qu'une partie de la reproduction

très en état de fournir son contingent à la population, & tant qu'il fert, la culture n'y perd rien, puisqu'elle a conservé l'homme qui l'auroit remplacé, lequel homme se mariera sans doute au lieu de lui. Il seroit seulement à désirer que le gouvernement pût encore trouver un moyen de fixer davantage les soldats vétérans dans les campagnes, & donnât, à l'exemple des autres puissances qui tiennent continuellement de fortes armées sur pied, plus de facilités aux soldats encore au service, pour se marier.

tion perdue par son changement d'état fût rendue à la masse générale, je voudrois que les jours qu'il ne feroit pas employé au service, on lui fit faire des ouvrages relatifs à l'agriculture. Ne pourroit-on pas assigner à chaque régiment un certain espace de terrain auquel il feroit produire au moins une partie de sa subsistance ? Une pareille occupation feroit pour le soldat un amusement agréable & le détourneroit de la débauche, qui pour l'ordinaire l'énerve bien plus que les fatigues attachées au métier. Nous en voyons la preuve dans la cavalerie. En général les mœurs du cavalier sont beaucoup plus réglées que celles du fantassin, & quoique son service soit bien plus pénible, on le voit beaucoup plus satisfait de son état; parce qu'au moyen des soins qu'exige le pansement de son cheval il est

plus occupé, & que ses occupations sont analogues à celles qu'il a quittées. Le soldat conserveroit bien mieux sa santé, si au lieu d'être renfermé dans son quartier ou dans un cabaret, il pouvoit aller respirer l'air pur de la campagne, il se maintiendrait plus aisément dans toute sa vigueur par un exercice non interrompu que dans cette oisiveté à laquelle il s'adonne généralement tout le tems qui n'est point rempli par le service ou les exercices.

EN suivant ce projet il s'établirait entre le soldat & le payfan une parfaite harmonie. Le militaire verroit dans le cultivateur un père & un prédécesseur récompensé. Un sentiment naturel d'humanité l'engageroit sans peine à ménager le villageois, même à la guerre, autant que la chose seroit possible. On verroit cesser cette barbarie qui porte le soldat à

Se croire bien grand lorsqu'on peut traiter le malheureux villageois comme le plus vil des animaux. Le service militaire nuiroit très foiblement à l'agriculture, qui lui fourniroit la meilleure espèce de guerriers relativement aux forces du corps & de l'ame.

IL est pareillement des moyens de favoriser la fabrication , de manière que sans nuire à l'agriculture elle puisse contribuer essentiellement à la prospérité d'un pays. Je pose d'abord pour principe qu'il ne faut jamais penser à l'établissement d'aucune manufacture, tant qu'il existe du terrain qui ne soit pas cultivé. Dans ce dernier cas , l'emploi d'un homme au travail des champs est infiniment plus profitable que s'il étoit occupé dans une fabrique. Il augmente la seule vraie richesse d'une contrée en étendant sa fertilité , &

il accroît les forces de l'état par une population de la meilleure espèce. Mais lorsque l'agriculture est parvenue à sa plus grande perfection possible, & que le nombre des habitans monte au-delà de ce qu'exige la plus parfaite culture, les manufactures peuvent tenir lieu d'un genre de colonies dont l'état retire un accroissement de puissance, d'autant plus réel que cette espèce de colons reste dans le pays & n'exige aucun de ces moyens ruineux pour les contenir dans la dépendance. La fabrication, en faisant vivre un grand nombre de citoyens, ne peut que favoriser la population. Elle est un aimant qui attire l'or des autres contrées, & augmente par ce signe de la richesse la richesse véritable. Elle fournit de nouveaux encouragemens au cultivateur, qui, par la vente lucrative qu'il fait au fabri-

cant du superflu de ses denrées, est bien plus en état de fournir aux avances qu'exige leur reproduction, & peut se procurer des aïssances qui lui rendent son état plus gracieux ; & comme l'activité des manufactures réveille l'esprit de commerce, il en résulte une exportation générale de tout le superflu d'un pays. Cependant il restera toujours certain que la fabrication devient nuisible, dès qu'elle occupe un plus grand nombre d'ouvriers que le pays même n'en sauroit nourrir. Dès qu'elle passe ce terme, elle met le pays sous la dépendance des autres contrées, situation qui peut souvent devenir bien affligeante. Une triste expérience nous apprend que c'est dans les lieux où le nombre des fabriquans est excessif, que les grandes chertés & la famine se font le plus fréquemment & le plus vivement sentir.

IL faudroit encore établir pour principe de séparer constamment l'agriculture de la fabrication. Leur réunion ne fau-
droit être que funeste, je crois l'avoir démontré plus haut. Il est donc indispensable de renfermer tous les ouvriers des manufactures dans les villes, & le souverain doit veiller avec soin à ce qu'ils ne s'éloignent jamais dans les villages. Ce sont des plantes venimeuses qui font dessécher l'agriculture ; & il n'est point de loi qui puisse obvier aux abus qui résultent de leur union. L'or qu'on voit affluer dans les lieux où les manufactures fleurissent n'éblouit pas moins le juge & le législateur que le cultivateur. En vain l'on voudroit des réglemens pour astreindre le fabricant à ne travailler pour le fabricant pendant les journées d'hiver, & à ce que les travaux ruraux lui laissent li-

L'apas du gain fera toujours plus puissant que la loi, il fera bien vite tomber dans le mépris le travail des champs ; il éteindra le sentiment d'honneur & de dignité que nous voudrions que le cultivateur pût, ainsi qu'il le devrait, attacher à son état. Concluons donc que les manufactures sont faites pour procurer la subsistance des habitans des villes & pour y augmenter la population, tandis que les villages doivent se dévouer uniquement à l'agriculture.

IL me resteroit encore à indiquer les moyens de bannir le luxe, cette peste de l'agriculture qui convertit en fainéans une portion effrayante de l'humanité. Je ne connois d'autre remède à ce mal que l'exemple des souverains. S'ils se faisoient une loi de ne souffrir exactement autour de leur personne que des gens revêtus de

quelque emploi d'une utilité reconnue ; s'ils n'accordoient leur affection qu'à l'application & au mérite, & si leur mépris & leur disgrâce devoient le seul partage de la fainéantise, cette vermine s'anéantiroit bien-tôt d'elle-même. L'exemple du prince agit par gradation d'un étage à l'autre jusques sur le moindre des citoyens. J'ai habité dans ma jeunesse un pays où depuis bien des années la maxime d'épargner aussi soigneusement les hommes que l'argent se trouvoit généralement établie. Le monarque vivoit dans son château avec aussi peu de train & de bruit qu'un simple gentil-homme dans ses terres. On ne voyoit chez lui qu'autant de domestiques qu'il en falloit à la rigueur pour le service du maître. Lorsqu'il se montroit à son peuple dans tout l'éclat de sa dignité, on ne le voyoit point en-

touré d'un nuage de fainéans, mais environné des princes de son sang qui se formoient sur son grand modèle, de ses ministres, de tous ces héros, illustres compagnons de ses grandes actions, dont le souvenir ajoutoit à l'impression de sa majesté, & répandoit dans tous les cœurs l'ardeur de se distinguer aussi par quelque chose d'utile, & de se rendre digne d'un pareil souverain. Le silence & la tranquillité régnoient dans les rues des petites villes : car on y voyoit rarement d'autres personnes que celles que des objets d'utilité faisoient quitter leurs maisons. La foule qu'on apercevoit dans les grandes cités n'étoit composée, à très peu de chose près, que de gens que leur profession ou leurs affaires obligeoient de se rendre d'un quartier à l'autre. Tout fainéant n'en osoit traverser les rues qu'avec la précipi-

tation de la crainte & de la confusion. Des pareilles maximes produisirent d'année en année dans les campagnes un accroissement de population, qu'aucun des états les plus favorisés à cet égard n'ont égalé ; & ce qui rend la chose encore plus extraordinaire, c'est que le prince, entretenoit en même tems une armée très nombreuse ; enfin cette puissance parvint à un point de grandeur qui alluma la jalousie de toutes les autres puissances qui se liguèrent contr'elle ; mais tous leurs efforts réunis ne purent l'ébranler. Avec quel étonnement n'a-t-on pas vu les forces invincibles qui résultèrent de la sage réunion des forces de chacun des individus qui composoient cette puissance !

CES maximes produiront les mêmes effets par-tout où l'on voudra les adopter. Nous vivons d'ailleurs dans un siècle

où l'on peut espérer les plus heureux changemens. La liberté de penser a brisé toutes les entraves, & la raison ose porter son flambeau sur toute sorte d'objets; la religion même & l'administration ne sauroient se soustraire à son examen. Les choses en sont même venues au point que le vrai sage n'envisage pas sans trembler les dangers de l'abus de cette liberté. Mais la vérité saura bien se défendre & devenir à la fin triomphante. Comme par la fermentation le jus de la vigne, trouble dans ses commencemens, se clarifie de lui-même, & se change en une liqueur agréable dont l'usage modéré fortifie le corps & ranime l'esprit, de même la fermentation morale, produite par cette liberté de penser, nouvellement affranchie de sa servitude, finira par produire une philosophie saine & féconde, qui portera

380 LE SOCRATE RUSTIQUE.

la félicité humaine à sa vraie perfection. L'on voit déjà sur la plupart des trônes de l'Europe la philosophie s'y placer à côté du monarque. Vous, mon respectable ami, vous voyez un second Trajan se développer pour les délices de l'humanité. Il a fait des voyages pour observer de ses propres yeux les avantages & les défauts de l'administration de différens états ; quoi de plus propre à aquérir la connoissance la plus lumineuse de la vraie politique. Il parcourt ses propres domaines pour épier les effets de sa manière de gouverner. Il visite le savant dans son cabinet d'étude, dans son auditoire ; l'instituteur de la jeunesse dans sa classe & jusques dans l'école du village ; le négociant dans ses magasins, le laboureur derrière sa charue, & le pauvre dans sa misérable chaumière. Par-tout il se montre

père tendre & soigneux ; l'encouragement au travail , la consolation dans la misère , la protection contre la tyrannie & l'orgueil des oisifs marchent à sa suite (*t*).

(*t*) Le portrait du jeune monarque , dont la sagesse & les vertus annoncent les changemens les plus heureux pour la France , vient se placer tout naturellement ici : mais ce n'est point à des crayons aussi foibles que les nôtres à le tracer ; empruntons une main plus habile , celle d'un des hommes qui ont été le plus à portée d'étudier & de connoître à fond son auguste maître , & qui l'a peint avec un ton de candeur & de vérité qui ne laisse aucun doute sur la plus parfaite ressemblance. Ce beau morceau est sans doute déjà bien connu , mais peut-il être trop lu , ni trop répandu pour la consolation de l'humanité. « Je terminerai
 » mon discours , (dit Mr. l'abbé de Radonvilliers dans son remerciement à l'académie françoise,) par l'hommage que doit l'acadé-

De pareils exemples ne nous permettent-ils pas d'espérer les vraies améliorations, qui faisant disparaître le danger de tant d'abus destructeurs ramèneront la félicité

» mie dans cette première séance à son nou-
 » veau protecteur. Au reste, messieurs, n'at-
 » tendez pas de moi le langage étudié d'un
 » orateur qui employe les couleurs de l'élo-
 » quence; je parlerai le langage simple d'un
 » témoin qui dépose fidèlement ce qu'il a vu.
 » Ayant eu l'honneur d'approcher ce prince
 » pendant long-tems, la vérité que je devois
 » par état lui dire à lui-même, je vous la di-
 » rai avec la même sincérité. La justesse d'es-
 » prit, la droiture du cœur, l'amour du de-
 » voir; telles sont les qualités principales
 » dont le germe s'est montré dans le roi dès
 » son enfance, & que vous voyez se dévelo-
 » per tous les jours depuis son avènement au
 » trône. Il en est d'autres non moins impor-
 » tantes pour sa gloire & notre bonheur, que

'âge d'or ? Je vois comme en songe
heureux événemens , mais ne feront
ternellement qu'un beau songe ? Ce-
dant la Providence veille sur ses

us verrez dans les occasions se développer
alement. Ami de l'ordre , il maintiendra
respect pour la religion , la décence des
eurs , la règle dans toutes les parties de
dminiftration. Ennemi des frivolités , il
daignera un vain luxe , de vaines parus-
s , un vain étalage de discours superflus.
e craignez pas que la louange l'enyvre de
n encens. La louange , dès qu'elle apro-
era de l'adulation , n'arrivera pas aisé-
ent jufqu'à lui. Lorsque les hommages
s au trône ne lui ouvriront pas l'entrée ,
faura la repouffer en l'écoutant avec un
de froideur & peut-être d'indignation.
ordinaire on dit aux rois de se garder
s flatteurs : aujourd'hui il faut dire aux
tteurs de se garder du roi. Cependant

créatures ; & n'est-on pas déjà bienheureux de pouvoir se faire un tableau du bonheur de l'humanité, même en songe ?

» être roi à dix-neuf ans ! Mais rapellez-
» vous, messieurs, que c'est à dix-neuf ans
» précisément que Charles le sage, le restau-
» rateur du royaume, prit en main les rênes
» du gouvernement. Puissent nos neveux,
» après l'expérience d'un long règne, donner
» à Louis XVI le même surnom que nos an-
» cêtres ont donné à Charles V.

F I N.

ADDITION

A D D I T I O N

POUR CE SECOND VOLUME.

CE second volume étoit déjà sous presse, lorsque je trouvai dans le grand ouvrage du célèbre & vertueux *Lavater*, sur la Physiognomique, un morceau concernant *Kliyogg*, qui m'a paru bien digne d'être communiqué à mes lecteurs. Cette intéressante production, qui ne fait que de paroître, porte le titre modeste de *Fragmens Physiognomiques tendans à perfectionner la connoissance de l'homme & à étendre la philanthropie, par Gaspar Lavater. Epigraphe. Dieu créa l'homme à son image: Ce livre est accompagné d'un très grand nombre de figures en taille dou-*

Tome II.

B b

ce, grand in-40. en deux volumes, en allemand (a). La littérature allemande a fourni peu d'ouvrages qui méritassent autant d'être connus en France, par la quantité de choses neuves & bien vues qu'il renferme. On y trouve par-tout l'empreinte

(a) On trouve cet excellent ouvrage chez François Grasset & Comp. à Lausanne en Suisse. Le même ouvrage paroîtra dans peu en France. On peut se pourvoir aussi chez les mêmes Libraires d'une grande quantité de livres en tout genres & facultés, principalement des modernes, soit en Latin, Français, Anglois, Italiens & Espagnols, dont les titres sont inscrits sur leurs catalogues avec les prix. C'est chez eux que l'on trouve la grande partie des ouvrages de Mr. de Haerle & les éditions originales de ceux de Tissot, de même que la Collection complète des Oeuvres de Mr. de Voltaire.

génie , & je suis bien trompé s'il ne fait époque. Puiffe-t-il trouver bien-tôt un homme en état de le traduire! Pour moi, quand même j'en aurois le loisir , je me défie trop de mes forces pour ofer le tenter. Le morceau qu'on va lire est tiré du dix-septième fragment.

„ SI Mr. Hirtzel, dit l'auteur, n'a voit que le seul mérite (& il en a tant de connus & d'inconnus) d'avoir écrit son payfan philosophe , ou plutôt d'avoir saisi cet homme , de nous l'avoir manifesté cet homme si absolument homme , ce mérite seroit déjà très grand. Aussi ne revois-je jamais Kliyogg , sans rendre de nouvelles graces à Mr. Hirtzel de l'avoir ainsi tiré de l'obscurité.

„ IL est peu d'hommes que j'aie examinés aussi rigoureusement , que j'aie observés de tant de côtés , dans autant de

situations différentes , & je puis dire que j'en n'en avoir pas trouvé un , non pas un seul , qui se ressemblât tellement à lui-même dans tous les points , qui fût aussi fermement , aussi certainement , aussi évidemment , aussi purement , aussi incorruptiblement , aussi substantiellement tout par lui-même , avec autant de simplicité , d'une manière aussi complète que rien absolument que ce qu'il est , rien que ce qu'il veut être ; qui fut enfin aussi un homme que dans son espèce que cet homme tout-à-fait incomparable à mes yeux.

„ JE quitte dans ce moment la lecture de la nouvelle édition de sa vie , & n'ai pu m'empêcher de sourire aux endroits où son Xénophon craint de se laisser entraîner par un enthousiasme déplacé , en nous décrivant quelques-unes de ces belles situations dans lesquelles il a vu son

Socrate. Auroit-on besoin d'excuse lorsqu'on s'exprime avec quelque chaleur sur le compte de cet homme ? De tous ceux qui connoissent Kliyogg, il n'est personne qui ose avancer qu'on en ait trop dit sur ce qui le concerne, & qui ne me pardonne non-seulement de croire bien plutôt le contraire, mais d'être même persuadé qu'il n'est pas plus possible de décrire Kliyogg avec la plume, qu'il n'est possible de rendre ses traits au crayon ou au pinceau.

„ COMBIEN de fois ne suis-je pas déjà parvenu à le persuader de m'accorder des séances ! trois des plus habiles peintres de portraits, & des plus heureux pour la ressemblance, ont fait sur lui l'épreuve de leur talent. J'ai tout mis en usage pour obtenir qu'il fût bien saisi. De tous leurs crayons, il n'y en eut pas

un qui ne fût très reconnoissable, mais aucun qui atteignit à une ressemblance parfaite. Tous me parurent plus ou moins des charges. De sorte que j'ai absolument renoncé à l'espoir de voir enfin ce visage sublime exactement rendu, & livré qu'il est à l'univers & à la postérité.

„ JE crois que ce qui est arrivé aux peintres à l'égard du visage de Kliyogg peut qu'arriver de même à tous ceux qui entreprendront de tracer son caractère. Tout ce que Mr. Hirtzel en a dit est de l'exacte vérité. Tel trait, tel autre sont parfaits ! mais l'ensemble du tableau ? Oui, c'est Kliyogg lorsqu'il n'est pas placé à côté de lui. Mais du moment qu'on s'en rapproche, qui est-ce qui ne sera pas forcé d'avouer que Kliyogg échape à tous les genres de crayons ? Autant je suis éloigné de m'en prendre au peintre, autant

fuis-je d'en attribuer la faute à son historien. Il seroit difficile de faire plus de cas que moi de ses talens & de son mérite ; personne assurément n'a lu son livre avec plus de plaisir , j'ose ajouter même que difficilement quelqu'un sentira plus profondément la vérité de sa description..... & cependant il faut que j'avoue qu'à mes yeux l'original est au-dessus de la copie , ou pour mieux dire que la copie d'un original pareil est impossible — & toutefois ne faut-il pas que j'oublie que Mr. Hirtzel n'a voulu être qu'historien , & nullement panégyriste. Si j'essaye à mon tour de faire une pareille esquisse , ce sont , sans le vouloir , les mêmes traits sous lesquels son digne biographe l'a crayonné , ce sont les mêmes expressions qu'il a employées qui viennent s'offrir à moi — & cependant j'ose encore tenter la chose.

„ JE ne me suis jamais trouvé près de Kliyogg, que sa présence, son énergie, n'aient produit en moi un genre de sentiment, tel que mon cœur n'en a jamais éprouvé de pareil à la vue d'aucun homme. Ce n'étoit point un sentiment qui tint de la chaleur de l'enthousiasme; c'étoit comme si une image obscure de l'homme idéal vouloit se vivifier & s'éclairer dans mon intérieur. J'y sentois s'élever paisiblement une émotion si simple, si délicate, si difficile à exprimer! Ce n'étoit ni respect, ni tendresse, ni même de l'amitié; c'étoit une douce dilatation de mon ame; l'humanité incorrompue qui me pénétoit délicieusement de sa présence.

„ LE vrai modèle de l'homme dans toute son intégrité — devant moi! La totalité de l'homme cultivateur! La totalité du

cultivateur — homme ! si dégagé de soucis , de contrainte , d'affervissement à un plan ! Une lumière sans éclat éblouissant , une chaleur sans effervescence , un sentiment aussi intime de ce qu'on est , sans égoïsme présomptueux ! Une telle confiance en soi-même sans orgueil ! Un esprit nullement brillant , nullement scrutateur , mais si sain , si inaccessible au souffle corrupteur du préjugé ! si ferme contre la séduction — qu'aucun labyrinthe ne sauroit égarer. Sans cesse dans l'agitation du travail & dans le calme du repos. Plein d'une noble impatience d'agir jointe à l'affiette la plus tranquille , si constamment renfermé dans sa sphère ! le soleil de son tourbillon ! Qu'il est beau de le voir agir ! Que de noblesse dans sa franchise & dans son dégagement de toute contrainte ! Comme il vous abandonne

son ame toute entière , sans s'en apercevoir , sans songer qu'il vous l'abandonne. Comme tout ce qu'il dit va droit au but toujours de l'or & de l'argile , toujours des diamans semés sur les plus grossières étofes ! Offrant si constamment un feu & même tout , & rien qui ne découle de ce tout & qui ne reflue vers lui ! Comme les choses les plus triviales qu'il dit font en lui , font de lui ! Comme elles portent l'empreinte de son individualité ! Comme toutes les choses que je racontois d'après lui , malgré tous mes efforts à les bien rendre , n'étoient jamais ce que je voulois raconter , n'étoient jamais qu'une écorce enlevée de la superficie d'une source jaillissante ! un corps sans ame ! un babil tous les jours pour exprimer des choses qui chez lui sont si naturellement originelles , si peu empruntées ! — — Comb

n'est-il pas pour moi (*b*) *un thermomètre sûr du discernement, de la probité & du fond d'humanité de tous ceux qui le fréquentent !* Comme il est effectivement à mes yeux *le lieutenant de la divinité créatrice (c)*. Quoi de plus vrai, & cependant quel éloge plus entier, plus complet, peut-on faire de Kliyogg & de tout autre homme que de dire (*d*), *que sa façon de penser, ses paroles & ses actions sont toujours dans le plus parfait accord*". Trait qui exprime tout, & qui décèle la main de maître.

ENCORE deux mots sur sa physionomie & sur son portrait. Mr. Hirtzel dit ailleurs de lui (*e*) : *ses yeux pleins*

(*b*) Voyez la p. 247 du premier volume.

(*c*) Socr. rust. t. 2, p. 117.

(*d*) Ibid. t. 1, p. 253.

(*e*) Ibid. t. 1, p. 241.

de feu & son visage , dont la fraîcheur & le coloris innocent sa bonne constitution , ont toujours un air riant & ouvert qui étale toutes les beautés de son ame aux regards du physionomiste. Des yeux purement pleins de feu ne font pas précisément le signe d'une belle ame ; il auroit dû sans doute mettre pleins de lumière , lumineux ; & tels font en effet les yeux de Kliyogg (f). Ils ne font ni enfoncés , ni faillans , ni à demi formés , ni fort ouverts , point aussi ouverts que

(f) J'étois d'abord tenté de supprimer ces détails physiognomiques tout-à-fait étrangers à cet ouvrage ; mais j'ai cru devoir les conserver , tant pour donner à mes lecteurs une idée de celui de Mr. Lavater que pour ne rien ôter à ce morceau piquant , de son originalité.

dans son estampe. Ses sourcils noirs qui se recourbent sous un front qui n'est ni droit, ni oblique, ni trop bombé, ni fort élevé, ni rabaisé, lui siéent à merveille. Son nez est d'un contour extrêmement fin, & se grossit toujours sous le crayon. Il me paroît plus pointu & plus délicat dans l'original. Les princesses de Darmstatt, si dignes d'occuper le rang auguste où leur naissance les a placées, & qui furent singulièrement affectées du naturel serein & ouvert de ce cher homme, m'assurèrent qu'il avoit le nez de leur illustre mère. Et je ne fais auquel des deux de cette excellente princesse ou de Kliyogg cette conformité fait le plus d'honneur. Je prévien à cette occasion mes lecteurs d'une chose fondée sur une infinité d'observations. Qu'on en dise tout ce qu'on voudra, qu'on en

plaisante même , il ne m'en est pas moins prouvé , que le nez considéré seul & indépendamment de toutes les autres parties du visage , en est une des plus importantes , des plus décisives , des plus perceptibles , & qui prête en même tems le moins au déguisement , de toutes celles qui composent la physionomie humaine.

„ JE reviens à Kliyogg. Combien sa bouche inimitable , malgré le ton beaucoup trop dur de ce portrait , ne dit-elle pas de choses dans son noble repos ! Comme le calme de l'innocence , la bonté , la prudence & la résolution y sont exprimés !

„ C'EST sur-tout le menton que j'admire. Un air si mâle sans rudesse ! tant de finesse sans subtilité ! nul vestige de mollesse ou de délicatesse. — Kliyogg ne sauroit que gagner & ne perdra jamais

à être examiné par un œil véritablement physiognomique. Tous les replis , toutes les ombres de ses joues répandent sur son visage l'expression la plus harmonique de la gravité , de la tempérance , de la fermeté & de la tranquillité de l'ame. Son oreille , fortement prononcée , ses arrondissemens , ses contours , s'accordent singulièrement avec le reste ”.

L'auteur termine ce morceau par quelques observations sur les défauts de l'estampe de Kliyogg qu'il met sous les yeux , & qui n'est pas la même que celle dont mon éditeur a orné le frontispice de cette nouvelle édition : défauts , dit Mr. Lavoisier , qui sont cause qu'on ne retrouve point dans ce portrait ce naturel si parfait & si revenant de l'original.

F I N.

Achevé d'imprimé le 24 Juin 1777.

TABLE DES MATIERES

CONTENUES
DANS LE TOME SECONDE
ET DERNIER.

*Lettre I, à Mr. Hulshoff, docteur
philosophie, & pasteur à Amsterdam.*

Page

*Lettre II, à Mr. le chanoine Glein
chanoine à Halberstatt.*

*Lettre III, à Mr. F** , major au ser-
vice de France à Basle.*

*Lettre IV, à Mr. le baron de Tschou-
citoyen de Metz & de Glaris.*

*Le Réveil d'un cultivateur Suisse.
Chanson.*

*Lettre V & dernière, à Mr. l'abbé
gismond, comte de Hochemwart, p-
sident du collège du Nord, à Lintz.*

Addition.

FIN DE LA TABLE.

62635299

